1997

I

ŒUVRES

DE

Paul Hervieu

ŒUVRES

DE

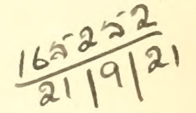
Paul Hervieu

THÉATRE

*

La Loi de l'Homme. — Les Tenailles.
Les Paroles restent.





PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

LA LOI DE L'HOMME

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre-Français, le 15 février 1897.

A JULES CLARETIE

ADMINISTRATEUR GÉNÉRAL DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

Hommage d'affectueuse gratitude

P. H.

PERSONNAGES

	MM.
LE COMTE DE RAGUAIS.	LE BARGY.
MONSIEUR D'ORCIEU.	LELOIR.
LE COMMISSAIRE DE POLICE.	LAUGIER.
ANDRÉ D'ORCIEU.	DEHELLY.
KERBEL.	DELAUNAY.
UN VALET DE PIED.	GAUDY.
	Mmes
LAURE, COMTESSE DE RAGUAIS.	BARTET.
ISABELLE DE RAGUAIS.	MULLER.
MADAME D'ORCIEU.	DU MINIL.
UNE FEMME DE CHAMBRE.	LYNNÉS.
HENRIETTE KERBEL.	WANDA DE BONCZA.

Le premier Acte à Paris, chez les Raguais.
Les deux autres à Deauville, chez les Kerbel.



LA LOI DE L'HOMME

ACTE PREMIER

Un Salon.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURE, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE.

... Est-ce que monsieur le comte a parlé à madame la comtesse avant de sortir?

LAURE.

Non.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Monsieur s'est bien aperçu qu'on avait touché à son secrétaire.

LAURE.

Ah!

LA FEMME DE CHAMBRE.

Monsieur a fait venir Baptiste, il lui a dit : « Ce meuble a été ouvert en mon absence. » Baptiste était dans tous ses états! Il a demandé s'il manquait de l'argent... Monsieur a répliqué : « C'est plus que probable! je ne me rappelle pas au juste le compte que j'avais... Mais ce qui est certain, c'est qu'à mon retour je n'ai pas retrouvé cette serrure refermée, et qu'elle a maintenant un *rat*. On l'a forcée. Ce ne peut être que quelqu'un à mon service. Et il faut que je sache qui! »

LAURE.

Qu'est-ce que Baptiste a répondu?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Il n'a pu rien dire. Il n'y avait ni lui, ni personne à l'office quand j'ai fait passer le serrurier par là.

LAURE.

C'est bon.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Monsieur le comte était très monté. Il a déclaré qu'il obligerait bien le personnel à s'expliquer. Quand Baptiste nous a rapporté cela, et qu'il nous a interrogés, j'ai gardé pour moi ce que je savais. Mais comme j'ai été mêlée à cette affaire par les ordres de Madame, j'ai eu encore plus peur que les autres. Alors je la prie de vouloir bien tout prendre à sa charge auprès de Monsieur.

LAURE.

Ne craignez rien. Et pour le moment, continuez à vous taire...

SCÈNE II

LES MÊMES, HENRIETTE.

LAURE.

Merci de ton empressement, ma bonne Henriette.

(La femme de chambre sort.)

SCÈNE III

LAURE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Qu'est-ce qui arrive?

LAURE, *excédée.*

Ah!... tout!

HENRIETTE.

Voilà trois jours qu'on ne réussit pas à se voir. Je finissais par croire que tu cherchais à m'éviter.

LAURE.

En effet, j'ai vécu je ne sais comment.

HENRIETTE.

Et puis, tout à l'heure, tu me laisses sur ta carte un mot aussi bref que pressant... Mon mari lui-même s'en est inquiété, et il m'a dit qu'il me rejoindrait ici tout à l'heure.

LAURE.

Vous êtes mes seuls parents. Je ne puis compter que sur vous dans cette épreuve!... J'avais besoin de te mettre au courant, de te préparer à ce qui va se passer : Mon mari est l'amant de Mme d'Orcieu.

HENRIETTE.

Ne t'imagine pas cela!

LAURE, *avec force.*

J'en suis sûre.

HENRIETTE.

Allons donc! tu t'es monté la tête! c'est ridicule!

LAURE, *avec plus de force encore.*

J'ai vu tout ce que l'on peut voir.

HENRIETTE, *interloquée.*

Ah!

LAURE.

Tu ne dis plus non? tu le savais? Pourquoi ne m'as-tu pas mise en garde contre cette femme?

HENRIETTE.

Je t'en ai toujours dit du mal.

LAURE.

Intimes comme nous sommes, on se dit du mal de tout le monde, sans que cela signifie rien de particulier contre personne... Depuis quand t'étais-tu aperçue de la chose?

HENRIETTE, *évaluant.*

Deux ans...

LAURE, *douloureusement.*

Tant que ça!... Le pis que j'avais cru en essayant de me rappeler toute chose, c'était à une liaison entre eux qui ne fût vieille que de quelques mois!... Mais, d'après toi, voilà qui profane encore bien des souvenirs que je pensais pouvoir garder intacts. *(Avec dégoût.)* L'ai-je donc si longtemps partagé!

HENRIETTE.

Ne va pas te chercher des tourments dans le passé. Le présent suffit... Où en es-tu avec ton mari?

LAURE.

Lorsque les premières alarmes me vinrent,

j'eus la naïveté de les lui confier timidement. Cela le fit rire, par contenance. Ensuite, mes angoisses grandissant, je me plaignis jusqu'aux larmes. Alors M. de Raguais s'imposa la peine de me rassurer ou de me consoler. Et pendant plusieurs semaines mes crises de reproches, mes élans de jalousie finirent toujours par des faiblesses, où j'eus la honte de redevenir presque heureuse.

HENRIETTE.

Enfin, comment as-tu découvert la vérité?

LAURE.

Quand mes soupçons se furent avivés jusqu'à être le plus intolérable des supplices, je résolus d'agir. Je cessai de montrer la moindre défiance à M. de Raguais. Je lui rendis toute quiétude, et, traîtreusement à mon tour, je le fis suivre dans la rue.

HENRIETTE.

Par qui?

LAURE.

Par quelqu'un qui fait ce métier-là, et dont j'avais lu le prospectus.

HENRIETTE.

C'est du propre!

LAURE.

Qui ça? Les gens qui suivent? ou les gens que l'on est réduit à faire suivre?

HENRIETTE.

Tu ne peux pas t'en rapporter à des attestations de cette sorte!

LAURE.

Après quelque délai, j'ai été informée de l'endroit où mon mari se réunissait avec sa maîtresse... A deux pas d'ici : le petit appartement d'un ami qui est presque toujours en voyage, et qui aura laissé sa clef à M. de Raguais, par confiance ou par obligeance. J'ai connu les jours de rendez-vous qui sont immuables, dans la semaine, comme les jours d'Opéra. *(Elle regarde l'heure.)* Tiens, à cette heure-ci, ils y seront demain, comme ils y étaient hier!... Oui, hier, j'ai contrôlé le renseignement. Je suis allée m'embusquer dans un fiacre, à quelques numéros au delà de leur porte. Voilée, cachée, misérablement, par le petit carreau du fond de la voiture, j'ai vu

M. de Raguais arriver... L'autre aussi!... Le temps qu'ils ont passé ensemble, minute par minute, je l'ai senti durer... J'avais froid... froid... depuis le bout des doigts jusqu'au cœur, comme lorsqu'un poison vous tue.

HENRIETTE.

Ma pauvre Laure!

LAURE.

Lorsque Mme d'Orcieu reparut... le croirais-tu? je n'ai songé qu'à fuir... J'ai eu peur, tout d'un coup, d'apercevoir la figure de mon mari, à son tour, sortant de là.

HENRIETTE.

Qu'es-tu devenue?

LAURE.

Je suis rentrée... Je me suis remise... Il y a tout de même une force salutaire à savoir que l'on sait ce que l'on sait.

HENRIETTE.

Tu as dîné, après cela, avec ton mari?

LAURE.

Non, il m'avait prévenue qu'il dînerait au

club… Ce matin, j'ai allégué une migraine qui me reléguât dans ma chambre, et dans l'obscurité, à l'heure du déjeûner… Je ne l'ai pas encore revu… Mais, hier au soir, dès qu'il a été parti, j'ai fait ouvrir par un serrurier, sous prétexte d'une clef perdue, le seul meuble que M. de Raguais tînt toujours fermé.

HENRIETTE.

Il a dû prendre l'éveil de cela à son retour?

LAURE.

Ce sont ses domestiques qu'il soupçonne, en attendant que je les disculpe. Moi, il me croit définitivement dupée. D'ailleurs, il a retrouvé ses papiers à leur place. J'avais espéré saisir des lettres de conviction… Mais rien!… Une photographie sans dédicace, des lettres très parfumées commençant par : « Cher monsieur, » et finissant par : « Mille choses aimables à Laure… » Du moins, j'ai pu conclure de là que les complices étaient décidés à ne jamais se compromettre par écrit et qu'il me fallait m'y prendre autrement.

HENRIETTE.

Quel projet as-tu?

LAURE.

Je veux obtenir ma séparation...

HENRIETTE.

Ce n'est pas possible que tu veuilles faire cela si vite, avant d'avoir tenté les dernières chances d'un rapprochement?...

LAURE.

Je les ai toutes épuisées pendant que je me débattais encore dans les conjectures...

HENRIETTE.

Je n'admets pas qu'un homme qui a la bonne fortune d'être ton mari puisse te préférer définitivement une autre femme.

LAURE.

Ah! si tu te mets à raisonner les goûts des gens!... Et quand je serais à me répéter, à vouloir me persuader que je vaux mieux que Mme d'Orcieu, cela changera-t-il rien au fait qu'il me trompe avec elle?

HENRIETTE.

Un caprice!

LAURE.

Un caprice?... pour lequel, depuis deux ans — c'est toi qui l'as dit — il s'infligerait une existence embarrassée, furtive, compliquée de scènes conjugales, qui ont dû l'excéder autant que moi!... Non! non! M. de Raguais est un bourreau d'amour. Il en a prodigué ici la somme dont il disposait en ma faveur. Maintenant il aime ailleurs... comme il m'a aimée!

HENRIETTE.

Il faut lutter!... Tu es belle. Tu as l'âge où la femme possède tous ses charmes... avec l'art de s'en servir. Tu n'as qu'à vouloir t'en donner la peine pour reconquérir ton mari.

LAURE.

Tu te méprends sur mon caractère : c'est moi qui ne veux plus de M. de Raguais.

HENRIETTE.

Comme si ça ne crevait pas les yeux que tu l'aimes toujours!

LAURE.

Ne m'oblige pas à m'avouer cela! Je ne sens que trop ma lâcheté dans cette hâte que j'ai

d'échapper à sa présence... J'ai pu me laisser engourdir pendant les heures d'incertitude, mais aujourd'hui que le doute ne m'est plus permis, quelle femme serais-je si, conservant un lien avec cet être, je m'exposais à l'abjection d'être un jour encore grisée par ses baisers, qui ne sont plus que de la galanterie ou du vice!... Ah! je me réveillerais de là avec un si mortel dégoût de moi que, je te le jure, je n'y survivrais pas!

HENRIETTE.

Oublies-tu que vous avez une grande fille de douze ans?

LAURE.

Par-dessus tout, je pense à cela... Et mon amour pour elle me rend encore plus intraitable. Ma fille est tout ce qui me reste. Je veux l'avoir à moi... ou ne la partager à l'avenir que le moins possible. C'est à moi que la justice devra en confier la garde... Il faut que l'époux coupable soit traité en père indigne. Je ne supporte plus que M. de Raguais s'installe entre Isabelle et moi, ni que désormais il embrasse ma fille sous mes yeux!

SCÈNE IV

LES MÊMES, KERBEL, *puis* LA FEMME DE CHAMBRE.

KERBEL.

Bonjour, chère amie!... Il y a dans l'antichambre un monsieur très chic qui demande à vous parler.

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant et présentant une carte de visite avec effarement.*

Est-ce que madame la comtesse veut bien recevoir cette personne?

HENRIETTE, *bas à son mari.*

Ce que nous craignions depuis si longtemps est arrivé. Laure a découvert la liaison de son mari.

KERBEL.

Diable!

LAURE, *lisant sur la carte avec étonnement.*

Le commissaire de police?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame ne permettra pas qu'il m'arrive aucun désagrément?

LAURE, *ayant compris et la rassurant du geste.*

Faites entrer... *(A Henriette.)* C'est mon mari qui me l'envoie!

(La femme de chambre introduit le commissaire et se retire.)

SCÈNE V

LAURE, HENRIETTE, KERBEL, LE COMMISSAIRE DE POLICE.

LE COMMISSAIRE, *saluant.*

Mesdames... Monsieur... Je suis confus de vous déranger et surtout pour mes obligations professionnelles... J'étais absent de mon bureau, cet après-midi, quand le comte de Raguais m'a fait l'honneur d'y passer pour se

plaindre d'une effraction qui aurait été commise dans ses appartements. J'ai cru devoir, à une personnalité du grand monde aussi marquante, de venir moi-même relever les traces du crime... car c'en est un, et m'enquérir des gens que je pourrais utilement questionner. On m'apprend que M. le comte n'est pas encore rentré; mais sans doute madame la comtesse est au fait, et peut-être voudra-t-elle bien?...

LAURE.

En effet, vous ne pouviez mieux vous adresser : C'est moi qui ai porté la main dans le secrétaire de M. de Raguais. C'est à moi seule que vous devez demander des comptes, si j'en dois?...

LE COMMISSAIRE.

Cette déclaration, madame, coupe court à mon enquête. La loi se désintéresse de ces irrégularités entre époux. Il vous appartient de régler cette affaire avec le plaignant... Veuillez m'excuser... *(Il est sur le point de sortir.)*

LAURE.

S'il vous plaît, monsieur? Une question, je vous prie, sur un sujet de votre compétence :

Une femme trompée par son mari a bien le droit, n'est-ce pas, de réclamer sa séparation ?

LE COMMISSAIRE.

Oui, madame. Autrefois, il fallait que l'adultère du mari ait été commis au domicile conjugal. Mais depuis une dizaine d'années, tous les adultères du sexe fort, commis n'importe où, ont été déclarés aussi bons que ceux du sexe faible.

LAURE.

Puisque vous êtes le commissaire de police du quartier, la rue Salvator-Rosa est bien aussi de votre ressort ?

LE COMMISSAIRE.

Certainement.

LAURE.

C'est là qu'est situé le lieu de rendez-vous habituel entre M. de Raguais et sa maîtresse. Moi, comtesse de Raguais, je requiers votre assistance au prochain jour, pour y venir constater le flagrant délit.

HENRIETTE.

Laure !

KERBEL.

Ne brusquez rien.

LE COMMISSAIRE.

Il faudrait d'abord que je fusse autorisé, après enquête, par le procureur de la République. Mais, avant toute chose, est-ce dans une résidence appartenant au comte de Raguais?

LAURE.

Non.

LE COMMISSAIRE.

Alors, je ne suis pas qualifié pour agir.

LAURE.

Comment?... Il n'y a pas de semaine où je ne lise dans le journal que le commissaire de police est intervenu en pareille matière, dans toute espèce d'endroits de rencontre?

LE COMMISSAIRE.

A la requête d'un mari, madame, pas d'une femme.

LAURE.

Mais vous m'avez dit tout à l'heure... Asseyez-

vous, monsieur... Vous m'avez dit que l'adultère du mari avait, à présent, la même sanction que celui de la femme?

LE COMMISSAIRE.

Pardon!... Quand ces messieurs ne voient leur maîtresse qu'au dehors, en visite, ça n'est pas un délit, ça n'est pas punissable par les tribunaux correctionnels, comme leur adultère au logis, ou comme toute espèce d'adultère des dames... Dès lors, ça ne nous regarde pas, mes collègues et moi. *(Obligeamment.)* Ah! si, au contraire, c'était en ce moment M. le comte qui me demandât... *(Avec componction.)* Malgré mes plus respectueux regrets, je...

LAURE.

Vrai! je ne m'attendais pas à cette chinoiserie!

KERBEL.

Il en est ainsi.

HENRIETTE.

C'est tout de même un peu fort!

LAURE.

Alors, quoi? Qu'est-ce que cela signifie que

votre loi nouvelle nous reconnaisse des droits égaux à ceux des hommes, en fait de séparation, si elle ne nous fournit pas le même moyen qu'à eux... le seul moyen direct... d'arriver à nos fins?

LE COMMISSAIRE.

Dame! c'est aux épouses à se débrouiller...

LAURE.

De quelle façon?

LE COMMISSAIRE.

A défaut de lettres probantes que, je devine maintenant, vous avez cherché à vous procurer, il y a encore d'autres personnes que moi pour aller faire des constatations valables.

LAURE.

Un huissier?

LE COMMISSAIRE.

Non, les huissiers ne prêtent pas leur ministère à ce genre d'opération.

LAURE.

Qui prendre?

LE COMMISSAIRE.

Ma foi! madame, j'ai déjà trop répondu. Ma qualité de fonctionnaire m'oblige à une certaine réserve, et je ne puis m'instituer votre conseil...

LAURE.

Oh! monsieur, vous voyez une femme dans un cruel embarras, qui fait appel à votre expérience... Vous ne sauriez être répréhensible en me répondant à titre tout à fait privé... comme juriste?

LE COMMISSAIRE.

Eh bien, choisissez des témoins dignes de foi, indépendants de vous par leur position... Et allez en leur compagnie surprendre les complices.

LAURE.

Mais sans vous, sans votre écharpe, on ne peut pas envahir un appartement?

LE COMMISSAIRE.

Vous négocierez avec le concierge pour qu'il vous laisse camper sur le palier... Quand la porte s'entrebâillera, vous ferez irruption par

là. Les témoins seront vite édifiés; partout où l'amour passe, je l'ai toujours remarqué, il laisse un grand désordre. Vos compagnons prendront acte, en tout cas, que M. le comte de Raguais aura eu, avec une dame, un entretien d'une durée de tant de temps, dans des conditions clandestines, injustifiables. Peut-être tirerez-vous de cela un bon parti devant les tribunaux. Je dis : peut-être?... Essayez... Vous avez bien des amis dévoués?... Les parents mêmes, en ces sortes d'affaires, sont admis à témoigner.

LAURE.

Ah! du moins, pour cela, oui! *(Regardant Henriette, et Kerbel qui refrogne sa mine.)* Je me connais, autour de moi, deux affections solides sur lesquelles m'appuyer.

LE COMMISSAIRE.

Je puis prendre congé?

LAURE.

Un mot encore : le moyen que vous m'indiquez, est-ce bien le seul que j'aie?

LE COMMISSAIRE.

Je n'en aperçois pas d'autre.

LAURE.

Merci, monsieur, de votre obligeante consultation.

(Le commissaire sort.)

SCÈNE VI

LAURE, HENRIETTE, KERBEL.

HENRIETTE.

Ma chérie!

LAURE.

Vous comprenez que je ne puis m'adresser qu'à vous?

KERBEL, *très réservé.*

Je ne m'attendais pas à cette proposition.

HENRIETTE.

Oh!

LAURE.

Tout à l'heure, moi non plus, je ne m'at-

tendais pas à être obligée de vous la faire. La vie impose de ces surprises-là!

KERBEL.

Vous nous demandez une chose qui ne se fait pas.

HENRIETTE.

Cependant, mon ami...

LAURE.

Vous êtes d'honnêtes gens, à qui j'adresse un appel d'honnête femme, pour un résultat légitime!

KERBEL.

Quelle figure voulez-vous que nous allions faire là-dedans?

LAURE.

Et que voulez-vous que je devienne, si vous ne m'aidez pas? N'avez-vous pas entendu que, sans vous, je ne puis rien établir, rien prouver, rien obtenir!

KERBEL.

Il n'y a pas que nous!

LAURE.

Le commissaire de police vient déjà de me repousser en ces termes. Où ça y a-t-il quelqu'un, puisque je ne trouve jamais personne?

KERBEL.

Je suis en relations cordiales avec Raguais... Henriette est en échange de visites avec Mme d'Orcieu.

HENRIETTE.

Je la déteste.

LAURE.

Mais je ne peux pas m'inventer des parents ou des amis qui ne soient pas en relations avec mon mari ou sa maîtresse. Ce n'est jamais une partie de plaisir d'être témoin. Cela vous met toujours dans une situation fausse vis-à-vis des gens contre qui l'on dépose. Mais c'est un devoir de vérité auquel il n'est pas permis de mêler des considérations de personnes.

HENRIETTE.

Évidemment.

LAURE.

Si je criais : au voleur! vous occuperiez-vous de savoir à qui j'ai affaire? Est-ce que vous passeriez votre chemin? Eh bien! une femme m'a volé mon mari; mon mari m'a volé ce qu'il me devait de bonheur. Ce n'est pas possible que vous ne m'aidiez pas à les arrêter, quand ils vont se retrouver une fois de plus en flagrant délit de vol contre moi!

KERBEL.

Ma femme et moi, à nous deux, bras dessus, bras dessous, nous ne ferions pas un groupe suffisant!

HENRIETTE.

Cherchons du monde.

LAURE.

L'important, c'est d'avoir déjà quelqu'un pour donner l'exemple aux autres. Ce ne serait demander qu'un bien petit effort de chevalerie.

KERBEL.

Nous ne trouverions personne.

LAURE.

Votre club fournirait des témoins par paires, et par doubles paires, autant qu'il en faudrait, s'il s'agissait de la moindre susceptibilité entre hommes, d'une querelle à la suite d'une partie de cartes et d'ivresse chez des filles... Mais lorsqu'il ne s'agit que des droits sacrés d'une femme!...

KERBEL.

Prenez garde de trop vous passionner pour vos droits!

LAURE.

Oui, je sais : il me manque d'être une bonne fille... Mme d'Orcieu en est une. Moi, c'est entendu, je suis un de ces mauvais caractères qui n'admettent pas plus d'être trompés que de tromper... Voyons, Henriette, toi et moi, notre sexe nous rend solidaires. Tu me défendras, n'est-ce pas? Dis que tu m'accompagneras?

HENRIETTE, *à son mari.*

J'aimerais mieux la voir résignée; mais enfin, dans sa cause, c'est à elle qu'appartient la pa-

role. *(A Laure.)* Ce que tu veux n'est que justice, je suis à ta disposition.

LAURE.

Ah! voici toujours un commencement de secours. C'est encore heureux que les femmes puissent servir de témoins à la barre.

KERBEL.

Ma chère Laure, il m'est impossible d'autoriser ma femme à vous suivre dans une aventure où je m'interdis de paraître moi-même.

HENRIETTE.

Vous serez censé n'avoir rien su.

KERBEL.

Je suis socialement responsable de vos actes. C'est bien le moins que vous ne m'exposiez pas à en répondre contre mes propres convenances, si Raguais me demandait des explications... ou bien même M. d'Orcieu.

LAURE, *frappée d'une idée à ce nom.*

M. d'Orcieu, dites-vous? Je n'y pensais pas. Mais cette preuve judiciaire que l'on m'interdit, à moi, femme, de saisir, il y a un homme

qui peut aller la chercher pour moi, à ma place, à mon bénéfice.

HENRIETTE, *avec effroi.*

Le mari de Mme d'Orcieu?

KERBEL, *avec indignation.*

Vous ne voudriez pas l'avertir?

LAURE.

Pourquoi pas? La délation vous fait horreur, la lettre anonyme... ou je ne sais encore quel genre de traîtrise, dont on dit que ce sont des moyens de femmes... Vous venez bien de constater que nous n'avons pas les moyens des hommes!

HENRIETTE.

Prends garde!

KERBEL.

A quoi vous mènerait un expédient de ce genre?

LAURE.

En prenant un flagrant délit contre sa femme, M. d'Orcieu m'en donne forcément un contre mon mari.

KERBEL.

Qui vous permet de penser qu'il adopterait précisément le parti faisant le mieux votre affaire?... N'oubliez pas qu'il a la main violente et malheureuse et que, dans sa vie de jeunesse, il y a une mort d'homme en duel. Mais je suppose qu'il s'en tienne aux moyens légaux : le mari a des droits pour ainsi dire assortis à chaque nuance des tempéraments. S'il est un rustre, il peut faire mettre sa femme et le complice en prison; s'il est sanguinaire, il peut, à son choix, tuer l'un ou tuer l'autre. S'il est massacreur, la loi lui dit qu'il est excusable de les tuer tous les deux...

HENRIETTE.

Es-tu prête à courir les chances de ce que fera M. d'Orcieu?

LAURE, *effrayée.*

Non.

KERBEL.

Par conséquent, défiez-vous de vos impulsions. Patientez. Qui sait si vous ne trouverez pas quelque jour un procédé pratique, une occasion propice.

LAURE.

Comment voulez-vous que je trouve une occasion meilleure? Je sais que mon mari me trompe, je sais où, je sais quand, je sais avec qui, je sais tout; et je ne peux rien; et le représentant de la loi violée vient de me répondre qu'il ne peut rien pour moi!... Alors, à quoi bon vivre plus longtemps dans une pareille attente et renouveler, de jour en jour, les attitudes hypocrites, les silences fourbes? Je ne me suis déjà que trop salie. L'énergie qui me reste, c'est maintenant qu'il faut qu'elle aboutisse!

KERBEL.

Accordez-vous un délai pour vous remettre, pour vous refaire une raison... Voulez-vous venir, avec ma femme et moi, vous installer dans notre villa de Deauville?

HENRIETTE.

Accepte, ma chérie. Puisque tu redoutes de rester en face de ton mari, ce sera, du moins, un refuge, un repos.

LAURE.

Merci...

KERBEL.

Vous m'en voulez?

LAURE.

Je vous assure que non. M. de Raguais absorbe tous les ferments de pensées mauvaises, de colère, d'indignation et de rancune qu'il peut y avoir en moi. Mais, dans ce moment, je n'ai plus en tête que le sujet dont nous venons de parler. Et il est épuisé entre nous... Quand vous reviendrez me voir, ce ne sera plus ici, ou bien alors ce serait que M. de Raguais m'y aurait cédé la place. Adieu!

HENRIETTE.

Laure, ma pauvre Laure!

LAURE.

Embrasse-moi.

HENRIETTE, *l'embrassant.*

Je ne veux pas te quitter.

LAURE.

Ne crains rien. *(Elle accompagne les Kerbel jusqu'à leur sortie.)*

SCÈNE VII

LAURE, *puis* RAGUAIS. *En revenant du fond, elle aperçoit son mari qui entre par une porte de côte.*

RAGUAIS.

Êtes-vous en meilleure santé?

LAURE.

Je n'étais pas malade.

RAGUAIS.

Alors, pourquoi m'avoir, ce matin, condamné votre porte?

LAURE.

Afin de ne pas vous voir.

RAGUAIS.

Oh! oh! vous êtes méchante. Mais cela vous va si bien que je ne saurais vous en vouloir. Vos yeux ont un éclat! vous avez un bel air de bataille...

LAURE.

Épargnez-moi la misère de vos compliments et parlons sérieusement. Pour la première fois de ma vie, je viens d'être fausse à votre égard : c'est moi qui ai touché à vos tiroirs.

RAGUAIS.

A quel propos?

LAURE.

Je voulais y prendre des lettres de Mme d'Orcieu.

RAGUAIS.

Puisque vous aviez recommencé à me soupçonner, vous avez bien fait : comme cela, vous aurez constaté mon innocence.

LAURE.

Dites : votre prudence.

RAGUAIS.

Folle!... A quelles insinuations perfides avez-vous ajouté foi?

LAURE.

A aucune.

RAGUAIS.

Comment calmer encore votre jalousie?

LAURE.

Ah! ne vous évertuez plus!

RAGUAIS.

Écoutez-moi. Tâchez, un instant, d'être un peu raisonnable.

LAURE.

Je ne le suis que quand je ne vous écoute pas.

RAGUAIS.

Allons, allons, voyons!... Quels témoignages plus rassurants pourrais-je vous témoigner que mes efforts continuels pour vous ramener à moi, quand je vous vois dans des dispositions comme celles d'aujourd'hui? Est-ce d'un mari négligent ou refroidi pour vous? Vous savez bien que je n'ai pas de repos avant d'avoir dissipé tous les nuages de votre front?... Réfléchissez : ne sont-ce point là les preuves les plus évidentes de la tendresse?

LAURE.

Je ne prétends pas que vous soyez un monstre.

Vous éprouvez sans doute une pitié quelconque en apercevant combien je souffre?

RAGUAIS.

Je ne veux pas que vous souffriez.

LAURE.

Le mal est sans remède.

RAGUAIS.

Si je vous ai affligée par quelque galanterie d'allures hors de chez nous, par certaines familiarités de mes façons mondaines, enfin n'importe comment, j'en suis navré, je me repens, je vous demande de me pardonner.

LAURE.

Je ne le peux pas.

RAGUAIS.

C'est peut-être qu'alors vous ne m'aimeriez pas tout à fait autant que vous le dites?

LAURE.

Moi!

RAGUAIS, *caressant.*

Oui, toi, avec tes mouvements hostiles

quand j'approche, toi qui, par tes accès d'humeur intraitable, t'efforces si souvent de détruire tout ce qu'il y a de bons souvenirs entre nous… toi, vilaine!

LAURE.

Laissez-moi!

RAGUAIS, *s'emparant d'elle.*

Non, je ne te laisserai pas m'échapper! Je ne te laisserai pas oublier que c'est moi qui ai chuchoté à ton oreille, alors si sauvage, les premières paroles pour lesquelles ait battu ton cœur! C'est moi qui ai fait de la jeune fille toute frissonnante une femme plus frissonnante encore, mais plus belle aussi… et toute heureuse… Réponds-moi que tu te souviens de tout… de nos plus anciennes heures comme de nos plus récentes, de ce qu'on s'y est dit et de ce qu'on ne s'y disait pas!

LAURE.

Ah! quand vos yeux et votre voix sont là pour m'ensorceler!

RAGUAIS.

Souris-moi et faisons la paix.

LAURE.

Oh! si, malgré tout, tu pouvais m'aimer encore!... N'est-ce pas que tu ne trouverais point des paroles aussi douces, si je n'étais plus rien pour toi? Redis-moi que tu m'aimes, pour que je regarde comment tu me le dis.

RAGUAIS.

Je t'aime!

LAURE, *le contemplant.*

Ta bouche!... qui a été à une autre!... Oh! non, ne m'embrasse pas!

RAGUAIS.

Que faut-il que j'attende?

LAURE.

Rends-moi confiance. Avoue que tu as subi un vertige, un entraînement de vanité. Raconte-moi qu'auprès d'une jolie femme tu as voulu te prouver à toi-même, malgré ses airs de vertu, que tu étais de force à les séduire toutes!... Tu es un être de séduction, je ne le sens que trop, hélas!... Mais persuade-moi que tu ne l'as jamais aimée! Soulage mon âme du mal affreux que tu lui as fait.

RAGUAIS.

Je n'ai rien fait de mal!

LAURE.

Si! sois bon, sois loyal... Tu vois, je pleure. Mais ce n'est plus de peine, c'est d'espérance en toi.

RAGUAIS.

Pourquoi veux-tu que je m'accuse?

LAURE.

Pour me prouver ta sincérité, pour que tout mon cœur te croie, quand tu m'assures que tu m'aimes toujours.

RAGUAIS.

Je ne t'ai jamais trompée.

LAURE, *avec tristesse.*

Tu le jurerais?

RAGUAIS.

Oui!

LAURE.

Comme tu m'as juré fidélité en nous mariant?

RAGUAIS.

Parfaitement!

LAURE, *de même.*

C'est logique. Tu es pris dans l'engrenage des faux serments. Pour gagner encore du temps avec ma crédulité, tu n'hésiterais point à jurer sur la tête de notre fille. Oh! je ne t'ai pas demandé ce sacrilège, je lis sur ta figure que tu le commettrais.

RAGUAIS.

Qu'est-ce qui te reprend?

LAURE, *avec douleur.*

Je t'ai vu entrer dans ton lieu de rendez-vous! J'ai vu ton empressement... ton coup d'œil en arrière quand tu t'es engagé sous la porte basse de cette maison de complaisance, rue Salvator-Rosa...

RAGUAIS, *sèchement.*

Je n'allais pas à un rendez-vous.

LAURE.

J'ai vu ta maîtresse arriver à ta suite et re-

partir toute pâle du temps qu'elle avait passé dans tes bras!... Tu cesses de protester?

RAGUAIS.

Je vous devais de nier. Je ne vous le dois plus.

LAURE.

C'est toi qui te fâches, à présent? Serais-tu froissé pour elle que j'aie découvert sa honte? Que t'importe, puisque tu ne la reverras plus. Je t'emmène, je t'enlève : nous partirons tout de suite. Nous irons je ne sais où, pour un an, pour des années, pour toujours s'il nous plaît?

RAGUAIS, *avec embarras.*

Je ne peux pas m'en aller de la sorte.

LAURE, *durement.*

Avec ta femme et ta fille? Ne laissant en arrière de toi personne ni rien à qui tu te doives?

RAGUAIS.

Je refuse de me laisser traiter comme une

chose, qu'il vous arrangerait d'emporter en voyage.

LAURE.

Parbleu ! j'avais perdu la tête. C'est Mme d'Orcieu que vous ne voulez pas quitter !

RAGUAIS.

Eh ! bien, soit !... J'ai assez de vos interrogatoires, qui se compliquent maintenant d'espionnage. Vous me demandez une austérité qui est dans votre tempérament et que je n'ai pas en partage. Il vous faudrait que je fusse un autre que moi-même... Je suis ce que je suis : c'est-à-dire un homme qui a horreur de se contraindre, et qui cependant n'avait cessé de le faire par horreur aussi de vous causer du chagrin. Jusqu'à ce que vous ayez, à toute force, violé mon secret, j'ai multiplié les ménagements envers vous, les raffinements d'égards, les essais d'illusions dont je pouvais vous bercer. Puisque ça n'a servi à rien... j'y renonce ! Accablez-moi, s'il vous convient, au nom de la morale et de tous les principes : Dans mon imperfection, c'est vrai, je ne me sacrifie pas à votre caractère, mais vous ne vous sacrifiez pas non plus au mien !

LAURE.

Enfin! vous ne mentez plus!... C'est bien : tout est fini entre nous.

RAGUAIS.

Je reconnais que nous venons d'avoir une de ces explications trop claires, auxquelles ne survivent point les sentiments conjugaux.

LAURE.

Vous ne contestez pas non plus, j'imagine, qu'il m'appartienne de vous poser mes conditions?

RAGUAIS.

Nous n'avons qu'à régler notre conduite sur l'exemple de tant de ménages de nos connaissances, où se sont produits des torts de même nature, et parfois plus graves.

LAURE.

Des torts plus graves?

RAGUAIS.

Quand c'est la femme qui les a.

LAURE.

Et dire que vous proférez de bonne foi cette

monstruosité qu'a conçu l'égoïsme des hommes! Est-ce qu'on n'est pas, toutes et tous, pareils, à l'heure de sentir la torture dans sa chair?... Est-ce que?... Mais c'est me commettre davantage avec vous... Voici : j'exige que désormais nous vivions séparés. *(Protestation de Raguais.)* Ne m'interrompez pas! Je réclame la possession de ma fille, et que, pour notre entretien à elle et à moi, vous me fassiez une situation suffisante, puisque toute ma fortune est entre vos mains.

RAGUAIS.

Je ne veux pas que nous nous séparions. On chercherait à cela nos raisons. Et, d'ailleurs, ce moyen de petites gens est inutile entre nous, qui saurons, en présence l'un de l'autre, avoir le sens de notre dignité. Je repoussse toute idée de séparation.

LAURE.

C'est l'idée de vous séparer de ma dot que vous avez dû toujours repousser.

RAGUAIS.

Libre à vous d'interpréter mes motifs comme vous le suggérera la colère. Je m'en

tiens là : je ne veux pas. C'est bien simple ; je ne veux pas! Que pouvez-vous contre ça? Je vous défie non seulement de me gagner un procès, mais d'avoir même de quoi l'intenter.

LAURE.

Puisque je n'ai pas la ressource, en effet, de vous traîner en justice, je vous imposerai, du moins, en fait, une rupture absolue.

RAGUAIS.

Non!

LAURE.

Pour la tranquillité de vos amours avec Mme d'Orcieu, prenez la précaution de m'écarter de votre route et de la sienne!

RAGUAIS.

C'est une menace de violence que vous m'adressez?

LAURE.

Sur la tête d'Isabelle, moi, je vous déclare que je m'exécuterai ce soir même, en entrant avec vous dans le salon où vous savez que je rencontrerai cette femme. Et si vous parvenez à m'empêcher aujourd'hui, ce ne sera que par-

tie remise, vous en avez à présent ma parole sacrée.

RAGUAIS.

Ah! nous en sommes là?

LAURE.

Eh! oui... Au milieu de cette société qui se désintéresse de ce qui m'est dû et me livre seule à mes instincts, ce n'est pas ma faute si je n'ai plus à compter, comme une bête, que sur mes cris et sur mes griffes!

RAGUAIS.

Pas de scandale. Demain notre notaire établira nos situations respectives pour l'avenir. Mais, du moment que je cède, vous vous engagez à ne jamais rien entreprendre contre Mme d'Orcieu.

LAURE.

Donnez-moi ma fille et gardez votre maîtresse.





ACTE DEUXIÈME

Le Théâtre représente le salon d'une villa au bord de la mer. Au fond, terrasse avec porte sur un escalier descendant à la plage. — A droite, porte sur le jardin, à gauche la porte d'un petit salon, et celle des appartements.

SCÈNE PREMIÈRE

KERBEL, HENRIETTE, LAURE. *Au lever du rideau, Kerbel lit son journal; Henriette est occupée à sa correspondance. Laure entre sur ces entrefaites.*

LAURE.

Je ne vous dérange pas?

HENRIETTE.

Tu ne nous avais pas prévenus de ton arrivée?

LAURE, *gaiement.*

Je me suis décidée subitement.

KERBEL.

Vous voilà à Deauville!

LAURE.

Non. J'ai loué, depuis hier, à Villerville. Je m'y suis installée avec ma femme de chambre, dans un petit chalet bien modeste, bien gentil, où j'ai beaucoup plus chaud qu'à Paris; et cette opération faite, je me suis empressée de venir vous dire bonjour.

KERBEL.

Vous êtes plus aimable que votre mari. Croiriez-vous qu'il ne nous a pas encore donné signe de vie, depuis près d'un mois qu'il est à Cabourg!

LAURE.

Vous êtes pourtant en bons termes avec lui?

KERBEL.

Excellents !

LAURE, *malignement.*

Comme avec moi ?

KERBEL.

Ah ! le grand art de l'amitié, c'est de savoir ne prendre parti pour personne.

LAURE, *de même.*

De cette façon-là, on peut compter sur tout le monde.

HENRIETTE.

Ça ne t'a point paru scabreux de venir en villégiature dans les parages de ton mari ?

LAURE.

Au contraire, c'est sa présence sur cette côte qui m'a déterminée à m'y transporter à mon tour... Vrai ! depuis cinq ans que nous sommes séparés, voici la première fois que je fais un pas dont le but ne soit point de m'éloigner davantage de lui.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LAURE.

Tu devines bien qu'il s'agit d'Isabelle!... D'après mes arrangements avec M. de Raguais, je dois lui donner ma fille plusieurs fois dans l'année, et pendant tout un mois de suite dans la saison d'été. La semaine prochaine, je vais enfin la lui reprendre. Au lieu d'infliger à cette petite un voyage, un trajet de chemins de fer fatigant en cette saison, j'ai préféré ne la faire simplement que changer de plage... D'autant que, depuis quelque temps, elle est peut-être un peu plus délicate qu'à l'ordinaire. Sous sa belle mine, quand elle m'a quittée, je lui sentais une vivacité de nerfs toute nouvelle. Dans le ton et l'écriture des lettres qu'elle m'envoie, il y a une petite fièvre, une crise de printemps : c'est le printemps de son âme.

HENRIETTE.

Quel âge a-t-elle au juste à présent?

LAURE.

Dix-sept ans!

KERBEL.

Est-ce possible!... A vous voir si charmante de jeunesse, personne ne voudrait croire que

vous soyez la maman d'une aussi grande petite personne.

LAURE.

Eh! Eh! j'avais son âge d'aujourd'hui quand j'ai fait ce mariage qui devait si bien tourner!... Mais elle a une mère, elle!... Je suis là pour la préserver d'être aussi sotte, et aussi prématurément...

HENRIETTE.

Oh! je parierais bien que déjà tu cherches, des yeux, quel parti te conviendrait pour ta fille?

LAURE.

Non... Je sais seulement de quel parti je ne voudrais à aucun prix : c'est d'un gendre choisi dans le milieu de son père et modelé à cette image... Oh! quand parfois cette question se soulève dans mon esprit, je n'en dors plus. Je songe à ce qu'il me manque peut-être pour avoir sur ma fille, à point nommé, l'influence décisive. Je m'en veux qu'elle trouve chez son père un bien-être matériel, des satisfactions d'amour-propre, des encouragements à toutes les élégances qui ne lui sont pas offerts chez

moi. Mais il y a cinq ans, lors de ma rupture avec M. de Raguais, comment aurais-je pu batailler davantage, sur le chapitre de l'argent? J'étais sans armes légales, réduite à transiger. Je voulais avant tout lui échapper et lui prendre ma fille. Sur le reste, il s'est fait la part du lion. C'était fatal : ses goûts de grand seigneur lui commandaient cela.

KERBEL.

Vous savez : il a été encore bon garçon de vous céder! Beaucoup d'autres, à sa place, n'auraient rien lâché! Ne vous plaignez pas.

LAURE.

Je me plains!... Il y a là des mœurs abominables!

HENRIETTE.

Ne la taquinez donc pas.

KERBEL.

Je ne la taquine pas, je la raisonne.

LAURE.

Voyons : j'ai été une jeune fille riche, une orpheline à qui il ne manquait que ce qui ne

s'achète pas : des parents pour m'aimer et me conseiller. Et alors que je ne pouvais encore rien signer de valable, pas un engagement de dix francs, j'étais pourtant capable de signer un acte qui m'a pour toujours ruinée. Et non seulement j'en étais capable, mais encore j'y étais forcée par votre loi... *(Signes de dénégations de Kerbel.)* Si! si! cette loi qui veille avec tous ses gendarmes à ce que personne ne vole un œuf, pose en principe qu'une enfant, — fille mineure, comme dit mon contrat, — doit être instantanément frustrée, à tout jamais, de toute sa fortune, par le viveur expert qui a la ruse de l'épouser.

KERBEL.

Vous faites erreur... La loi n'impose pas cela...

LAURE.

Mais si! indirectement.

KERBEL.

Mais non! Votre tuteur aurait pu vous choisir un autre régime matrimonial, plus favorable pour vous... Le notaire de votre famille...

LAURE.

Le tuteur! Le notaire! Ces fonctions ne peuvent être exercées que par des hommes. Maître un tel et son collègue, comme dit encore mon contrat. Ils se mettent à deux hommes contre une jeune fille!... Pour préparer équitablement le contrat de vie entre l'homme et la femme, c'est un homme et une femme qu'il faudrait.

HENRIETTE.

La sage-femme auprès de l'accoucheur.

LAURE.

Oui, une femme expérimentée, gravement habillée de noir, elle aussi, qui m'aurait dit : « Croyez-m'en, mademoiselle, méfiez-vous, je connais ça, j'ai marié bien des pauvres petites comme vous! Prenez toutes les précautions que le code vous permet. »

KERBEL.

Seriez-vous féministe?

LAURE.

Est-ce juste qu'une moitié de l'hunanité traite l'autre en race conquise?...

HENRIETTE.

Tu sais, dans la plupart des cas, malgré tous les droits des hommes, leurs femmes les mènent bien par le bout du nez.

LAURE.

C'est le triste rôle des opprimés : duper le maître ou le corrompre.

(On entend un son de trompe.)

HENRIETTE.

Qu'est-ce qui arrive là ?... Un breack à quatre chevaux ! Il s'arrête devant notre porte. *(Elle va voir par la porte du jardin, et se retournant avec effarement.)* C'est ton mari qui vient nous surprendre avec toute une voiturée de gens de Cabourg.

LAURE, *agitée.*

Monsieur de Raguais !... Et ma fille ?

HENRIETTE.

Je l'ai aperçue aussi.

LAURE.

Mettez-moi en cellule, au secret, pour éviter

le désagrément d'une rencontre entre moi et lui!... Et priez-le de m'envoyer un instant Isabelle.

HENRIETTE.

Réfugie-toi dans le petit salon. Je vais au-devant d'eux pour les retenir. *(Bas à son mari.)* Refermez bien la porte : Mme d'Orcieu est de la partie. *(Kerbel fait passer Laure au petit salon et l'y enferme.)*

SCÈNE II

KERBEL, HENRIETTE, *puis* ISABELLE, ANDRÉ D'ORCIEU.

ISABELLE, *entrant.*

Bonjour.

HENRIETTE.

Bonjour, Isabelle!... Vous étiez bien haut perchée, pour avoir pris terre si vite.

ISABELLE.

J'avais hâte de me recoiffer. L'air de la mer souffle comme un enragé et m'a terriblement ébouriffée.

HENRIETTE.

Vous allez trouver une glace sur cette table.

(Elle sort.)

KERBEL.

Voici M. André d'Orcieu qui vient vous tenir compagnie. Je m'en vais recevoir votre père et ses amis. *(A André, sur le seuil.)* Bonjour monsieur le sous-lieutenant. Vous voilà donc en congé ?

ANDRÉ.

En fin de congé, hélas !

(Kerbel sort.)

SCÈNE III

ISABELLE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Isabelle ?

ISABELLE, *ayant retiré son chapeau et en train de se recoiffer devant une glace.*

On n'entre pas!

ANDRÉ.

Puisque votre mère a dû arriver hier à Villerville, pendant que nous sommes en tournée de visites, demandez à votre père qu'il vous mène jusque-là lui parler.

ISABELLE.

J'ai essayé d'obtenir cela, mais papa m'a dit que non. Il m'a répondu que dans quelques jours il m'aurait rendue à maman, et que je pourrais causer avec elle de tout ce que je voudrais.

ANDRÉ.

Est-ce que ce n'est pas affreux pour moi d'avoir si tôt à repartir, ignorant encore ce que votre mère pensera de nos espérances, de nos projets, sans lesquels je ne sais ce que je deviendrais? Pourquoi n'avez-vous pas au moins sondé, dans une de vos lettres, les dispositions de Mme de Raguais?

ISABELLE.

C'est papa qui m'a défendu, non, prié, très sérieusement, de ne pas le faire.

ANDRÉ.

Mais quel motif de différer peut avoir M. de Raguais, puisqu'il est d'accord avec mes parents, puisqu'il nous a autorisés, vous et moi, à nous sentir promis l'un à l'autre?

ISABELLE.

Papa m'a exprimé le désir que je ne préoccupe point maman de la question de notre mariage tant que je ne serais pas absolument sûre de mes sentiments.

ANDRÉ, *avec angoisse.*

Alors... vous n'en êtes pas sûre?

ISABELLE, *souriante.*

C'est ce que je dirai à ma mère, lorsque je m'ouvrirai à elle de mon secret... Oh! il le faudra bien pour qu'elle n'ait pas de chagrin que je lui aie caché pendant plus de quinze jours le plus cher de mes rêves.

ANDRÉ.

C'est très bien d'obéir à son père; mais je serais plus tranquille si vous n'aviez pas laissé votre mère dans l'ignorance de la vérité.

ISABELLE.

Voilà que vous me grondez? déjà!

ANDRÉ.

J'ai tort. D'autant plus que, moi aussi, pour ne pas mécontenter mon père, qui est toujours si correct, je ne lui ai point avoué que Mme de Raguais ne se doutait encore de rien. Excusez-moi, l'impatience me rend nerveux. Et ce mystère inutile me pèse.

ISABELLE, *mélancoliquement.*

Vous avez eu la chance, vous, dans votre famille, de ne pas être obligé d'apprendre à jouer un rôle. Moi, je m'en tire de mon mieux. Quand je vis auprès de mon père, je me conforme à tout ce qu'il souhaite. J'obéis à tout ce que souhaite ma mère, lorsque je suis avec elle. Il faut bien gâter ses parents. Ce n'est pas toujours aisé.

ANDRÉ.

Pauvre Isabelle! Cela vous a dû faire une situation bien cruelle que vos parents soient séparés! Au moins, mes efforts pour vous rendre heureuse en seront-ils facilités!

ISABELLE.

Mon Dieu! à parler égoïstement, je ne pourrais pas me plaindre. Je ne crois pas qu'aucune jeune fille ait été plus aimée, plus choyée que moi. Je vois bien que, tour à tour, chacun de mes chers parents fait tout au monde pour être mon préféré! Ainsi, vous-même, ne devinez-vous pas que vous êtes présenté à moi comme une bonne gâterie de mon père... la meilleure qu'il ait pu trouver!

ANDRÉ.

Mais, justement, votre mère n'aura-t-elle pas une prévention contre moi de ce que je vous aie connue en dehors d'elle?

ISABELLE.

Cette pauvre mère!... Oui, j'aurai besoin de lui adoucir son regret qu'elle ne vous ait pas elle-même découvert... En dehors de cela, que

pourrait-elle objecter ? Depuis longtemps vous êtes connu de papa. Il vous voyait quand vous sortiez du collège. Vous êtes de famille excellente. Vous avez vingt-trois ans, et moi dix-sept, ce qui est un rapport d'âge parfait. Vous êtes officier, ce qui est une belle réponse à toutes les questions sur vous... Papa dit que votre position de fortune sera très belle.

ANDRÉ, *d'un air capable.*

Nos deux positions se vaudront un jour.

ISABELLE.

Vous êtes fils unique, et moi aussi, je suis « unique ».

ANDRÉ.

En effet, cela marchera tout seul.

ISABELLE.

Et puis, je dirai à maman, sur vous, bien des choses... que je ne vous dis pas.

SCÈNE IV

Les Mêmes, HENRIETTE, ORCIEU, MADAME D'ORCIEU. *On apporte une table de rafraichissements sur la terrasse. Isabelle et André vont à l'écart continuer à s'entretenir.*

HENRIETTE.

Cabourg vous offre donc une suite ininterrompue de plaisirs, que vous n'aviez pas encore trouvé le temps de venir nous voir?

MADAME D'ORCIEU.

C'est à cause de la santé des chevaux. Raguais vous exposera combien on a de mal a mettre un attelage sur ses seize pieds!... *(Cherchant celui-ci :)* Où donc est-il, au lieu de se disculper?

HENRIETTE.

Mon mari avait à lui parler. *(A Orcieu.)* Avez-vous des gens de connaissance là-bas?

ORCIEU.

Oui, beaucoup de gens qui ont eu la même idée que nous, de choisir un endroit où nous ne nous rencontrerions pas les uns les autres!

HENRIETTE, *à Mme d'Orcieu.*

C'est un fort joli homme, maintenant, que votre fils!

MADAME D'ORCIEU, *pensive.*

Les mères croient toujours n'avoir que des enfants.

HENRIETTE.

Mais j'oublie que vous devez avoir la gorge desséchée par la poussière. Venez que je vous abreuve.

MADAME D'ORCIEU.

Merci!

HENRIETTE, *s'approchant de la table.*

Que voulez-vous?... Grog?... Sirop de cerises?

ORCIEU.

Je voudrais une boisson qui ne donne pas trop soif.

SCÈNE V

LES MÊMES, KERBEL, RAGUAIS.

Kerbel se dirige vers sa femme et Orcieu; Raguais vers Mme d'Orcieu, au premier plan.

RAGUAIS.

Ma femme est ici!

MADAME D'ORCIEU, *inquiète.*

Ah!

RAGUAIS.

Et elle me fait demander à voir Isabelle.

MADAME D'ORCIEU.

Vous avez consenti?

RAGUAIS.

Comment vouliez-vous que je dise non?

MADAME D'ORCIEU.

Alors, défendez à la petite de faire encore aucune confidence.

RAGUAIS.

Je n'ai plus de prétexte décent. Quelle opinion donnerais-je de moi à ma fille? Elle m'a déjà tant harcelé à ce sujet.

MADAME D'ORCIEU.

Son premier soin va être de tout raconter à sa mère.

RAGUAIS.

Probablement. Mais quoi? Elles vont se retrouver en tête à tête trois jours plus tôt que nous ne l'avions prévu, voilà tout.

MADAME D'ORCIEU.

Que va-t-il se passer!

RAGUAIS.

Mme de Raguais aime passionnément sa fille. Je me dis qu'il faudra bien, à son tour, qu'elle fléchisse devant la fatalité de cet amour que nous n'avons pas su empêcher.

MADAME D'ORCIEU.

Oubliez-vous qu'au moment de votre rupture votre femme vous a menacé d'un éclat, dont vous l'avez crue capable?

RAGUAIS.

Le temps, la réflexion, j'espère, ont apporté du calme dans l'esprit de Mme de Raguais. D'ailleurs, je ne laisserai pas la mère et la fille prolonger trop leur entrevue. Et je reviendrai veiller sur la tournure que prendraient les événements. *(Appelant.)* Isabelle!...

ISABELLE, *se rapprochant.*

Père?

RAGUAIS.

Nous allons te laisser ici pendant quelques instants. Je reviendrai te chercher. *(Au reste de la compagnie.)* Si nous allions voir tirer quelques poules aux pigeons?

HENRIETTE.

C'est cela! Je vais mettre mon chapeau, partez toujours devant, je vous rejoins.

ISABELLE.

Pourquoi faut-il que je reste?

RAGUAIS.

Mme Kerbel te l'expliquera.

(Henriette sort par la porte des appartements. Isabelle passe au jardin, en compagnie d'André.)

SCÈNE VI

RAGUAIS, MADAME D'ORCIEU, ORCIEU, KERBEL.

RAGUAIS, *à Mme d'Orcieu.*

Venez-vous, madame?...

(Raguais et Mme d'Orcieu sortent.)

SCÈNE VII

KERBEL, ORCIEU.

ORCIEU.

Dites-moi... Pendant que je vous tiens, laissez-moi vous poser une question : Après la séparation entre M. et Mme de Raguais, tandis que la femme se retirait du monde, je suis resté lié avec le mari. Il a cru devoir me donner des explications, dont je me suis contenté, par une discrétion élémentaire : Incompatibilité d'humeurs, cela est vague, commode et

suffisant vis-à-vis des relations ordinaires. Mais, actuellement, j'ai un besoin moral d'être mieux édifié sur le fond de cette affaire. Et, comme précisément vous êtes resté en rapport avec chacun des époux, j'ai pensé ne pouvoir mieux m'adresser qu'à vous pour un renseignement exact.

KERBEL, *très gêné.*

Que voulez-vous que je vous dise!

ORCIEU.

Vous avez pu, vous, entendre les deux cloches.

KERBEL.

Non, vraiment, je ne sais que vous répondre.

ORCIEU.

Remarquez que je ne vous interroge que dans la mesure où peut s'expliquer un galant homme, qui, par respect pour une femme, a encore la ressource de se taire. Je vous demande simplement si c'est Mme de Raguais qui a pris l'initiative de la séparation?... *(Avec intention.)* Ou si ce serait le mari qui n'aurait plus voulu se mêler de la vie de sa femme?

KERBEL.

Oh! quelle idée!... La réputation de Laure de Raguais est, de tout temps, inattaquable!...

ORCIEU, *vivement.*

Jamais je ne l'ai entendu attaquer... Mais un faux scrupule m'était venu, sur ce point, qui m'importe hautement!

KERBEL.

Puis-je à mon tour vous demander pourquoi cette curiosité rétrospective?

ORCIEU.

Ma foi! je n'ai pas à vous faire un mystère d'un sujet qui vous touche vous-même en Mlle de Raguais, à qui vous êtes allié : Je n'attends plus que l'arrivée prochaine, m'a-t-on dit, de Mme de Raguais à Villerville, pour aller lui demander d'accorder la main de sa fille à mon fils.

KERBEL, *abasourdi.*

Laure n'est pas prévenue de ça?

ORCIEU.

Vous devez vous tromper : Isabelle l'y a

certainement préparée... Mais qu'y a-t-il de quoi tant vous surprendre dans ce projet de mariage?

KERBEL.

C'est que... je... Ils me semblent si jeunes...

ORCIEU.

Raguais et ma femme, elle-même, m'ont d'abord fait la même objection. Eux, ils étaient tout à fait récalcitrants à l'idée de cette union. Quand ils ont vu que les enfants commençaient à faire si bon ménage, ils les auraient séparés, ma parole, si je ne m'étais interposé. C'est moi qui ai confessé mon fils. Et précisément parce qu'il est tout jeune, je l'ai enhardi à vouloir vite se faire une vie d'amour unique, où ayant mis tout son avenir, il sentirait plus tard naître la joie de tout son passé! Je voyais ce brave garçon à la veille de partir pour cette existence de garnison, que j'ai menée à son âge, avec la solitude et le besoin d'être deux... Ah! j'ai connu cela : les plus belles années que l'on passe à démériter de la jeune fille dont, plus tard, on s'efforcera de marier les illusions à ses propres désillusions!... Les plaisirs grossiers ou coupables!... La femme d'autrui ou la

femme de tout le monde!... Les aventures!... *(Très assombri.)* Et les basses querelles dont on est parfois obligé de se souvenir toujours!... Un ami... un frère d'armes... à propos d'une fille de café-concert que nous n'aimions ni l'un ni l'autre... Je l'ai tué... comme on est obligé de tuer ou de mourir à l'occasion, pour rien, pour la galerie, sans quelque grande excuse!

KERBEL, *très ému.*

Allons prendre l'air!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HENRIETTE, *puis* ISABELLE, ANDRÉ. *Henriette, apprêtée pour sortir, rentre par la porte des appartements.*

HENRIETTE, *à son mari.*

Comment, vous êtes encore là?

KERBEL.

Nous partions, chère amie...

HENRIETTE, *appelant au dehors.*

Isabelle! Isabelle!

KERBEL, *rapproché de sa femme, bas.*

Trouvons un prétexte pour ne pas rentrer chez nous tant que tous ces visiteurs-là n'auront pas décampé.

HENRIETTE.

Qu'est-ce qu'il y a?

KERBEL.

Je vous le raconterai. *(A André, survenu avec Isabelle.)* Mon officier, nous vous emmenons.

ANDRÉ, *à Isabelle.*

Si je ne vous vois pas bientôt venir, c'est moi qui reviendrai.

ISABELLE, *à Henriette.*

Vous m'avez appelée?

(Les trois hommes s'en vont.)

SCÈNE IX

HENRIETTE, ISABELLE.
puis LAURE.

HENRIETTE, *montrant la porte du petit salon.*

Oui, petite... Courez vite ouvrir à votre mère...

(Isabelle obéit à l'invitation, et sa mère se jette dans ses bras.)

ISABELLE.

Maman!... Vous étiez là!...

LAURE.

Ma chérie!... Ma bien-aimée!...

HENRIETTE.

Je vous laisse. *(Elle sort.)*

SCÈNE X

LAURE, ISABELLE.

LAURE, *couvrant sa fille de baisers.*

Je te retrouve donc un peu! Laisse-moi te

regarder ne me parle pas; ça me donnerait des distractions... Ah! la coquette! Elle a inventé une nouvelle coiffure, pour faire la grande personne... Que je t'embrasse encore, d'avoir gardé tes bonnes couleurs!...

ISABELLE.

Oh! je les ai encore plus de vous avoir revue.

LAURE.

Tu n'as pas oublié que tu allais m'être rendue dans trois jours.

ISABELLE, *gravement.*

J'y pense sans cesse.

LAURE.

Comme tu dis cela!... Comme te voilà sérieuse? On voit que tu as un mois de plus : tu as pris de l'âge. Je plaisante, mais pourtant c'est bien long, un mois, pour qui en compte les heures et les minutes.

ISABELLE.

Je les ai comptées.

LAURE.

Vrai?... Comme moi?...

ISABELLE.

Jamais je n'ai eu tant hâte de vous voir.

LAURE.

Ah! bah!

ISABELLE.

En plus de vous dire que vous êtes ma petite mère adorée, j'ai encore quelque chose d'important...

LAURE.

Quoi donc, grand Dieu?

ISABELLE.

Quelque chose dont je ne serai heureuse que quand j'aurai vu dans vos yeux que vous en êtes contente aussi.

LAURE.

En finiras-tu, petite mystérieuse?

ISABELLE.

Il y a un jeune homme qui veut m'épouser.

LAURE.

Voyez-vous cela? Et il s'est permis de te le déclarer... en valsant, n'est-ce pas?... dans cette soirée de Cabourg, où tu m'as écrit que tu t'étais tant amusée?

ISABELLE.

Non, en dansant nous ne nous sommes jamais rien dit.

LAURE.

Tu lui auras répondu, j'imagine, que tu étais une enfant, et que les enfants ne se mariaient pas?

ISABELLE.

Oh! maman, ne vous moquez pas de moi!

LAURE.

Alors tu auras eu, au moins, la réserve de te taire?

ISABELLE.

J'ai parlé!

LAURE.

Qu'as-tu dit?

ISABELLE.

Je ne lui ai pas caché mon plaisir que ses intentions fussent bien accueillies par mon père...

LAURE, *mécontente.*

Ah!

ISABELLE.

Et je me suis empressée d'ajouter qu'il nous fallait, avant tout, être aussi approuvés par ma chère mère...

LAURE.

Tu es une folle. Je vois que je ne peux plus te laisser un mois de suite hors de ma surveillance sans que tu ne formes les projets les plus extravagants.

ISABELLE.

Oh! maman, je vous assure que je n'ai que des idées très raisonnables... C'est un jeune homme irréprochable. Et dès que vous l'aurez vu, vous ne pourrez pas vous empêcher d'avoir de la sympathie pour lui... Accordez-moi seulement de lui parler quelques instants.

LAURE.

Comment cela?

ISABELLE.

Il est venu avec nous. Il était là tout à l'heure. Je suis sûre qu'il ne tardera pas à revenir.

LAURE.

Ton père lui permet de t'accompagner en visite?

ISABELLE.

Oh! André est ici avec son père également, et sa mère, qui sont des grands amis de papa.

LAURE.

Quels amis?

ISABELLE.

M. et Mme d'Orcieu.

LAURE, *indignée.*

Ton père t'a mise en rapport avec ces gens-là?...

ISABELLE.

Mon Dieu! Qu'avez-vous contre eux?

LAURE.

Tu viens de passer un mois en leur compagnie ?

ISABELLE.

Oui. La villa qu'ils ont louée est à côté de la nôtre.

LAURE.

Pourquoi ne m'as-tu rien écrit de cela ?

ISABELLE.

Vous savez bien que je ne vous parle jamais de mes séjours auprès de mon père, pas plus que je ne lui raconte ma vie auprès de vous. C'est la faute de votre séparation. Je me suis habituée à cela, toute petite, ayant le cœur trop gros quand je voyais l'un désapprouver ce qu'innocemment je lui rapportais de l'autre.

LAURE.

Tu connaissais déjà ce jeune homme ?... Tu t'étais rencontrée avec lui auparavant ?

ISABELLE.

Quelquefois... Mais sans deviner qu'un jour viendrait...

LAURE.

M. de Raguais a commis une suite d'infamies !

ISABELLE.

Vous voyez que je ne peux pas vous parler de mon père !... Mais, André d'Orcieu, il n'est pas possible que, lui, vous le haïssiez ?

SCÈNE XI

Les Mêmes, UN VALET DE PIED.

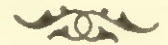
LE VALET DE PIED.

Monsieur le comte fait prévenir Madame la comtesse qu'il attend Mademoiselle.

LAURE.

Dites à M. de Raguais qu'il vienne la chercher.

(Pendant que le rideau baisse, Laure conduit sa fille vers le petit salon où elle-même s'était retirée.)





ACTE TROISIÈME

Même décor qu'à l'acte précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

LAURE, RAGUAIS.

RAGUAIS, *entrant.*

Où est Isabelle?

LAURE.

Je l'ai priée de se retirer dans cette pièce, afin de pouvoir vous dire ce que je pense de vous.

RAGUAIS.

Faites.

LAURE.

Vous avez le front de vouloir lui donner, pour belle-mère, votre maîtresse.

RAGUAIS.

Madame!...

LAURE.

Oh! pas de grands airs! De vous à moi, continuons à appeler Mme d'Orcieu par le titre de ses fonctions!... C'est elle qui a tout machiné, n'est-ce pas? Le lien inavouable qui vous attache à elle ne lui suffisait plus? Elle a cherché à le consolider encore au delà de vous deux, à lui refaire une nouveauté dans des conditions régulières.

RAGUAIS.

Je vous affirme que Mme d'Orcieu a été surprise par les circonstances. L'amour a éclaté entre les jeunes gens avec une impétuosité qui l'a bouleversée comme moi.

LAURE.

Et par pudeur pour votre fille, vous n'avez pas dit à cette créature : « Halte-là! »

RAGUAIS.

J'ai cru que vous écouteriez les aveux d'Isabelle avec assez de sollicitude pour comprendre ce qui se passe en elle de sérieux et de profond. Et, à cet égard, je ne veux pas encore désespérer de vous. Je ne peux pas admettre que vous fassiez passer vos griefs personnels avant les sentiments de votre fille.

LAURE.

Les sentiments de cette chère petite!... La pauvre enfant, est-ce qu'elle est en âge de se les connaître! Elle a été dupée, captée, dirigée vers le premier jeune homme que l'on autorisait à lui chanter la romance. De n'importe quel autre, moi aussi, j'aurais pu la faire s'amouracher également. Mais il y en avait un entre tous que le plus vulgaire sens moral interdisait de laisser rôder autour d'elle : et c'est celui-là que votre aberration à tout de suite agréé pour fiancé.

RAGUAIS.

Elle l'aime!

LAURE.

Ah! si vraiment vos manœuvres ont laissé

naître dans le cœur d'Isabelle un trouble qui ne soit pas de pur enfantillage, j'irai jusqu'au bout du devoir que vous m'auriez préparé là, quelle qu'en puisse être l'amertume! Contre vous, contre ma fille elle-même, je saurai préserver sa candeur de la tare sous laquelle vous ne rougiriez pas de la faire entrer dans le monde. Jamais on ne la verra au bras du fils de Mme d'Orcieu. Elle ne quittera pas le nom que je porte pour prendre celui de votre maîtresse.

RAGUAIS.

Je ne conteste pas vos motifs. Je souhaiterais d'y déférer. Mais cela ne serait possible qu'au prix d'une lâcheté envers Isabelle, dont je me sens incapable. Les torts que j'ai vis-à-vis de vous, je ne veux pas que ce soit à ma fille que vous les fassiez expier.

LAURE.

Je refuse mon consentement.

RAGUAIS.

Vous me contraignez à vous répondre que je n'en ai pas besoin.

LAURE.

Comment cela ?

RAGUAIS.

Légalement, non.

LAURE.

La loi dit que le consentement de la mère est inutile ?

RAGUAIS.

Pas en propres termes. J'ai lu l'article. Il commence par édicter que les enfants ne peuvent se marier sans le consentement de leurs père et mère...

LAURE, *triomphante.*

Ah !...

RAGUAIS.

Mais ce n'est pas tout... Oh ! je ne prétends pas que la disposition soit très juste. Le législateur lui-même, pour cette fois, a mis des gants et s'est embarrassé dans son style... Il a ajouté : « En cas de dissentiment le consentement du père suffit. » C'eût été, j'en conviens, plus franc d'écrire qu'il n'y avait que la volonté du père qui comptât !

LAURE, *atterrée.*

Je ne m'attendais pas à celà!...

RAGUAIS, *doucement.*

Voyons, soyez conciliante. N'engageons pas une partie dont ce serait lamentable qu'Isabelle devînt l'enjeu. Si vous vous montriez intraitable aujourd'hui, vous risqueriez plus tard de me trouver rebelle à la marier, dans le sens de vos convenances particulières. Et cela, sans méchanceté de ma part, de très bonne foi, par inconsciente rancune.

LAURE.

Quand elle sera majeure, elle ne dépendra plus de vous.

RAGUAIS.

Comment pourriez-vous la doter?

LAURE.

Vous ne pouvez pas non plus la doter sans ma signature.

RAGUAIS.

Si vous refusez les moyens d'établir notre fille, je lui constituerai une rente sur mes revenus.

LAURE.

Vos revenus!

RAGUAIS.

Au surplus, réfléchissez sur ce que je viens de vous exposer.

LAURE.

C'est tout réfléchi. Je vais m'en remettre à ma fille.

RAGUAIS.

Soit! Consultez-la. Édifiez-vous sur l'état de son esprit... Mais si je vous la laisse encore quelques instants ici, c'est sur la promesse que vous ne lui direz pas un mot de ce qu'elle n'a jamais à connaître.

LAURE.

Je sais ce que je lui dois, et ce que je me dois. A vous, je ne dois rien.

RAGUAIS.

Alors, je la reprends tout de suite.

LAURE, *se mettant en travers de la porte.*

Il faudrait que vous me l'arrachiez!

RAGUAIS.

Je subis la situation. Mais n'oubliez pas que le droit de guerre a ses limites.

(Il sort.)

SCÈNE II

LAURE, ISABELLE. *Laure va chercher sa fille dans le petit salon.*

LAURE.

Isabelle!

ISABELLE.

Que s'est-il passé entre mon père et vous?

LAURE.

C'est à toute ta sagesse, mon enfant, à toute ton affection que je fais appel...

ISABELLE.

Mon Dieu! que j'ai peur!

LAURE.

Si mon malheur m'oblige à te faire mal, de toute mon âme, je t'en demande pardon.

ISABELLE.

Oh! oui, vous me faites mal!

LAURE.

Tu m'as devinée... *(Isabelle fait signe que oui.)* Ah! sois sûre que je souffre, autant et plus que toi, de te voir souffrir, de te faire souffrir!... Mais il me faut demander ce sacrifice à ton dévouement chéri...

ISABELLE.

Maman!... Maman!...

LAURE.

Tu es jeune. La vie s'ouvre devant toi. En cet instant, c'est une épreuve à franchir. Mais tu mérites tous les bonheurs... et tu les auras!... Le rêve impossible que tu as fait, chasse-le de ta pensée.

ISABELLE.

Mais ce rêve est toute ma pensée!

LAURE.

Ne m'ôte pas la force de te parler. Tu sens bien que j'obéis à d'impérieuses raisons.

ISABELLE.

Mais quelles raisons?

LAURE.

N'aggrave pas ma tâche. Ne me demande rien, je t'en conjure, en échange de ce que moi, je te demande. Dans ton ignorance, ne me reproche pas ma rigueur. Si tu étais tentée de m'accuser de cruauté, dis-toi bien que, moi aussi, j'ai déjà traversé, pour mon propre compte, des heures aussi douloureuses que celle-ci. Et j'ai payé, de ma vaillance, le droit d'être maintenant exigeante, non, suppliante envers toi.

ISABELLE.

Pourquoi ne voulez-vous pas? Pourquoi?

LAURE.

Écoute : Moi aussi, j'aimais! j'aimais ton père! Je l'aimais plus que toi, ma douce adorée, tu ne peux aimer encore!... Qu'est-ce que c'est que tes imaginations, tes timides projets,

tes frêles espoirs de jeune fille, en comparaison de la foi qu'une femme a jurée et reçue pour l'éternité!... Toute ma vie, sans autre but au monde que de t'élever entre lui et moi, était fixée à mon mari.

ISABELLE.

Alors pourquoi vous en êtes-vous séparée?

LAURE.

Ne me demande pas cela non plus! Réponds-moi que tu me crois aveuglément et que tu t'en remets à ma sollicitude, à la sincérité de l'émotion où tu me vois, à l'effort qu'il me faut faire pour vouloir détruire ce qui m'est pourtant si cher : un désir de toi! un de tes souhaits!

ISABELLE.

Où voulez-vous que je trouve le courage que vous me commandez d'avoir!... Je sais bien que vous ne pouvez rien vouloir que de juste. Mais ce n'est pas assez de savoir cela. Toute ma raison se révolte en moi. J'ai besoin, pour me résigner, de voir, de toucher que mon bonheur est impossible.

LAURE.

Tais-toi, je t'en prie!

ISABELLE.

Non, il ne peut rien exister au monde que vous ne me disiez pas, pour prix de l'abnégation que vous réclamez de moi!

LAURE.

Tu es une enfant!

ISABELLE.

Je n'en suis plus une. On est une grande personne quand on aime un fiancé; on est l'égale des autres femmes quand on a senti combien l'amour peut faire souffrir!... Maman, je veux que vous parliez; je veux que vous me disiez pourquoi, vous, ma mère, vous me refusez la joie immense qui m'était accordée par mon père.

LAURE.

Ton père!... Je ne l'ai jamais flétri à tes yeux?... Mais pour sauver ses apparences de dignité, au nom du respect que tu lui dois, ne me provoque pas en me comparant à lui. Ne

nous mets pas, l'un et l'autre, en balance devant toi!

ISABELLE.

Comment voulez-vous que je ne me demande point, dans ce moment où vous me déchirez, si ce n'est pas lui, de vous deux, qui m'aime le plus?

LAURE.

Isabelle, tu ne crois pas ce que tu dis, n'est-ce pas? Mon Dieu! Mais moi, je n'ai que toi au monde, que ton affection, que ta confiance! Je ne veux pas les perdre!... Mon enfant chérie, ne devines-tu pas que c'était par générosité que je m'efforçais de me taire, par piété envers toi?

ISABELLE.

Faites-moi tout savoir...

LAURE.

Soit! c'est ton père qui l'aura voulu!... Eh bien! il y a une femme qui, moi vivante, à ma place, est devenue sa femme, comme moi je l'étais!... Est-ce que tu me comprends?... Non, tu ne peux pas te douter de ce qu'il y a, pour

elle d'ignominie, et pour moi de honte jalouse, dans ce qu'elle m'a fait là!

ISABELLE, *baissant les yeux.*

Je comprends que vous avez beaucoup souffert.

LAURE.

Mon enfant, mon enfant! faut-il que j'en sois à fouiller le secret de tes pudeurs, et à souhaiter, pour que ta révolte monte à l'unisson de la mienne, que tu n'aies plus ces saintes ignorances, dont les autres mères font leurs joies les plus pures!... Pardon, ma petite, pardon! Ne cache pas ta rougeur. Ce serait à moi de me cacher; mais un sentiment plus fort m'emporte. Laisse-moi finir : cette femme que je hais, que je méprise, qui a pris ma place d'épouse, c'est elle aujourd'hui qui veut prendre ma place de mère et t'avoir pour fille aussi bien que tu es à moi!

ISABELLE.

Oh!

LAURE.

Oui, pleure, pleure avec moi! Dis-moi que tu me pardonnes, que je ne suis pas un monstre

de t'arracher ces grosses et lourdes larmes? Dis-moi que je ne pouvais pas supporter cela, que je ne t'ai pas donné la vie pour la partager, ou même me la laisser prendre tout entière par celle qui a détruit la mienne! Parle, décide, laisse échapper le cri de ton cœur!...

ISABELLE.

Je ne veux pas que vous soyez malheureuse! J'aime mieux qu'il n'y ait que moi...

LAURE.

Ne dis pas cela! Je te consolerai, je te guérirai, toute ma vie sera consacrée à faire ton bonheur! Ma chérie, mon adorée, merci!

SCÈNE III

LES MÊMES, ANDRÉ D'ORCIEU.

ISABELLE, *avec désespoir.*

André!

ANDRÉ, *arrêté sur le seuil.*

Excusez-moi!

ISABELLE, *désignant Mme de Raguais, à André.*

Ma mère. *(André salue avec respect et anxiété. A Laure.)* Me permettez-vous de lui parler?

LAURE.

Tu es une grande fille brave : je me remets à toi. C'est de ta bouche qu'il apprendra plus dignement, plus noblement, qu'il doit te laisser en repos... *(à André.)* Entrez, monsieur, je vous laisse avec Isabelle. *(Elle passe dans le petit salon.)*

SCÈNE IV

ISABELLE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Qu'avez-vous?

ISABELLE.

Je suis avec vous pour la dernière fois.

ANDRÉ.

Votre mère vous défend ?...

ISABELLE.

Oui.

ANDRÉ.

Pourquoi ?

ISABELLE, *évitant de lui répondre.*

Elle ne veut pas.

ANDRÉ.

Elle nous trouve trop jeunes ?

ISABELLE.

Oui... c'est cela.

ANDRÉ.

Ah bien ! si c'est le seul obstacle, je respire. On peut retarder mon bonheur, on ne me le retirera pas. Dites, nous attendrons ? Qu'est-ce que coûte la patience, dans les peines qui doivent finir !

ISABELLE.

Notre peine ne finira pas.

ANDRÉ.

Que voulez-vous dire ? que me cachez-vous ?... C'est donc de moi que votre mère ne veut pas ?... Vous ne me répondez point ?... Votre mère pense que je ne vous mérite pas ? C'est son droit.

ISABELLE.

Oh ! voyons, André !

ANDRÉ.

Si, c'est juste !... Elle sait quel trésor vous êtes. Moi, elle ne me connaît pas. Elle peut se faire, sur mon compte, une opinion sévère... Mais elle se renseignera ; elle me mettra à l'épreuve. Elle verra qu'on ne peut pas aimer d'un amour plus grand que le mien, plus digne de sa confiance.

ISABELLE.

Ne gardez pas d'espoir. Ma mère ne vous connaîtra jamais.

ANDRÉ.

Jamais ?...

ISABELLE.

Jamais.

ANDRÉ.

Vous ne lui avec donc pas dit?

ISABELLE.

Quoi?

ANDRÉ.

Que vous... m'aimiez?...

ISABELLE.

Je le lui ai dit.

ANDRÉ.

Et cela ne l'a pas ébranlée?

ISABELLE.

Non.

ANDRÉ.

Mais alors, elle est donc méchante?

ISABELLE.

Ne dites pas cela!... Elle a bien de la peine!

ANDRÉ.

Mais comment est-ce que je vous trouve si soumise à sa décision? Moi, je ne la supporte

pas, je ne veux pas y croire. Comment votre mère vous a-t-elle fait changer ainsi? *(Silence navré d'Isabelle.)* Je m'étais donc trompé? j'avais donc tort d'être si sûr que nos sentiments étaient pareils?... Vous si franche, en qui, de toute mon âme, je voyais si clairement, qu'êtes-vous devenue? Je ne vous retrouve plus, je m'égare... Aidez-moi... Expliquez-vous!...

ISABELLE.

Je ne peux pas.

ANDRÉ.

Vous ne m'aurez pas longtemps aimé!

ISABELLE.

Taisez-vous!

ANDRÉ.

Moi, quoi que je devienne, je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir...

ISABELLE.

Je ne me marierai jamais.

ANDRÉ.

Vous dites cela; vous vous l'imaginez, ma

pauvre Isabelle!... Vous vous imaginiez bien aussi dire la vérité, la première fois où, dans votre regard et dans votre sourire, vous m'avez laissé lire que vous m'accorderiez votre main... Ce moment-là, est-ce que vous vous en souvenez encore?

ISABELLE.

Ne me torturez pas!

ANDRÉ.

C'était sur la terrasse de la villa de votre père, à la fin de la journée. Nous étions seuls, accoudés côte à côte. Nous regardions le soleil descendre dans la mer. Vous avez murmuré : « Comme c'est bon ce qui est beau! » J'ai répondu oui, en vous contemplant. Vous avez baissé les yeux, comprenant que c'était vous qui étiez bonne d'être belle. Je pris votre main, votre petite main, que je sentis frémir dans la mienne, et vouloir y rester... *(Il veut lui prendre la main.)*

ISABELLE.

Oh! Laissez-moi! Vous voyez bien que vous m'avez ôté tout mon courage!

ANDRÉ.

De cet instant bienheureux il ne survit plus rien!... Je n'ai plus que l'envie de mourir!...

ISABELLE, *éperdue.*

Oh!...

ANDRÉ.

Je m'en irai, au loin, me faire casser la tête. Adieu!

ISABELLE.

Attendez!... Ah! c'est trop affreux!

ANDRÉ, *revenant vers elle.*

Dites-moi que vous serez ma femme, et nous sommes sauvés.

ISABELLE.

Je ne peux pas!... Je ne peux pas!...

ANDRÉ.

Alors, nous ne nous verrons plus! *(Il va s'éloigner.)*

ISABELLE.

Mon ami!... Mon cher André!... Eh bien! oui!

ANDRÉ, *lui baisant les mains avec tranport.*

Ah! soyez bénie!

ISABELLE.

Sauvez-vous! que je n'aie plus honte de moi sous vos yeux!

(André se retire.)

SCÈNE V

ISABELLE, LAURE.

LAURE, *entrant.*

Il est parti?

ISABELLE.

Oui.

LAURE.

Tu lui as repris ta parole?

ISABELLE.

Impossible!

LAURE.

Comment?... J'avais confiance en toi!... Tu avais promis?...

ISABELLE.

Je n'avais pensé qu'à ma douleur, pas à la sienne!

LAURE.

Et moi? En quelques jours, il a donc pris ma place de tant d'années dans ton cœur?... Tu l'aimes plus que tu ne m'aimes?...

ISABELLE.

Je ne peux pas vous dire... Oh! si! je sens que je vous aime autant qu'il est possible!... autant que lui!... Mais nous pleurions tous les deux, ainsi que vous et moi, tout à l'heure, nous avions pleuré ensemble... Et cette fois-ci j'avais moins de force encore... parce que celle qui faisait alors pleurer l'autre, c'était moi.

SCÈNE VI

LES MÊMES, RAGUAIS, *paraissant sur le seuil.*

ISABELLE, *tendant les bras vers lui.*

Mon père !...

LAURE, *à Raguais.*

Je lui ai tout révélé... *(Isabelle s'arrête dans son élan.)* Et c'est moi qu'elle quitte !

(A ces mots, Isabelle revient vers sa mère.)

ISABELLE.

Maman ! *(Elle veut embrasser Mme de Raguais.)*

LAURE, *écartant Isabelle.*

Pas maintenant ! Tu m'as trahie dans la seule foi qui me restait. Tu fais cause commune avec mes ennemis. Tu ne redeviendras ma fille que quand je t'aurai reprise à eux... Va... va !...

RAGUAIS, *doucement à Isabelle.*

Va, mon enfant.

(Isabelle, éperdue entre son père et sa mère, gagne la porte du jardin.)

SCÈNE VII

LAURE, RAGUAIS.

RAGUAIS, *inquiet.*

Que prétendez-vous faire?

LAURE, *avec égarement.*

Je m'interroge!... Vous m'avez amenée à concevoir même la pensée du crime. Je ne me sentirais pas coupable si je vous tuais, n'ayant que cette légitime défense!... Vous m'avez tout pris : mon corps, mes biens, mon amour, mes chances de bonheur... Et maintenant, par la tentation déloyalement placée auprès d'un cœur de dix-sept ans, vous me prenez Isabelle!... Une loi, qui vous vient des fonds de la barbarie, a prononcé à travers les siècles, comme une mauvaise fée, que la fille, à laquelle je

donnerais un jour la vie, ne serait pas du tout à moi!... que cette fille-là serait uniquement à vous, à vous qui, pour que je la crée tout entière par des mois de pieux recueillement et des heures de torture, n'avez eu qu'à m'en jeter la tâche, dans un instant de plaisir, entre deux des trahisons que déjà peut-être vous me faisiez! Allons donc! C'est monstrueux!... Pour défendre les droits dont je sens les racines jusqu'au fond de mon être, vous m'avez rendue capable de tout!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADAME D'ORCIEU. *Cette dernière entre en hâte par la porte donnant sur la plage.*

LAURE, *apercevant Mme d'Orcieu.*

Vous!...

RAGUAIS, *arrêtant Mme d'Orcieu.*

Je vous en prie, madame, retirez-vous!

MADAME D'ORCIEU, *à Laure.*

Il faut que je vous parle.

LAURE.

Je n'ai rien à écouter de vous,

MADAME D'ORCIEU.

Je ne précède mon mari que de quelques instants : M. d'Orcieu s'est ému d'apprendre par notre fils, que vous étiez là, que vous n'ayez pas été avertie de nos projets, et que vous y soyez hostile. C'est pour traiter de tout cela qu'il vient.

LAURE.

Je suis prête à le recevoir.

MADAME D'ORCIEU.

Que lui direz-vous?

LAURE.

La vérité.

RAGUAIS.

Vous ne ferez pas cela!

LAURE.

Pourquoi pas? Je ne sais plus où donner de

la tête. Une occasion de salut s'offre à moi, vient me tenter, j'en profite. Ma conscience ne me fera pas de reproche.

RAGUAIS.

Vous vous calomniez : vous ne sauriez commettre cette action atroce!

LAURE.

C'est vous deux qui m'y aurez contrainte... Si vous voulez que je me taise, renoncez à vos prétentions.

RAGUAIS, *à Mme d'Orcieu.*

Madame, décidez

MADAME D'ORCIEU, *bouleversée.*

Oh! que me demandez-vous là!... Je ne puis sacrifier que moi, pas mon fils... *(A Laure.)* Ce qui est en mon pouvoir, entendez-le tel que je vous l'offre, dans une humilité profonde : je vous jure de n'être plus qu'une étrangère pour M. de Raguais.

LAURE, *ironiquement.*

Comme ça, tout bonnement, vous m'offrez de me le rendre!

MADAME D'ORCIEU, *de toute son âme.*

Je me déchire le cœur!... A cette heure mortelle, je détruis ma vie de femme : Je ne suis plus qu'une mère. Vous comprenez bien que je n'ai pas la folie d'implorer votre pitié pour moi; c'est pour mon fils, pour un être qui ne vous a rien fait, auquel ma faute, à moi, ne peut pas coûter son bonheur!

LAURE.

M'épargnez-vous dans ma fille!

RAGUAIS.

Au nom de votre fille même, ne l'exposez pas à ce que M. d'Orcieu la repousse à son tour.

MADAME D'ORCIEU.

Oh! madame, laissez-vous fléchir.

LAURE, *sardonique.*

Vous avez bien peur?

MADAME D'ORCIEU.

Oui.

LAURE.

Rien que pour votre fils?

MADAME D'ORCIEU.

Oh! pas seulement pour lui!

LAURE.

Pour vous aussi sans doute?

MADAME D'ORCIEU.

Pour votre mari...

(Un temps.)

LAURE.

Je n'ai plus de mari. L'affaire est entre vos deux hommes.

RAGUAIS, *à Laure.*

Vous n'obéissez qu'à la haine! rien qu'à la haine!

LAURE.

Et quand cela serait?

RAGUAIS.

Vengez-vous sur moi, comme vous m'en avez menacé tout à l'heure. Mais ne perdez pas une femme, par des représailles indignes de vous.

LAURE.

Non! Non! Il faut, si je venais à disparaître,

qu'un autre aussi soit là, pour rendre à jamais impossible ce mariage... qui exhale une odeur d'inceste... Je ne mentirai pas à M. d'Orcieu!

MADAME D'ORCIEU.

Le voici!

RAGUAIS, *à Laure.*

Pesez chacune de vos paroles, elle peut être grosse de meurtre.

SCÈNE IX

LES MÊMES, ORCIEU, *entrant par la porte du jardin.*

ORCIEU, *à sa femme.*

Tiens! vous m'avez devancé...

MADAME D'ORCIEU, *balbutiant.*

J'avais hâte d'intercéder pour André.

ORCIEU, *à Laure.*

Madame, je viens joindre mes instances à

celles de ma femme et à celles de votre mari. *(Laure ne répond pas.)*

RAGUAIS.

Mme de Raguais est encore sous le coup d'une pénible entrevue avec sa fille...

ORCIEU, *à Laure.*

Si vous voulez bien m'indiquer une autre heure?

LAURE.

Non... Tout de suite...

ORCIEU.

Nous vous devons tous des excuses, madame. Nous vous avons froissée, en paraissant avoir disposé de votre fille sans votre aveu.

LAURE.

Laissez cela!

ORCIEU.

C'est que je ne vois rien ailleurs qui soit susceptible de vous déplaire, dans les rapports où mon fils est, avec votre fille, de sentiments, d'âge, de naissance et de fortune?... A moins

que vous ne soyez opposée actuellement à toute idée de mariage pour votre fille?

LAURE.

Non!...

ORCIEU.

En ce cas, permettez-moi d'insister. Je plaide pour deux jeunes gens qui s'aiment, que j'aime, et en faveur desquels je voudrais remporter une parole réconfortante?

LAURE.

Non.

ORCIEU.

Serait-ce par délicatesse que vous vous taisez, et auriez-vous alors, contre nous autres, une prévention quelconque?... *(Un temps.)* Ici, j'espérais, au moins, une protestation...

LAURE, *dans une hésitation tragique.*

J'ai à vous dire...

RAGUAIS, *à Orcieu.*

Restons-en là, mon cher. Vous voyez qu'en ce moment nous abusons des nerfs de Mme de Raguais.

ORCIEU, *à Raguais, avec fermeté.*

Vous voyez aussi que je ne me formalise pas : j'ai charge d'âmes. *(A Laure.)* Vous ne sauriez être assez mal prévenue pour repousser mon fils sans le connaître. Quant à moi, il ne m'appartient pas de vanter mes aptitudes à être un bon père adoptif. Mais permettez-moi de vous dire qu'Isabelle n'a point d'amie plus attentive, plus tendre, plus maternelle que Mme d'Orcieu.

LAURE, *éclatant.*

Mais vous ne comprenez donc rien! Vous ne voyez pas que cette femme a voulu prendre ma fille, comme elle m'a pris mon mari!

ORCIEU, *stupéfait.*

Vous perdez la raison?

RAGUAIS.

Oui, Mme de Raguais est folle!

MADAME D'ORCIEU, *dans un appel désespéré à Laure.*

Dites que ce n'est pas vrai! qu'un soupçon vous a égarée!...

ORCIEU, *à Laure, avec force.*

Madame, rétractez d'infâmes paroles que rien ne saurait justifier.

LAURE, *désignant Raguais et Mme d'Orcieu.*

Regardez-les !...

MADAME D'ORCIEU.

Je vous jure...

RAGUAIS.

Je proteste de toutes mes forces contre cette querelle insensée que cherche là Mme de Raguais.

ORCIEU.

Non ! non !... tout s'éclaire : vos tentatives pour désunir les petits !... La dissimulation du projet à la mère d'Isabelle !... Et, ici même, votre précaution d'être tous deux accourus avant que j'y sois !... *(A Laure.)* Comment avez-vous conçu votre accusation ? Quelle preuve pourriez-vous m'en donner ?

LAURE.

Je n'en ai aucune entre les mains.

ORCIEU.

Vous n'avez pas brisé votre vie sans preuves! *(A Raguais.)* Vous n'avez pas laissé votre femme vous répudier sans preuves! *(A Mme d'Orcieu.)* Et vous, qui n'avez pas bondi sous l'injure, qui courbez le front, c'est par les preuves que vous êtes accablée!

MADAME D'ORCIEU.

Pitié!

ORCIEU, *dans un transport de colère.*

Tu avoues, misérable!... *(Avec un immense désespoir.)* Oh!... *(Marchant sur Raguais.)* Quant à vous!...

MADAME D'ORCIEU, *se jetant entre les deux hommes, aux genoux de son mari.*

Arrêtez!

ORCIEU, *la repoussant.*

Arrière!

MADAME D'ORCIEU, *le retenant encore.*

Grâce pour André, qui attend son destin!

ORCIEU, *frappé par cette idée, après un grand effort.*

Mon fils!

RAGUAIS, *à sa femme.*

Qu'avez-vous fait!

LAURE.

Une chose terrible! Oui! comme le mal qu'on me faisait!

ORCIEU.

Mon fils! j'avais oublié!... C'est juste! Les innocents ne peuvent payer pour les coupables. L'amour de ces enfants, c'est moi, dans mon inconscience, qui l'ai fortifié; vis-à-vis d'eux, je suis responsable!

MADAME D'ORCIEU.

Pardon, au nom de notre fils!

ORCIEU, *à sa femme, avec inquiétude.*

Relevez-vous! Il pourrait vous apercevoir dans cette dégradation!... Maintenant, apprenons à nous regarder tous les quatre, face à face... Il ne m'est pas permis de condamner mon enfant au désespoir. *(A Laure.)* Et qui sait

s'il n'associerait pas étrangement ma rigueur subite à votre opposition... inexplicable? Non, je ne veux pas qu'il cherche, qu'il imagine... et que peut-être il trouve!...

LAURE, *avec stupeur.*

Où voulez-vous en venir?

ORCIEU.

Nous sommes réduits à nous cacher derrière des apparences. Si le monde a fait des suppositions trop probables, hélas! contre mon honneur, j'ai besoin de les confondre, de les égarer... même par un défi! Ce mariage, coûte que coûte, il faut qu'il se fasse.

LAURE.

Maintenant, nous lier étroitement les uns aux autres, je ne peux pas y songer!

ORCIEU.

Songez, au contraire, quand je vous demande pour mon fils la main de votre fille, que vous ne pouvez pas me la refuser, vous à moi... Mais pour mieux donner le change, il faut qu'un simulacre de réconciliation ait lieu entre vous et M. de Raguais.

LAURE.

Moi! revivre avec lui!

ORCIEU, *désignant sa femme.*

Je vais bien continuer à vivre avec elle.

LAURE.

Prétendriez-vous me dicter ma conduite jusqu'à la fin?

ORCIEU.

Oui! par l'exemple.

RAGUAIS.

Quel but poursuivez-vous?

ORCIEU, *à Laure.*

Le rétablissement de l'ordre dans votre ménage, c'est la respectabilité du mien.

LAURE.

Cela ne me regarde pas.

ORCIEU.

Là-dessus aucune considération ne me fera transiger. *(A Raguais.)* Est-ce compris?

RAGUAIS.

Vous me demandez une chose qui ne dépend pas de moi.

ORCIEU.

Mme de Raguais m'a déclaré, tout à l'heure, qu'elle ne tenait, contre vous, aucune preuve matérielle. Elle n'a donc pas de recours judiciaire pour se soustraire à ses obligations de femme mariée.

RAGUAIS.

Je ne peux pas non plus la faire rentrer de force sous mon toit.

ORCIEU.

Je m'oppose à ce que vous lui fournissiez plus longtemps les moyens de vivre au dehors.

RAGUAIS.

Une pression de ce genre... Oh! vous ne voudriez pas!

ORCIEU.

Votre femme a-t-elle eu le scrupule de ce que sa révélation allait m'infliger. Je vais à

mon but comme elle a marché au sien, tout droit.

RAGUAIS.

Je suis engagé par des stipulations formelles envers Mme de Raguais, à lui assurer une existence indépendante.

ORCIEU.

A quelque engagement que vous ayez souscrit, c'est nul. Vos droits étaient inaliénables. Vous êtes toujours le mari, vous êtes toujours le maître.

RAGUAIS.

Il y a plus que ma signature : il y a ma parole.

ORCIEU.

La réparation que j'attends, vous ne pouvez pas plus y faillir que si c'était celle des armes.

RAGUAIS.

Allons donc! Vos prétentions sortent de la mesure. Restons-en là. Je ne vous dois que de me battre.

ORCIEU.

La question est celle-ci : ou vous reprenez votre femme, et tout est conclu ; ou bien tout se brise, et je chasse la mienne.

RAGUAIS.

Oh !... *(A Laure.)* Vous voyez, vous avez livré contre moi un otage. C'est vous qui avez rompu notre traité. J'ai lutté de mon mieux pour vous mettre hors de cause ; mais la résistance ne m'est plus possible. Maintenant, hélas ! il faut que vous en passiez par la loi qui m'est faite.

LAURE, *avec rage.*

Jamais ! Dépouillez-moi, si vous l'osez. J'aime mieux la famine que de me soumettre. Plutôt mourir, pourvu que ce soit loin de vous !

ORCIEU.

Loin de votre fille ?

LAURE, *avec désespoir.*

Oui... si c'est à vous autres qu'elle reste !

ORCIEU.

Le cœur vous manquera bientôt pour la

maudire sans remords, pour vous condamner vous-même à ne plus jamais la revoir...

LAURE, *fondant en larmes.*

Isabelle!... Ma fille!...

ORCIEU.

Allez! Votre conscience l'absout déjà. Par amour d'elle, vous vous résignerez, comme je l'ai fait pour l'amour de mon fils... Qui sait si ce n'est pas encore avoir un avenir que d'avoir à tâcher d'oublier!

LAURE.

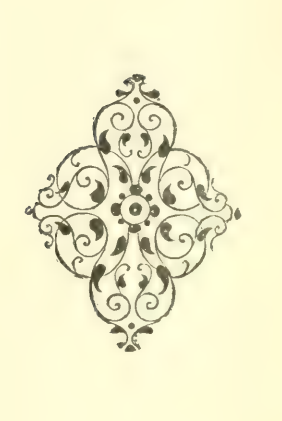
Je ne compte plus que sur la part promise dans une autre vie!

(Les enfants apparaissent timidement dans le fond.

ORCIEU, *les désignant.*

Notre autre vie, la voici déjà.





LES TENAILLES

PIÈCE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois sur la scène du Théâtre-Français, le 28 septembre 1895.

A CHARLES LE BARGY

SOCIÉTAIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

en bon souvenir d'amitié

P. H.

PERSONNAGES

MICHEL DAVERNIER....	MM.	LE BARGY.
FERDINAND VALANTON..		PIERRE LAUGIER.
ROBERT FERGAN......		RAPHAEL DUFLOS.
UN DOMESTIQUE.......		GAUDY.
RENÉ FERGAN.........		PETIT FERNAND
PAULINE VALANTON....	Mmes	BLANCHE PIERSON.
IRÈNE FERGAN.........		MARTHE BRANDES.



LES TENAILLES

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, un jardin d'hiver. Portes à gauche et à droite. Lampes allumées ; luminaire de petite réception.

SCÈNE PREMIÈRE

IRÈNE, PAULINE. *Au lever du rideau, Pauline raisonne sa sœur avec tendresse. Irène, agitée, nerveuse, traverse la scène dans toute sa largeur. Les hommes sont à fumer, en vue, derrière la porte vitrée d'un jardin d'hiver.*

PAULINE.

Enfin, qu'est-ce que tu reproches à ton mari ?

IRÈNE, *avec force.*

Je lui en veux de ne pas l'aimer.

PAULINE.

A qui la faute? Tu l'accuses de n'être pas aimé. Il te répondrait peut-être que tu n'es pas aimante.

IRÈNE.

Ah! je sens bien que je saurais chérir quelqu'un, que je le peux, que j'y aspire de toute mon âme! Mais celui-ci, en dix ans de mariage, de vie en commun, il m'a conduite, non pas même à la résignation! c'est au désespoir que j'en suis!

PAULINE.

Ah! quand j'ai vu, le mois dernier, que cette satanée loi du divorce venait d'être décidément votée, j'ai aussitôt pensé au nouveau stimulant que vous alliez y trouver, toi et tes pareilles, ma pauvre Irène, qui jusqu'à présent vous contentiez de faire tout bonnement très mauvais ménage...

IRÈNE.

Je ne m'en suis jamais contentée.

PAULINE.

Pourquoi n'arranges-tu pas autrement ton existence? Tu n'as pas d'enfant pour te consoler; prends le monde pour te distraire. Ne refuse pas les occasions de vivre le plus possible au dehors. Ici, dans cette maison si bien faite pour recevoir, où il y a une grande aisance, un homme bon garçon, en somme, une femme charmante, recommence à te montrer accueillante. Rouvre cette intimité que tu as peu à peu rétrécie et qui ne compte guère que moi, ta vieille sœur, pas bien divertissante, ton beau-frère, et, de temps en temps, un passant comme ce soir.

IRÈNE.

Ce n'est pas de plaisir que j'ai besoin, c'est de bonheur. Je pleure l'absence de cette santé-là : tu me conseilles de me droguer.

PAULINE.

Encore une fois, Robert n'est sans doute pas l'idéal. Mais c'est toi-même qui fais ton malheur, avec les agitations de ta nature, avec tes songeries, avec les vivacités de ta jeunesse. Ça te passera, va, et plus vite que tu ne crois !...

IRÈNE.

Peux-tu me faire un crime d'être différente de cet homme qui ne s'enthousiasme pour rien, qui ne se révolte de rien, qui n'est rien, rien de rien que mon maître!... que mon maître absolu, à moi!

PAULINE.

A toi qui tends l'oreille à tout, qui te passionnes pour tout, qui es toujours prête à vivre ou à mourir de tout.

IRÈNE.

Je ne prétends pas être d'une essence supérieure. Je n'ai point de vanité. Je ne demandais pas à mon mari d'être un grand homme. Il m'aurait suffi peut-être qu'il fût un pauvre homme, un pauvre diable d'homme, ayant au besoin des défauts, même des vices, mais alors des émotions, des peines, à la rigueur, un tourment de vie enfin pour le mêler à la flamme intérieure de ma vie. Mais le mien ne me laisse pas seulement une possibilité de le plaindre, de dépenser pour lui un peu de mon cœur, qui est si gros.

PAULINE.

Pourtant, tu aurais de belles occasions d'en avoir un peu pitié!... Voyons : vos dissentiments en toute chose, vos brouilles, vos querelles, il y a de quoi le rendre enragé.

IRÈNE, *avec une ironie méprisante.*

Tu ne le connais pas!... Les gens de son espèce se sentent toujours tranquilles, dans leur conviction d'avoir raison. En se levant le matin, il est déjà prêt à avoir raison toute la journée. Il a raison avec les domestiques, avec ses chevaux, avec n'importe qui. Dans toutes les histoires qu'il rapporte, il y a toujours quelqu'un qui avait tort, et lui qui avait raison.

PAULINE.

Il n'y a que contre toi...

IRÈNE, *farouche.*

Si!... Son droit de mari a raison contre moi, quand cela lui convient, et sans que cela me convienne.

PAULINE.

Je me permets un peu de te prêcher ainsi en

paroles, parce que je te prêche aussi d'exemple. C'est moi qui t'ai mariée, en effet; mais tout comme j'avais été moi-même mariée par notre mère. Mon mari est identique au tien. Ils ont tous deux les mêmes façons comme il faut de se comporter, le même genre d'oisiveté dans leurs fortunes équivalentes. Leurs habitudes de cercle, de sport, de chasse, sont à peu près semblables. Dans leur monde de fils de famille riches, ayant eu des papas laborieux, ils sont une légion de maris pareils, qui ont sagement épousé, avant d'être trop chauves, avant d'être trop laids, des jeunes filles bien dotées comme nous, bien élevées à des couvents comme le nôtre. Et je vois tous ces ménages composer très correctement la bonne société moyenne. Et pour mon compte, je me satisfais fort bien de mon sort. Et, Ferdinand et moi, nous nous aimons sincèrement... ainsi que nous le devons.

IRÈNE.

Oh! je le reconnais : vous êtes un certain nombre d'épouses toujours contentes de votre sort. Mais c'est vous qui, à l'occasion, feriez aussi les veuves les plus résignées. Les unes et les autres sont du même bois.

PAULINE, *un peu piquée.*

Voilà un trait dont je ne saisis guère l'à-propos.

IRÈNE.

Ah çà! tout à l'heure, en dînant, pendant les récits que Michel Davernier nous faisait de son séjour en Grèce, tu ne te rappelles pas ce que ton mari a dit, dans cet ordre d'idées. Il a dit tout naturellement : « Si j'avais le malheur de perdre ma femme, et que je fusse encore assez jeune, je m'en irais faire un grand tour, partout par là-bas. » Toi aussi, tu as eu l'air de trouver cela tout naturel.

PAULINE.

Eh bien, quoi ?

IRÈNE.

Qu'un bon mari, en face de sa bonne femme, entrevoie ainsi un art d'être veuf : se mettre à voyager... avec un tout petit bagage...

PAULINE.

Tu vas toujours aux extrêmes.

IRÈNE.

Et toi, telle est donc ta manière de bien

s'accorder en ménage! Ce n'est pas comme cela que je veux être aimée, ni que je peux aimer. C'est contre cette misère que je crie et que je me débats ici.

PAULINE, *malicieusement.*

Si j'ai prêté peu d'attention à ce propos de mon mari, c'est sans doute que je m'amusais alors à te contempler.

IRÈNE.

Moi?

PAULINE.

Oui, toi, pendant que Michel Davernier nous tenait sous le charme de sa parole. Ses idées m'ont paru diablement avancées sur toutes choses; mais tu m'as eu l'air de le trouver fort éloquent!...

IRÈNE, *avec embarras.*

Que vas-tu chercher là?

PAULINE.

Veux-tu même que j'ajoute le motif auquel j'attribue l'irritation particulièrement nerveuse

où tu es contre ton mari ? C'est qu'il a manqué, je l'avoue, de compétence, et un peu de finesse, en discutant avec Michel. Depuis que nous revoyons notre ami d'enfance, jamais ton mari n'avait eu l'occasion de donner aussi petitement sa mesure.

IRÈNE, *troublée.*

Alors tu penses... Que penses-tu ?

PAULINE.

Je pense que tu auras été blessée dans ton amour-propre ; et qu'il n'y a en tout ceci que des choses qui vont passer... *(Désignant le fond de la scène.)* On dirait que nos fumeurs se disposent à revenir. Je te préviens que tes yeux sont fort rougis. Tu devrais peut-être...

IRÈNE.

Oui, une fois de plus me recomposer une mine. *(Elle passe dans sa chambre en sortant par la droite.)*

SCÈNE II

PAULINE, FERGAN.

FERGAN.

Comment, ma chère Pauline, ma femme vous laisse seule?

PAULINE.

Vous arrivez juste à temps pour la remplacer.

FERGAN.

A vrai dire, je venais prendre congé de vous. Irène n'avait pas daigné m'avertir que nous avions des invités. J'ai dû prétexter une affaire urgente pour fausser compagnie à votre M. Davernier. Je veux bien croire que c'est un garçon de grande valeur, mais il m'assomme. Je l'ai laissé à Ferdinand, qui a l'air de le supporter pas mal.

PAULINE.

Et vous vous en allez faire votre tour de flânerie indispensable au cercle.

FERGAN.

Oh! indispensable, non! Mais, vous savez, on est un petit groupe à ne faire sa partie qu'entre soi. On se quitte à sept heures en se disant : « Viendrez-vous ce soir? — Je viendrai si vous venez. — Eh bien, je viendrai! » Alors on a un but, un peu une parole à tenir.

PAULINE.

Ne vous demandez-vous jamais si vous n'auriez pas un but plus sérieux à poursuivre? Oui : la pacification de votre intérieur. Que pensez-vous qu'éprouve votre femme toutes les fois que vous la laissez seule, à votre foyer?

FERGAN.

Ma femme? Elle en est enchantée! Vous avez pu constater combien elle était maussade, désobligeante pour moi pendant le temps du dîner? Eh bien, dès qu'elle va me savoir parti, je parie qu'elle redevient tout aimable, toute gaie. Dès que j'arrive où elle est, je vois aussitôt sa figure se renfrogner; je m'éloigne, il lui vient tout de suite un air de délivrance.

PAULINE.

Au lieu de vous complaire dans ce genre

d'observations, vous feriez mieux de tout essayer pour remédier à un état de choses qui est grave.

FERGAN.

Que voulez-vous que j'y fasse? C'est Irène qui a pris les allures de ne plus pouvoir me supporter. Cela a commencé je ne sais comment, cela continue je ne sais pourquoi : je ne veux même pas me donner l'air de m'en apercevoir.

PAULINE.

Si vous vous entêtez ainsi de votre côté, elle s'entêtera du sien. Et le mal, entre vous, ira toujours en s'aggravant.

FERGAN.

Tant pis! Moi, j'ai beau chercher, ma conscience ne me reproche rien. De quoi Irène se plaint-elle?

PAULINE.

De rien précisément... De n'être pas heureuse.

FERGAN.

Croit-elle que je le sois! Avec ses bizarreries

de caractère, ses hostilités continuelles, ses figures désolées ou mauvaises!... Qu'elle le sache bien, plus elle se comportera de la sorte, plus j'irai prendre l'air et attendre, au dehors, que ça lui passe.

PAULINE.

Mais alors, que deviendra-t-elle pendant ce temps-là?

FERGAN.

Elle réfléchira.

PAULINE.

Oh! c'est une nature dont il ne faut pas espérer de la soumission.

FERGAN, *avec autorité.*

C'est ma femme!

PAULINE.

Elle est elle-même d'abord, et n'est votre femme qu'ensuite.

FERGAN.

Je l'ai épousée pour lui faire une vie régulière, tranquille, agréable. Je lui demande de

me faire une vie possible, ordinaire, comme celle de tout le monde.

PAULINE.

Irène est une personne qui n'est pas tout le monde.

FERGAN.

Je le regrette pour elle. Quiconque n'est pas pareil au reste des gens a forcément tort. Ce n'est donc pas moi qui aurais à me changer. Pour ma part, j'accepte la vie telle qu'elle se présente... Irène, elle, est constamment en rêverie. Je ne rêve pas, moi! Je ne conçois seulement pas ce que l'on peut rêver d'autre que ce que comporte une existence organisée pour marcher comme sur des roulettes. C'est à votre sœur de se corriger... Et vous devriez le lui dire.

PAULINE.

Je le lui disais de mon mieux, il n'y a qu'un instant.

FERGAN.

Ah!... Et quel argument a-t-elle trouvé contre moi?

PAULINE.

Le plus adroit de tous : elle vous a passé la parole.

SCÈNE III

PAULINE, FERGAN, IRÈNE. *La physionomie d'Irène se rembrunit à l'aspect de son mari ; elle a un petit temps d'arrêt.*

FERGAN, *bas, à Pauline.*

Voyez-la ! *(Haut.)* Voici de la compagnie qui vous revient, je me sauve. *(Irène se déride.)* Vous voyez ?... Au revoir !... *(Il adresse un petit salut de tête à sa femme, qui le congédie de même, et il sort par la gauche.)*

SCÈNE IV

PAULINE, IRÈNE.

IRÈNE.

Vous causiez de moi ?

PAULINE.

Évidemment!... J'ai continué à vouloir être équitable, modérée...

IRÈNE.

Oh! alors, tu as dû joliment t'entendre avec lui!

PAULINE.

Autant qu'avec toi!

SCÈNE V

LES MÊMES, VALANTON, MICHEL DAVERNIER. *Ces deux derniers arrivent du jardin d'hiver.*

VALANTON.

Ainsi, je ne vous ai pas convaincu?...

MICHEL.

Pas le moins du monde!...

VALANTON.

J'étais en train de vouloir marier M. Davernier.

IRÈNE, *dressant la tête.*

Avec qui ?

VALANTON.

Comment, avec qui ? Est-ce que je sais ! Nous n'en étions pas encore là ! Je lui disais : « Voici que vous avez trente ans. Votre mérite personnel, votre situation éminente et vaillamment acquise dans l'Université, vous donnent le droit de recevoir des rentes de la femme... qu'il vous reste à trouver. Il y a peu de temps que vous avez réintégré Paris ; vous n'avez pas encore fait de mauvaises connaissances, vous n'avez pas ramené de liaison.

PAULINE.

Oh !

VALANTON.

« Par conséquent, vous n'aimez personne : donc mariez-vous ! » Seulement, pour cela, le premier point est de se dire : « Je veux me marier. » Ensuite, il n'y a plus qu'à chercher

une femme. De la sorte, on compare, on choisit, on donne la préférence. Cela vaut mieux que la méthode inverse : se pourvoir de la femme, d'abord; et ne se décider à l'épouser que plus tard...

PAULINE, *à Michel.*

Et que répondiez-vous à ces exhortations?

MICHEL.

Oh! pour moi, se marier, naître et mourir, cela me paraît composer les trois grandes solennités de l'existence. Je leur attribue une égale importance, je les envisage avec le même esprit. Or, on ne s'occupe pas de naître, on meurt involontairement, quand il le faut. Ainsi donc, j'imagine que le mariage doit s'accomplir sans que l'on s'en soit plus mêlé que de sa propre naissance, sans qu'on l'ait plus préparé que sa mort. Je voudrais qu'il survînt tout seul, fatalement, instinctivement, par l'action souveraine de la nature. Le « oui » sacramentel, il me semble qu'il devrait vous sortir de la poitrine, parce qu'il a été mis là mystérieusement, à votre insu, comme y était le premier vagissement, comme y sera le dernier soupir.

IRÈNE.

La nature se charge de nous faire naître et mourir. Elle ne prend pas le soin de nous marier.

MICHEL.

Elle veille pourtant à nous rendre, malgré nous, amoureux d'un être à l'exclusion de tous les autres êtres. Et ce sentiment est aussi arbitraire, aussi indéfinissable, aussi divin que la loi qui nous fait d'abord ouvrir les yeux et, plus tard, les fermer à la lumière.

PAULINE.

Mais on reste libre de se marier ou non ; on est libre de se marier sans amour, ou même contre l'amour.

MICHEL.

Ah dame! la nature s'est inspirée ici du sujet. Elle n'est plus brutale, comme dans la question de vie ou de mort. Elle est plus humble et toute galante. Elle insinue, elle supplie, elle atermoie, elle tourmente...

IRÈNE.

Et en fin de compte, elle est impuissante à

préserver les gens de se marier par raison de famille, par raison de convenance, ou par toutes les espèces de raisons qui ne sont que de la raison.

MICHEL.

On peut, pour un temps, méconnaître la nature, ou ne pas attendre qu'elle se soit prononcée. Soyez certains qu'elle reprendra son œuvre, tôt ou tard, soit pour confirmer le mariage de ceux qui s'étaient passés, à l'origine, de son consentement, — et c'est là le cas de tant de bons ménages où l'on ne s'est aimé qu'à la longue, — soit pour remarier ailleurs... à la façon de nature... l'un ou l'autre des époux qu'elle n'avait pas unis.

VALANTON.

Moi, je ne connais qu'un procédé de mariage : c'est la mairie et l'église.

MICHEL.

Le mariage, c'est l'amour!... auquel de vertueux usages ont noblement fait d'ajouter la mairie et l'église. Dans votre système, il ne serait plus que l'action sérieuse de signer un

contrat considérable. Je veux bien voir, dans ce genre d'engagement, le plus notable des actes bourgeois; je lui dénie le caractère, la beauté fatale d'être un des trois grands actes humains.

PAULINE.

Est-ce à l'École française d'Athènes que l'on vous apprend ces choses-là?

MICHEL.

Non, à l'école de la vie, où vous avez, chère madame, assisté à mes débuts.

VALANTON.

Il paraît qu'en effet vous avez été le premier compagnon de jeux de ma petite belle-sœur?

MICHEL.

Nous étions voisins de jardins, à Saint-James. Un jour vint où je n'eus plus ni père, ni mère, ni jardin. Et l'illusion d'avoir encore une famille, d'avoir conservé ma part d'air au soleil, je la trouvai dans la bonne résidence d'à côté.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

La voiture de madame Valanton est avancée.

VALANTON, *au domestique.*

Bien. Apportez les pelisses. *(Le domestique sort.)*

PAULINE.

Vous étiez bien délicat quand vous étiez petit, bien souffreteux...

MICHEL.

C'était là un de ces héritages qui restent.

IRÈNE.

Il était très méchant.

MICHEL.

Vraiment ?

PAULINE.

Pas du tout. J'ai vaguement le souvenir qu'il était très gentil.

IRÈNE.

Vous ne saviez quelles choses inventer, où toujours je finissais par pleurer. Et là-dessus vous preniez un air très sec, tout fâché, et vous vous en alliez.

MICHEL, *mélancoliquement.*

Ce doit être ainsi la façon de pleurer des garçons.

(Sur ces entrefaites, Valanton s'est levé et a fait signe à sa femme, qui s'est aussi disposée à sortir.)

VALANTON, *à Irène.*

Vous nous excusez, chère amie. Mais je me suis levé ce matin, à cinq heures, pour aller à la chasse, et il faut que je recommence demain matin. Je suis éreinté : c'est tuant.

IRÈNE.

Pourquoi ne vous accordez-vous pas un jour de congé ?

VALANTON.

Si c'était un travail, oui. Mais, puisque c'est un amusement... *(Allant à Michel.)* Au revoir, monsieur Davernier.

MICHEL, *qui s'est levé aussi.*

Je m'en vais. Pardonnez-moi si je vous ai peut-être retenu, en m'attardant un peu. *(A Pauline et à Irène.)* Mais c'étaient en quelque sorte des adieux que je vous faisais, et que je prolongeais.

IRÈNE, *émue.*

Des adieux?

PAULINE, *avec une simple curiosité.*

Vous allez repartir?

MICHEL.

Je suis chargé d'une mission de recherches en Asie Mineure.

IRÈNE.

Et comme cela, tout de suite?

MICHEL.

Il faudrait que je me misse en route très prochainement.

PAULINE, *que son mari presse vers la sortie par le jardin d'hiver.*

Vous prendrez bien le temps de me faire une dernière visite?

MICHEL.

Certainement. *(Michel veut prendre congé d'Irène pendant que Pauline et Valanton sortent.)*

SCÈNE VI

IRÈNE, MICHEL.

IRÈNE.

Qu'est-ce qui vous presse? Ne pouvez-vous causer un peu de ce projet, si imprévu et si près, paraît-il, de se réaliser? Un peu plus, vous n'en souffliez mot.

MICHEL.

J'aurais préféré n'en point parler.

IRÈNE.

Et c'est par une lettre de vous, alors, qu'il vous aurait semblé bon de nous apprendre que vous étiez parti, arrivé, et pour longtemps très loin.

MICHEL.

Ne me grondez pas.

IRÈNE.

Pourquoi cette résolution?

MICHEL.

Je suis déjà parti une fois, pour des motifs connus de moi seul. Avec le temps, l'éloignement, j'ai essayé de m'abuser; puis j'ai eu le tort de revenir. Aujourd'hui, l'épreuve est faite, il faut que je m'en retourne.

IRÈNE.

Ces motifs que vous aviez et que vous avez encore, vous est-il impossible de me les faire connaître?

MICHEL.

Non, il n'y a même que vous à qui je puisse les dire.

IRÈNE, *troublée.*

Ah!

MICHEL.

Interrogez-moi.

IRÈNE.

Je n'ose plus.

MICHEL.

Eh bien donc, c'est moi qui oserai. Au sur-

plus, les longs mois que je viens de passer au cœur des choses antiques, m'auront sans doute formé dans le sens d'évoquer intimement le passé, d'être respectueusement familier avec les belles reliques de ce qui n'existera plus. Quittons le présent, et laissez-moi vous emmener dans mon souvenir, comme pour une douce et triste promenade dans un temple en ruine.

IRÈNE.

Ah! je sens bien que vous allez encore inventer un de ces jeux, dont je vous parlais tout à l'heure, et qui me faisaient toujours pleurer.

MICHEL.

A l'époque où votre mariage a été décidé, vous aviez dix-huit ans, j'en avais vingt. J'entrais à l'École normale; vous deveniez la femme de M. Fergan. Tout cela s'imposait à moi, lourdement, comme un bloc de justice. J'ignore ce qu'une femme peut exactement être à dix-huit ans; mais je sais qu'un garçon de vingt ans, cela n'est pas quelqu'un de bien conscient encore. Je continuai à vous voir, à vous revoir, jusqu'au jour où je reconnus, non pas seulement que je vous aimais, mais qu'à mon insu,

je n'avais jamais cessé d'amonceler en moi des forces et des forces d'amour pour vous. Quand on se découvre un passé pareil, on est renseigné sur son avenir. J'étais destiné à vous aimer toujours : et il m'était interdit de jamais vous aimer... Alors je cherchai un refuge dans le travail, puis dans l'exil. J'allai vivre trois ans vers un Orient lointain, m'efforçant de noyer la pensée, dont vous emplissiez mes yeux, dans le grand soleil, dans le vaste ciel pur de ces pays-là... Oh ! ce n'est pas parce que je me suis cru guéri que je suis revenu ; c'est parce que je n'allais pas mieux. Mais ici, il y avait du pire à éprouver...

IRÈNE, *l'interrompant.*

Je n'ai voulu vous suivre que dans le passé.

MICHEL.

D'ailleurs, je n'ai rien de plus à vous dire.

Un temps.

IRÈNE.

Il faut sans doute qu'il y ait une lacune dans l'âme des femmes ; mais, pour ma part, je ne réussis pas à comprendre comment on peut

avoir le cœur de s'éloigner d'une personne que l'on aimerait. A moi, il me semble que tout me paraîtrait supportable en comparaison de l'absence. Je crois bien que le premier sentiment devrait être de ne point vouloir quitter, à aucun prix, l'être soi-disant si aimé.

MICHEL.

Et quand même ce serait une sorte de folie qui me pousserait à vous fuir?... Que pourriez-vous voir dans ce mouvement d'instinct qui ne soit l'aveu le plus humblement passionné, le plus douloureux témoignage de ma sincérité et de ma soumission!

IRÈNE.

Vous avez pourtant reconnu que le sacrifice de rester dans mon existence serait encore plus grand... Et vous n'y consentiriez pas?... *(Silence de Michel.)* Même si je vous le demandais?

MICHEL.

Je n'ai pas dit cela! Je n'ai jamais pensé que cette question pourrait se présenter.

IRÈNE.

Moi non plus, jamais jusqu'à maintenant.

MICHEL.

Et maintenant?

IRÈNE.

Il me semble que je viens de cesser, à mon tour, d'être celle qui s'est si longtemps ignorée elle-même... Et à cette nouvelle si brusque qu'il m'allait falloir vous perdre... *(Fondant en larmes.)* j'ai senti que je m'étais habituée à vous considérer comme un peu à moi... je ne sais comment... mais beaucoup même à moi...

MICHEL.

Je vous ai fait du mal, je suis très coupable. Pardonnez-moi!... Je n'ai pas le droit de comprendre ce que vous dites, d'oser le croire... C'est à moi seul qu'il appartient de souffrir. Je l'ai appris. Ne l'apprenez pas.

IRÈNE, *suppliante.*

Promettez-moi que vous ne vous en irez plus?

MICHEL.

Que deviendrons-nous?

IRÈNE.

Ah! quoi que l'avenir nous réserve, ne m'a-

bandonnez pas. Soyez ma Providence, ma consolation !... Si vous saviez combien je suis malheureuse !... Non, ne faites pas que tout se referme devant moi, au moment où vient de s'y ouvrir la première pensée bienfaisante ! Je vous en prie, dans notre infortune, ne soyons séparés que de près. Laissez-moi vous regarder, vous écouter, vous savoir là. Et de toutes nos peines, faites-moi la joie que nous nous voyions les partager fraternellement ensemble !

MICHEL.

Vous me croyez plus fort que je ne suis.

IRÈNE.

Je vous crois fort ; et je me sens forte.

MICHEL.

Oui, vous me devinez incapable d'aucun vœu, d'aucun espoir qui contiendrait pour vous une parcelle d'offense. Mais vous ne songez pas aux angoisses abominables, indicibles qui peuvent souiller le sentiment le plus pur...

IRÈNE.

Je ne vous comprends pas.

MICHEL.

Ici, je vois près de vous un homme dont les droits et le caprice disposent de vous!

IRÈNE, *palpitante de honte.*

Vous n'êtes pas généreux.

MICHEL, *très douloureusement.*

Je suis jaloux! *(Irène se cache le visage.)* Et vous comprenez bien qu'il n'y aura jamais assez d'espace entre moi... et cet autre à qui vous appartenez.

(Un long temps.)

IRÈNE.

Vous m'avez fait sentir toute la place que vous avez dans mon cœur... Et je sais aussi que je ne peux être à vous. Je ne dois être à personne. Aidez-moi... Restez pour me défendre · vous verrez toujours mes yeux se poser fidèlement sur les vôtres. A tout jamais, je me garde à moi. *(Elle lui tend la main qu'il baise respectueusement.)* Revenez bientôt et merci : ce soir, mon âme vient de renaître.

MICHEL.

Vous aussi, vous avez renouvelé ma vie.
(Michel sort par le jardin d'hiver.)

SCÈNE VII

IRÈNE, *seule, après avoir regardé partir Michel, revient se laisser tomber sur un fauteuil, dans une attitude pensive.*

SCÈNE VIII

IRÈNE, FERGAN. *Fergan rentre par la porte de son appartement, à gauche. Il est resté en tenue de soirée, sauf pour le veston de chambre qu'il a revêtu. Il arrive sans avoir été entendu d'Irène, jusqu'à poser les mains sur le dossier du fauteuil où elle est assise.*

FERGAN.

Vous dormiez?

IRÈNE, *sursautant.*

Vous m'avez fait peur!

FERGAN, *aimablement.*

Ce n'était pas mon intention. Je ne comptais pas vous retrouver au salon à cette heure... Il n'y a plus de feu ici. *(Il lui prend les doigts.)* Vos mains sont toutes froides...

IRÈNE, *se dégageant.*

Laissez-moi.

FERGAN.

Qu'est-ce qui vous prend?

IRÈNE.

Je ne m'attendais pas à ne plus être seule.

FERGAN.

Vous avez vos nerfs?

IRÈNE.

Oui.

FERGAN, *très galant.*

Cela vous va très bien. Vous n'en êtes que plus jolie encore...

IRÈNE.

Je vous en prie, laissez-moi!

FERGAN.

Êtes-vous méchante!... Mais je suis décidé à ne pas me fâcher... *(Il la prend par la taille.)*

IRÈNE, *se réfugiant vers son appartement.*

Vous marchez sur ma robe!...

FERGAN, *lui parlant à l'oreille.*

Je veux te conduire dans ta chambre...

IRÈNE.

Non!

FERGAN.

Écoutez...

IRÈNE.

Adieu! *(Elle a franchi le seuil de la porte et la referme vivement.)*

FERGAN.

Irène!... *(Il veut ouvrir. Un verrou résiste. Il crie furieusement, à travers la porte.)* Vous me paierez ça!...





ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente le même décor qu'au premier acte, mais à la lumière du jour. Les stores sont abaissés sur la porte vitrée du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

IRÈNE, FERGAN. *Au lever du rideau, Fergan est en train de boire une tasse de café sur la table de droite. Irène, assise dans un fauteuil, à l'autre extrémité de la pièce, lit obstinément un livre. Fergan, après des signes manifestes d'impatience, vient fermer le livre entre les mains de sa femme, et le lui enlève dans un mouvement de résolution nette.*

FERGAN.

Quoique vous m'ayez fait passer le goût de

vous entretenir de nos affaires, je ne puis plus différer de vous mettre au courant des dispositions qui se sont imposées à moi. *(Irène s'est croisé les bras, et l'écoute sans le regarder.)* Voici déjà longtemps, plusieurs mois, que vous avez fait naître entre nous la question de votre santé. L'état de vos nerfs, vos migraines, vos vapeurs ont pu m'alarmer d'abord ; aujourd'hui, mon opinion est faite sur ces maux imaginaires, dont je déplore que vous ayez encore l'air dupe. Je me suis résolu à employer les grands moyens... pour vous guérir. Si la vie de Paris doit continuer à ne pas vous réussir, je vais profiter de ce que le bail de cet hôtel arrive à une époque de renouvellement pour en donner congé. Auriez-vous quelque objection à faire ?

IRÈNE.

Non.

FERGAN, *avec un ton sournois et rancunier.*

Il me resterait donc à vous consulter sur le choix entre deux domaines que j'ai en vue. Ils ont d'égales raisons pour vous fournir un climat salutaire, l'un et l'autre en pleine campagne, loin de toute ville, avec un bon air de grands bois alentour... Je m'inclinerais volontiers de-

vant une préférence de votre part, puisque vous êtes destinée à habiter l'un de ces deux endroits d'une façon plus constante que moi. Car je serai encore appelé parfois au dehors par l'administration de nos biens, ou par tous ces imprévus dont aucun n'existera pour vous, dans votre vie bien uniformément réglée... Quand serez-vous disposée à examiner les détails de cette question?

IRÈNE, *se levant.*

Jamais. Je n'avais rien à opposer, tout à l'heure, à ce qui constituait dans vos projets une liquidation de nos affaires. Je me refuse à intervenir dans quoi que ce soit que vous me présenteriez en vue de l'avenir. Nous ne saurions avoir aucun projet à préparer ensemble. Je n'envisage plus la possibilité de l'existence commune entre nous : vous me haïssez comme je vous hais.

FERGAN.

C'est vous qui m'obligez à vous haïr. Vous m'imposez une situation de mari outrageante, ridicule, unique!... Changez, je changerai.

IRÈNE.

Cela ne dépend pas de moi! J'éprouve quelque chose de plus fort que moi!

FERGAN.

Vous n'avez pas toujours été ainsi?

IRÈNE.

Ah! parbleu! je n'ai demandé, d'abord, comme toute jeune fille qui se marie, qu'à aimer celui dont je devenais la femme. J'ai essayé, j'ai lutté. J'ai tourmenté mon cœur, comme on se macère envers ce que l'on vous enseigne être la foi. Je n'ai pas pu triompher de moi. Je ne le peux pas! Je ne le peux pas! Et je vous jure, de toute mon âme, que je ne le pourrai jamais. C'est par expérience que je ne vous aime point, par habitude, par progrès.

FERGAN, *hors de lui.*

Il n'y a pas une de vos paroles qui ne soit une violation de votre devoir et un défi à tous mes droits.

IRÈNE.

Je ne prononce pas un mot qui ne soit la plainte et le cri vrai de tout mon être!

FERGAN.

Je ne comprends pas où vous en voulez venir.

IRÈNE.

Moi, je ne m'explique pas où vous en voulez rester!

FERGAN.

Qu'espérez-vous?

IRÈNE.

Et vous?

FERGAN.

Que vous êtes folle! Au moins, ça se soigne.

IRÈNE.

J'espère, moi, que vous serez sage.

SCÈNE II

LES MÊMES, PAULINE. *Pauline entre, à travers les éclats de la querelle.*

PAULINE.

Mon Dieu! mon Dieu! Encore! Vous ne vous accordez donc jamais de trêve ni de merci!

FERGAN, *à Pauline.*

Je vous abandonne la place. Écoutez-la. Il n'y a même pas à lui répondre. Laissez-la parler. Vous allez voir que vous faites une visite dans un cabanon. *(Il sort.)*

SCÈNE III

IRÈNE, PAULINE.

PAULINE.

Toujours la crise aiguë?

IRÈNE.

Suraiguë !... De semaine en semaine, d'heure en heure, le mal empire.

PAULINE.

Oh ! patiente encore !

IRÈNE.

C'est fini !... Hier, tu as entendu ses menaces vagues. Aujourd'hui, elles sont en voie d'exécution. Oui, m'arracher d'ici, m'isoler du reste du monde, me séquestrer je ne sais où. La vraie prison, enfin, avec lui pour geôlier !

PAULINE.

Irène ! ma pauvre Irène !

IRÈNE.

Au point où j'en suis, je n'ai donc plus que le divorce, ou bien...

PAULINE.

Ou bien quoi ?

IRÈNE, *désespérément.*

Ah ! l'on prend la porte... ou l'on saute par la fenêtre !

PAULINE.

Je t'en supplie, ne m'épouvante pas!

IRÈNE.

Vas-tu reculer encore?... Si tu es avec moi, il n'y a plus de temps à perdre pour agir.

PAULINE, *l'embrassant.*

Mauvaise!... Mais n'est-ce pas servir ta cause que tâcher, jusqu'à la dernière minute, de te démontrer que c'est toi qui es dans l'erreur? Ton mari n'est pas un vilain homme. Voyons, crois-tu qu'il y en aurait un autre pour supporter que sa femme... ne soit pas sa femme?... Il y a même une reconnaissance que tu lui devrais bien...

IRÈNE.

Laquelle?

PAULINE.

Celle de ne pas être un brutal, comme plus d'un se le permettrait. Et tu n'aurais que ce que tu mérites.

IRÈNE.

Non, Pauline, du fond de ta conscience, tu

ne peux me conseiller l'immolation de ce grand sentiment de soi-même qu'une femme éprouve par-dessus tous les autres!...

PAULINE.

C'est pourtant ton devoir d'honnête femme.

IRÈNE.

Non! non! Je n'admettrai jamais qu'il puisse y avoir un devoir... honnête, dans une pareille contrainte!

PAULINE.

La religion, là aussi, te commande l'obéissance.

IRÈNE.

Non, la religion, toute faite qu'elle soit d'abnégation, n'en peut commander d'aussi humiliante à aucune de ses créatures!... Ne nous enseigne-t-on pas, d'ailleurs, que la chasteté est l'état le plus proche de Dieu?... Et je n'imagine pas de péché plus misérable que d'imposer une complaisance à sa chair... Quoi! ce serait là le mariage? On aurait transformé un tel mensonge en institution sacrée! Sentir, dans un être, le seul obstacle à tout son bon-

heur, l'abominer de toutes ses forces, et lui laisser confondre l'instant de ses plaisirs avec celui où l'on rêverait le plus ardemment sa mort!... Ah! la profanation! la honte! la sale canaillerie lâche!

PAULINE.

Irène, tu aimes quelqu'un?

IRÈNE.

Pourquoi?

PAULINE.

Parce que l'on ne s'exalte pas ainsi *contre* quelqu'un, mais *pour* quelqu'un.

IRÈNE.

Et quand même cela serait!... je n'en aurais donc qu'une raison de plus pour aspirer à ma délivrance!

PAULINE.

Mais, ma pauvre chérie, un nouveau mari, tu le prendrais en grippe à son tour, comme tu as pris l'ancien, par ces causes indéfinies qui sont en toi.

IRÈNE.

Je ne suis plus l'inconsciente jeune fille qui m'en suis rapportée bien plus à toi qu'à moi-même, quand tu m'as déterminée à épouser Robert Fergan. Tu avais ton expérience. Je m'en suis remise à ta grande et chère autorité! Enfin, ce n'est pas moi qui me suis mariée, il y a dix ans; c'est une autre que j'ai été à peine, et dont je ne me souviens presque pas. Mais, maintenant, je me sens être quelqu'un. Je suis devenue Moi... Je sais ce que je veux et ce que je ne veux pas, et ce que je ne peux plus!... cette lutte qui me déchire, mon cœur qui m'étouffe, et les envies... terribles... de me tuer!...

PAULINE.

Ah! tais-toi! au nom du ciel!... Que devenir? que faire?

IRÈNE.

Tu le sais bien : c'est entendu, c'est promis. Tu avais jusqu'ici toujours retardé l'heure... La voici arrivée. C'est pour cela que tu viens...

PAULINE.

Tu le veux donc absolument?

IRÈNE.

Tu vas tout de suite aller chez mon mari. Dis-lui ce que tu trouveras de mieux, de plus touchant, de plus décisif. Moi, je n'ai aucun crédit sur son esprit. Il se bornerait, une fois de plus, à me traiter de folle. Toi, il t'écoutera. Il me vante toujours ton sérieux, ton bon sens. La gravité de ton avis le fera réfléchir.

PAULINE.

Mais, enfin, pour divorcer, faut-il au moins articuler un motif... présenter un prétexte...

IRÈNE.

Il suffira que mon mari se mette d'accord avec moi sur les moyens que nous devrons adopter, inventer, simuler pour obtenir un jugement qui m'affranchira. Oh! dis-lui tout au monde jusqu'à ce qu'il te cède! Ne te laisse pas repousser de prime abord. Insiste, supplie, fais-lui peur : va, tu le peux bien... Et, toi-même, aie très peur : il y a de quoi!

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Davernier demande si Madame peut le recevoir.

IRÈNE.

Priez-le d'entrer. *(Le domestique sort.)*

SCÈNE V

IRÈNE, PAULINE.

PAULINE.

Que pourras-tu avoir à dire avec Michel, dans un pareil instant?... *(Avec une ombre de méfiance.)* Est-ce qu'il sait?...

IRÈNE.

Michel n'a pas même un soupçon de ce que

tu vas faire. *(Très loyalement.)* Mais... s'il le savait?... *(Avec angoisse.)* Tu m'abandonnerais?... *(Pauline a un instant de silence, dans l'émotion. Puis, embrassant sa sœur avec une miséricorde infinie.)*

PAULINE.

Ma pauvre chérie! *(Elle se rend auprès de Fergan.)*

SCÈNE VI

IRÈNE, MICHEL.

MICHEL.

Pardonnez-moi d'être venu.

IRÈNE, *tendrement.*

Oui!... *(Gravement.)* Mais vous ne l'auriez pas dû... Vous ne le deviez pas.

MICHEL.

Je sais!... Je vous l'avais promis. Je me l'étais juré. Mais, en admettant même que vous m'aimiez autant que je vous aime...

IRÈNE.

Admettons.

MICHEL.

Cependant, la résolution de ne nous voir que de loin en loin m'est plus difficile à tenir qu'à vous.

IRÈNE.

Comment cela ?

MICHEL.

Parce que je sais, moi, que si je ne viens pas, je ne vous verrai point. Tandis que vous, vous pouvez toujours croire que je viendrai.

IRÈNE.

Et alors ?

MICHEL.

Alors votre temps se passe à espérer que peut-être vous me verrez, pendant que, moi, je sens, de minute en minute, se répéter la certitude de ne pas vous voir, si je ne vous désobéis.

IRÈNE.

Durant ces jours si longs et si nombreux où

nous existons loin l'un de l'autre, ne pensez-vous jamais que notre sort pourrait changer ?

MICHEL.

Je n'ose rien souhaiter... Vous pensez cela, vous ?

IRÈNE.

Malgré votre absence, je vois toujours votre front pâle, tous ces traits douloureux, d'une maladie que je voudrais guérir et qui me fait avoir, de vous seul, une pitié plus grande encore que cette si grande pitié que j'ai de nous deux... Je songe à ce que vous soyez délivré de cet air de souffrir, et que vous deveniez peut-être heureux, très heureux !... Quand je ne suis pas là, vous me voyez aussi, n'est-ce pas ?... telle que je suis... et puis telle que je pourrais être !

MICHEL.

Oui, il y a des heures où vous m'apparaissez, tout éperdue de réalité, toute frémissante de vie, tout inconnue encore de moi, et pourtant c'est bien vous, mais vous-même tout à fait, pour toujours, m'appartenant par miracle, sans qu'il flotte sur nous l'ombre d'un remords,

d'un reproche, ni même l'ombre faite par une mort, celle de l'autre!...

IRÈNE.

Ah! que votre âme est pareille à la mienne, et que notre amour me paraît plus grand dans toute l'étendue de nos fiertés!... Ni l'un ni l'autre, nous n'avons conçu la possibilité d'un semblant de bonheur dans la déloyauté... Écoutez : depuis longtemps, sans vous en avoir parlé, je ne vis plus que dans le but de nous unir à jamais...

MICHEL.

Que voulez-vous dire?

IRÈNE.

En cet instant même, notre sort, à tous deux, se décide. Pauline met en demeure mon mari de prononcer s'il veut que nous nous rendions, l'un à l'autre, légalement, nos droits et nos libertés, comme deux adversaires qui finissent par signer ensemble un traité honorable...

MICHEL.

Et vous espérez?...

IRÈNE.

J'espère qu'il va céder. Je ne saurais m'attendre à un acharnement insensé, de sa part, contre la seule solution imaginable... Comment n'aurait-il pas aujourd'hui le même besoin que moi de se libérer? On ne peut pas vouloir rester en enfer!

MICHEL.

Oh! je veux vous croire... je vous crois!

IRÈNE.

Mais, pour devancer le grand événement qui s'agite, là en dehors de nous, une grande résolution aussi s'impose, à vous et à moi. Ce projet de partir, auquel je me suis opposée naguère, il va falloir maintenant que vous l'exécutiez.

MICHEL.

Vous quitter!

IRÈNE.

Oui!... S'il m'est donné de pouvoir devenir votre femme... alors, ce sera dans un an peut-être qu'il vous sera permis de revenir, après les délais qui nous sépareraient encore...

Mais si ma chaîne ne devait pas être brisée... *(Avec un sanglot.)* nous ne nous reverrons plus...

MICHEL.

Irène !

IRÈNE.

Nous serons pour toujours séparés, chacun dans la dignité de notre deuil, dans le deuil des mariages promis, qui ne doivent plus se conclure !... Du fond de l'âme, sommes-nous d'accord ?

MICHEL.

Mais je ne peux plus m'éloigner de vous, à présent ! Je n'ai plus cette espèce d'énergie sauvage qui me soutenait jadis. Je ne saurais désormais me passer de votre présence ou de votre voisinage. Quand nous ne sommes pas ensemble, il me faut le souvenir tout chaud d'avoir ainsi tenu vos mains, et l'espérance que je vais bientôt me pencher sur vos yeux, respirer le parfum de vos paroles... *(Il veut l'attirer à lui, la presse et l'inquiète.)*

IRÈNE.

Michel, ne me troublez plus, ne m'ôtez pas ma confiance en moi, ne diminuez pas la foi

que j'ai sincèrement dans mon honnêteté. Si notre bonheur doit dater de ce jour, faites que j'y sois restée toute vaillante, sans avoir entrevu la possibilité d'une défaillance, sans un doute dans la mémoire... Laissez-moi! *(Elle se dégage vivement.)* Je suis votre fiancée...

MICHEL.

Ah! je vous adore!... Votre volonté sera faite.

IRÈNE, *prise d'une autre inquiétude.*

Vous êtes déjà trop resté ici... Vite, retirez-vous.

MICHEL.

Sans savoir?... Qu'est-ce que vous voulez que je devienne? Comment aurai-je la patience d'ignorer ce qui se sera passé?

IRÈNE.

Je vous préviendrai tout de suite.

MICHEL.

Mais si vous ne le pouvez pas? Si quelque chose, ou si quelqu'un vous empêche de m'écrire? de sortir?

IRÈNE, *lui désignant le jardin d'hiver.*

Eh bien, attendez là… Vous ne vous montrez pas, voilà tout. Mais vous ne vous cachez pas non plus. Vous êtes chez moi, et autorisé contre quiconque à vous tenir où je vous ai prié de m'attendre… Allez, allez, le temps passe… Je suis pleine d'angoisse… J'entends des pas venir…

(Michel disparait dans le jardin d'hiver.)

SCÈNE VII

IRÈNE, *puis* PAULINE. *L'oreille aux aguets, Irène se dirige vers l'autre porte, par laquelle Pauline entre vivement.*

PAULINE.

Michel n'est plus avec toi?… *(Tout essoufflée.)* Ne te fâche pas, ne t'étonne pas : j'ai eu tout à coup une peur folle que ton mari le rencontre… et qu'il en prenne une impression… dans sa colère…

IRÈNE.

Il refuse?

PAULINE.

Il va te le dire... Il vient...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FERGAN.

FERGAN.

Voilà donc la belle machination que vous me prépariez avec votre sœur!...

PAULINE.

Nous n'avons rien machiné.

FERGAN, *à Irène.*

C'est à cette proposition piteuse que vous avez compté faire aboutir vos sournoiseries, vos efforts blessants de tant de semaines!

IRÈNE.

Vous savez bien que je n'ai jamais fait de diplomatie avec vous. Depuis que je souffre

d'être votre femme, je ne vous l'ai pas dissimulé. Je vous l'ai dit très loyalement, très haut. Aujourd'hui je vous dis de même que je suis à bout de pouvoir souffrir. Et comme cela dépend de vous, je vous ai fait demander, je vous demande de bien vouloir que je ne souffre plus.

FERGAN.

Ouais! Vous me demandez, à moi qui représente la défense du droit et le respect des mœurs, de vous céder, à vous qui représentez la révolte contre la société!

PAULINE, *intervenant.*

Écoutez, Robert, ne vous drapez pas dans les principes. Il ne s'agit plus de savoir si vous avez raison ou tort...

FERGAN.

Vraiment!

PAULINE.

Quant à moi, j'ai tout tenté pour empêcher cette crise suprême d'éclater...

FERGAN.

Mes compliments.

PAULINE.

Mais maintenant, au nom de ma tendresse pour ma sœur et de ma très affectueuse estime pour vous, je vous adjure de vous montrer généreux. Soyez bon, soyez faible même, si c'est cela qu'il vous faut, à cette heure, pour être grandement humain.

FERGAN.

Ma chère Pauline, votre sœur a jugé convenable de vous prendre comme intermédiaire. Pour mon compte, je n'ai besoin de personne. Et je désire régler notre débat, une fois pour toutes, entre elle et moi.

IRÈNE, *à Pauline.*

Ne me quitte pas!

FERGAN, *à Irène.*

Ne craignez rien. Je ne vous battrai pas. Du reste, cela ferait trop votre affaire. *(A Pauline.)* Mais je vous répète, ma chère amie, que si ce n'est pas moi que vous écoutez tout d'abord, vous en compliquerez encore ma tâche de faire comprendre à votre sœur que c'est moi seul qui commande ici.

PAULINE.

Vous êtes bien dur.

IRÈNE, *la détournant de passer par le jardin d'hiver.*

Va m'attendre dans ma chambre.

PAULINE, *l'embrassant.*

Pardon ! pardon de ne pouvoir rien pour toi ! *(Pauline sort.)*

SCÈNE IX

IRÈNE, FERGAN.

IRÈNE.

Vous voulez donc me pousser à bout, me réduire à je ne sais quelle extrémité ?

FERGAN.

Je veux tout simplement vous mettre à la raison.

IRÈNE.

Mais quel motif de me garder opposez-vous aux motifs de nous séparer que je viens de vous

redonner encore? Je ne vous comprendrais que si vous prétendiez m'aimer, malgré tout.

FERGAN.

Non, je ne vous aime plus. Je vous reproche même très vivement d'avoir gâté mon existence. Et si c'était à refaire!...

IRÈNE.

Alors vous obéissez à une envie de vous venger, de m'infliger une expiation sans fin?

FERGAN.

Ce serait mon droit. Mais j'ai mieux à vous répondre. Voici : le jour de notre mariage, j'ai conclu avec vous, de tout cœur et de bonne foi, un contrat très clair, qui faisait de moi un homme marié. Ce contrat doublait ma situation, moralement et matériellement. Ce contrat, j'en ai observé toutes les clauses, je me suis conformé à son esprit, sans une arrière-pensée. Aujourd'hui, vous venez délibérément me demander de m'amoindrir, de n'être plus qu'un homme divorcé, un homme qui vend la moitié de ses immeubles, qui vide à moitié son portefeuille, auquel il ne reste qu'une demi-façade dans la société. Tout cela parce

qu'il vous plaît de ne plus avoir de goût pour ma compagnie?... Allons, avouez que mes motifs sont un peu plus sérieux que les vôtres?... En tout cas, tel serait l'avis de tous les conseils de famille et de tous les tribunaux du monde!

IRÈNE.

Moi, je crie mon horreur de feindre cette vie de mariage que nous n'avons pas, d'être l'un et l'autre, sans cesse, à nous attiser dans la haine, alors que l'on n'est ici-bas que pour aimer et faire son bonheur du bonheur que l'on fait. Vous, vous me parlez de respect humain, d'actes notariés et de choses de cette espèce!...

FERGAN.

Vous avez voulu m'imposer que votre existence, à mon propre foyer, fût celle d'une étrangère pour moi: je vous traite en partie adverse, contre qui j'ai titres et signatures, sans autre sentiment que celui de mes droits.

IRÈNE.

Ah! oui, j'admets toutes les lois qu'on voudra pour régir les fortunes, déterminer le sort des biens, assurer aux uns leur argent et même

celui des autres, — car le mien, dans tout ceci, je n'y avais pas seulement songé... Mais je n'admets pas que la loi fasse d'un être la propriété à tout jamais d'un autre être!...

FERGAN.

Vos propos sont la négation même du mariage, dont le premier principe est qu'on n'en puisse pas sortir à volonté!...

IRÈNE.

Allons donc! Il y a une époque, toute récente encore, où, ici même, en France, la décision d'un seul des époux suffisait pour faire rompre son mariage...

FERGAN.

Qui vous a enseigné cela?

IRÈNE.

L'avoué.

FERGAN.

Ah! Ah! Vous en étiez déjà là!...

IRÈNE.

Dans les premières années du XIXe siècle, dans un temps qui valait bien le nôtre, c'était

cela qui était la loi conjugale. Je ne rêve donc pas des choses monstrueuses, incompatibles avec l'ordre social!... Haïr désespérément son conjoint, le haïr aujourd'hui plus qu'hier, demain encore plus qu'aujourd'hui, c'était une cause accueillie de divorce. Ma parole! cela aurait dû rester la raison suprême. Je n'en vois pas qui vaille celle-là!...

FERGAN, *dédaigneusement.*

La loi nouvelle n'a seulement pas admis le divorce par consentement mutuel!...

IRÈNE.

Eh! quand un mari et une femme sont capables de s'entendre sur le divorce, ils en auraient déjà moins besoin!... C'est pour ceux qui sont incapables de tout accord, même de celui-là, que le divorce aurait dû être inventé!...

FERGAN.

Prenez-en votre parti : tous les moyens vous sont fermés.

IRÈNE.

J'en trouverai un.

FERGAN.

Aucun!... Je ne vous inflige ni sévices ni injures graves. Je ne suis pas adultère. Je n'ai pas encouru, que je sache, de condamnation infamante. En dehors de ces trois cas, et contre le mari que je suis, vous ne pouvez rien demander aux tribunaux.

IRÈNE.

Je puis faire, et tant faire, que ce soit vous, alors, qui leur demandiez de vous débarrasser de moi!

FERGAN.

Nullement.

IRÈNE.

Pourtant, si je vous crée je ne sais quelle situation impossible?

FERGAN.

Vous ne triompherez pas de mon caractère.

IRÈNE.

Nous verrons bien!

FERGAN.

Quelque grief que vous me donniez, je n'y répondrais qu'en vous bridant plus étroitement.

IRÈNE.

Je quitterai le domicile conjugal, je prendrai la fuite...

FERGAN.

Je vous ferai ramener par les gendarmes... *(Soubresaut d'Irène.)* J'en ai le droit.

IRÈNE, *outrée.*

Et si la révolte faisait de moi une femme qu'un homme d'honneur ne puisse pas garder ?

FERGAN, *intraitablement.*

Je vous garderais !... Il me plaît de ne pas vous rendre votre liberté. Et quand ce ne serait là que mon bon plaisir, c'est légitime que je l'oppose au vôtre. Je vous tiens, je ne vous lâcherai pas !

IRÈNE.

Oh ! qu'il n'y ait plus d'esclaves, plus de serfs nulle part ; et que l'on doive pourtant être esclave, être serve, parce que l'on a un mari !... Qu'il n'y ait plus de vœux éternels devant Dieu, puisqu'une religieuse, de nos jours, peut quitter le couvent, et qu'il y ait un vœu éternel de l'époux devant l'autre époux ! Que chacun ne soit pas le premier à posséder

la disposition de son âme et de son corps ! Non, cela me dépasse, je ne le reconnais pas, je ne le supporte pas, je ne le veux pas !

FERGAN.

Vous vous y ferez... Plus que jamais, vous le pensez bien, je suis résolu à cette réforme de nos habitudes que je vous avais annoncée. Nous allons quitter Paris. Je vais vous procurer une atmosphère calmante, qui vous fera, sans doute, le bien nécessaire ; et mon repos en profitera aussi quelque peu.

IRÈNE, *éperdue.*

Ce n'est pas votre dernier mot ?...

FERGAN.

Si !

IRÈNE, *le suppliant à mains jointes.*

Vous ne serez pas impitoyable ?... Vous ne voulez pas ma perte...

FERGAN, *la repoussant.*

Ah ! je vous en prie, pas d'enfantillages ! Quand ç'a été votre tour d'être intraitable pour moi, je vous ai épargné la formalité des supplications. Mon parti est désormais arrêté.

IRÈNE, *se jetant à ses genoux.*

Grâce! grâce! Sauvez-moi!

FERGAN.

Ma volonté est inébranlable!... Tâchez de vous remettre... Plus tard, un jour, je suis convaincu que, vous-même, vous m'approuverez de vous avoir maintenue dans la voie régulière. *(Fergan sort par la porte qui mène chez lui.)*

SCÈNE X

IRÈNE, *seule, puis* MICHEL. *Irène reste un instant dans une attitude de désolation. Puis avec égarement, elle se dirige vers le jardin d'hiver, d'où Michel s'élance vers elle et vient la recevoir dans ses bras.*

IRÈNE.

Ah! toi! toi!... Fais de moi ce que tu voudras.





ACTE TROISIÈME

La scène se passe dans un salon de château, à la campagne. Dans le fond, un perron donnant sur le parc. Portes à gauche et à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

FERGAN, VALANTON. *Au lever du rideau, Fergan est occupé à ranger des volumes dans une bibliothèque. Il a l'aspect, les allures et la mise d'un homme mûr. Valanton, qui a également vieilli, entre par la porte de droite, portant un attirail de pêche.*

VALANTON.

Vous ne m'accompagnez pas?... Vous êtes occupé?

FERGAN.

Vous voyez, mon cher, c'est moi qui continue à toujours être la maîtresse de maison. Depuis dix ans à peu près que nous sommes retirés ici, je n'ai jamais pu obtenir d'Irène qu'elle montrât la moindre attention pour tous les petits arrangements de notre intérieur.

VALANTON.

Oh! dame, convenez aussi que lorsqu'elle est venue résider dans cette campagne, ça n'a pas été tout à fait de son plein gré.

FERGAN.

Oui, mais depuis dix ans!

VALANTON, *s'asseyant pour arranger une ligne.*

Oh! les femmes, ça peut bouder très longtemps! On leur a même fait des pièces pour cette destination spéciale. Elles ont eu des boudoirs un siècle avant que les hommes eussent leurs fumoirs.

FERGAN.

Ne croyez pas qu'Irène apporte, à présent, dans notre vie, aucun mauvais vouloir. Ce que je tiens à vous faire remarquer à son sujet, je

ne l'attribue qu'à une petite négligence de son caractère. Mais, Dieu merci, je ne me plains plus d'elle. Nous en avons bien fini de cet affreux temps, où j'ai certes dû lui faire sentir une main de fer.

VALANTON.

Dans un gant de fer.

FERGAN.

Sans doute. Mais j'aurai ainsi rempli la mission que j'avais...

VALANTON.

Vis-à-vis de vous, d'abord.

FERGAN, *avec satisfaction.*

Surtout vis-à-vis d'elle. Je lui ai assuré son existence d'honnête femme. Elle-même, avec toutes ses exubérances d'idées, pouvait-elle savoir de quoi elle aurait peut-être été capable si je lui avais rendu la direction de ses actes? Tenez, je me félicite chaque jour d'avoir jadis tenu bon. Dans cette retraite, l'état physique de ma femme s'est bien vite amélioré. Elle est devenue mère. Ses sentiments se sont modifiés. Elle a enfin compris la vie telle qu'on doit

la comprendre : comme quelque chose de pas bien malin, dans quoi nous n'avions, l'un près de l'autre, qu'à nous laisser désormais tout bonnement vivre.

VALANTON.

Oh ! évidemment, dans le mariage, il n'y a guère de tirage que pendant les quinze ou vingt premières années. Après, le plus fort est fait, tout s'arrange.

FERGAN.

Cela n'empêche pas qu'il puisse encore y avoir, par-ci par-là, des questions qui n'aillent pas toutes seules. Ainsi, tout à l'heure, je vais précisément avoir à trancher une difficulté ; et je prévois bien que j'y aurai besoin de retrouver du nerf...

VALANTON, *d'un air consterné.*

Vous allez recommencer des discussions avec votre femme ?

FERGAN.

Une discussion assez sérieuse, oui, je le crains. Il s'agit de l'éducation de notre René, et ma femme n'a pas l'air disposé à l'entendre comme il va falloir que ce soit.

VALANTON.

Oh! bien, mon cher, attendez, s'il vous plaît, que Pauline et moi nous ayons terminé notre villégiature chez vous.

FERGAN.

Impossible! La rentrée des classes a lieu aujourd'hui même. J'ai prévenu au collège de Saint-Christophe, à quinze kilomètres d'ici, que René y coucherait ce soir. A diverses reprises, Irène s'est montrée si hostile à l'idée de se séparer du gamin que j'ai mieux aimé la laisser en paix jusqu'au dernier instant.

VALANTON.

Comment? vous n'avez pas encore pris le soin d'obtenir son assentiment!

FERGAN.

Elle me l'a refusé en chaque circonstance, et avec ces façons nerveuses que nous lui avons connues autrefois. Alors il m'a paru préférable de me taire sur ce sujet auprès d'elle, de lui épargner de l'agacement à l'avance, de la trépidation superflue... De toute manière, n'est ce pas? la crise de la séparation était inévitable.

Mieux valait donc ne raisonner Irène qu'une fois pour toutes, au moment même d'exécuter ce que j'ai résolu.

VALANTON.

Hum! hum! Cela, en effet, ne devra pas marcher tout seul. *(Se disposant à partir avec ses engins.)* Tâchez au moins que le raccommodement soit fait quand je rentrerai... Je m'en vais m'installer avec mes lignes dans un petit coin que j'ai découvert.

FERGAN.

Quelle espèce de poisson pêchez-vous?

VALANTON, *modestement.*

Heu!... je n'en exclus aucune!

FERGAN.

Mais qu'est-ce que vous prenez?

VALANTON.

Rien.

FERGAN.

C'est que vous ne connaissez pas votre métier.

VALANTON.

Ce sont vos poissons qui ignorent le leur! Ils passent, ils regardent, ils flairent. Ils ne mordent pas. Ils ne savent même pas jouer avec le bouchon. Ils sont tristes... comme tout ce pays de pierres et de ravins... Allons! au revoir. *(Il sort par la porte de gauche.)*

SCÈNE II

FERGAN, *puis* IRÈNE *et* PAULINE.
Les deux femmes entrent par la porte du perron. Irène a les cheveux gris, la tenue austère et les vêtements sombres. Pauline rapporte une brassée de belles herbes et de fleurs d'eau.

PAULINE.

Nous sommes exténuées.

FERGAN.

Jusqu'où êtes-vous donc allées?

PAULINE.

Nous avons commencé par le bois; puis,

arrivées au pré d'en bas, nous avons voulu sortir du parc pour revenir par le hameau.

FERGAN, *avec une assurance de propriétaire bien clos.*

Oui, mais la haie vous en a empêchées?

PAULINE.

Pas le moins du monde. Le passage était dégarni de sa broussaille... Une paysanne venait d'entrer par là pour laver du linge à la rivière. La femme d'un voisin, n'est-ce pas, Irène?

FERGAN.

C'est un peu fort. *(A Irène.)* Qu'est-ce que vous lui avez dit?

IRÈNE.

Je lui ai demandé comment allait son enfant.

FERGAN.

Et c'est tout?

IRÈNE.

Non, je lui ai donné encore ce qu'il lui fallait pour le pharmacien.

FERGAN, *prenant son chapeau.*

Eh bien, moi, je m'en vais la reconduire jusque dehors.

PAULINE.

Oh! si j'avais pu m'attendre à cela!... Au moins ne la rudoyez pas. C'est une bien pauvre femme.

FERGAN.

Est-ce qu'elle a le droit d'être chez moi?

PAULINE.

Ça ne vous fatigue donc pas d'être toujours ainsi, à cheval sur votre droit?

FERGAN.

Si tout le monde était comme moi, la société marcherait mieux, je vous le garantis.

(Il sort.)

SCÈNE III

IRÈNE, PAULINE.

PAULINE.

Tu aurais dû retenir ton mari.

IRÈNE.

Il fait ce qu'il veut. Moi, je fais tout ce que je peux pour me détourner du chemin de sa volonté.

PAULINE.

Ainsi, ni les années écoulées, ni les situations qui changent avec l'âge, rien n'a modifié le fond de ton cœur à son égard ?

IRÈNE.

Non.

PAULINE.

Cependant vous ne vous querellez plus.

IRÈNE.

Il n'y a plus à présent qu'une querelle de

possible entre nous. Mais celle-là nous l'avons, sourde encore et pourtant obsédante pour moi jusqu'à l'affolement.

PAULINE.

Quelle querelle ?

IRÈNE.

L'éducation de René.

PAULINE.

Il doit te trouver d'une tendresse maternelle un peu exagérée.

IRÈNE.

Oh ! oui, j'adore mon fils. C'est pour le faire vivre que j'ai renoncé à mourir !... Et je ne reste encore debout que pour cet enfant, par cet enfant... dont rien ne saurait me détacher... Ah ! cette petite vie inquiète, sa petite âme triste qui me semble n'être faite que de mes soupirs, jamais je ne consentirai à les confier, hors d'ici, à des maîtres, à des étrangers, à des autres !

PAULINE.

Est-ce que ton mari t'a déjà parlé de cela ?

IRÈNE.

Oui, plusieurs fois ses explications et ses insistances à cet égard m'ont mise au supplice. Jusqu'à ces derniers jours-ci, j'ai frémi en secret de la crainte qu'il n'essayât de donner suite à l'intention que je lui sais. Mais, pour cette année, tu vois qu'il vient de laisser passer la date de la rentrée des collèges, sans avoir tenté rien à nouveau... Lui si tranchant en toute chose, on dirait que, là-dessus, il sent en moi une créature gardant son petit. Et en cela il voit juste : je le lui disputerais désespérément, si j'y étais réduite... férocement!

PAULINE.

Pauvre sœur! Ce n'est plus que dans cet enfant que je te vois vivre. Et tu étais donc destinée à ne pas avoir de vie pour toi-même! Parfois, je songe à ce qui aurait pu, peut-être, t'advenir d'autre : et je reconnais bien que tu n'étais pas marquée pour le bonheur.

IRÈNE, *pensivement.*

Qui sait?

PAULINE.

Mais non, hélas! mais non!... Ah! certes,

ton existence aura été sombre, rigoureuse. Mais dans sa dureté même, n'auras-tu pas trouvé de quoi t'endurcir un peu le cœur? Tandis qu'il y aurait eu un changement de sort où ta sensibilité se serait avivée encore. Et c'est au plus cher de toi-même qu'alors tu aurais été autrement déchirée?...

IRÈNE.

Que veux-tu dire?

PAULINE.

Je pense à quelle épreuve tu aurais été condamnée par la suite, si tu avais autrefois réalisé des rêves que, sans les connaître, j'ai peut-être eu raison de deviner en toi.

IRÈNE.

Je ne te comprends pas.

PAULINE.

Mon Dieu, je ne devrais sans doute point te rappeler cela... Mais, bien souvent, j'y ai beaucoup songé.

IRÈNE.

A la fin, explique-toi.

PAULINE.

D'ailleurs, pourquoi ne me l'avouerais-tu pas maintenant! N'est-ce pas que tu as eu l'idée d'épouser Michel Davernier?

IRÈNE, *se détournant.*

C'est possible.

PAULINE.

Tu vois bien!... Ah! que de fois je me suis représenté que la pire de tes douleurs aurait été de perdre le bonheur, après l'avoir conquis!

IRÈNE.

Il n'y aurait eu qu'à me laisser me faire ma part de bonheur. Le reste me regardait.

PAULINE.

Non, va! C'est alors que tu aurais vraiment connu les abîmes de la souffrance humaine, si, montée en plein ciel avec un être aimé, il t'en avait fallu retomber tout d'un coup, lui mort, dans tes bras!

IRÈNE.

Si j'avais épousé Michel, il ne serait pas mort! Je l'aurais préservé de mourir. J'aurais

été là à toute minute, pour le soigner d'amour, le guérir de caresses. Je lui aurais épargné ce qui, dans sa vie sans foyer, l'aura rongé, assailli, usé : les solitudes, les anxiétés, les imprudences, tout ce qu'on ne sait pas... *(Comme se parlant à elle-même.)* tout ce qu'on ne peut pas savoir.

PAULINE, *secouant la tête.*

Pfff! un poitrinaire!... fils de poitrinaire!...

IRÈNE, *bouleversée.*

Tais-toi!

PAULINE.

Qu'as-tu!

IRÈNE, *se contenant.*

Rien : L'affreuse pensée de cette loi de mort!... *(Évasivement.)* Le souvenir!... Pourquoi m'as-tu parlé de cela?...

SCÈNE IV

Les Mêmes, RENÉ, FERGAN.

RENÉ, *entrant en courant.*

Maman, maman!...

IRÈNE, *ouvrant les bras à son fils.*

René!... Mon trésor!... Mon mignon si faible!... Viens que je t'embrasse!... *(Elle l'enlace.)* que je te câline, que je te regarde prendre de belles couleurs!... Oh! deviens bien fort!... *(L'enfant murmure.)* bien tapageur!... *(L'enfant se débat.)* bien mauvais même, comme un bon petit diable!...

RENÉ.

Papa m'a promis qu'il allait m'emmener avec lui, dans le dog-cart...

IRÈNE.

Non, monsieur, non!... Vous savez bien qu'il vous est défendu de jamais sortir sans moi!

RENÉ.

Oh!

IRÈNE.

D'abord, te voilà en nage! Quelle bêtise as-tu faite? Je t'avais laissé en train d'écrire ton devoir avec mademoiselle.

SCÈNE V

Les Mêmes, FERGAN.

FERGAN.

Cela prouve que les demoiselles ont cessé, pour un temps, d'avoir de l'influence sur ce gaillard.

IRÈNE.

Il faut te changer des pieds à la tête.

FERGAN, *haussant les épaules.*

Ta, ta, ta, ta!

PAULINE, *prenant la main de René, à Irène.*

Confie-le-moi. Je monte là-haut. Je le gronderai comme les tantes se mêlent de gronder. *(Avec une feinte gravité.)* Ça ne le fera pas rire. *(Tendrement.)* Ni pleurer. *(Pauline sort avec René.)*

SCÈNE VI

IRÈNE, FERGAN.

FERGAN, *un peu embarrassé.*

J'ai précisément à vous entretenir du parti à prendre pour l'éducation de René.

IRÈNE, *effarée.*

A propos de quoi, aujourd'hui?

FERGAN.

Parce que la chose ne souffre plus de retard...

IRÈNE.

Pourquoi?

FERGAN.

Il va avoir dix ans.

IRÈNE.

Eh bien ?

FERGAN.

Jusqu'à cet âge, j'ai volontiers reconnu que le mieux était de vous laisser la haute main sur lui. Il y a mille soins premiers pour lesquels la mère s'entend dans la perfection... Vous me rendrez cette justice que, tout en désapprouvant vos excès d'attention, je ne vous ai encore contrecarrée en rien.

IRÈNE.

Et maintenant ?

FERGAN.

Maintenant que notre fils devient un petit homme, il ne me conviendrait pas que vous en fissiez une jeune fille.

IRÈNE.

Vous n'avez qu'à me dire comment vous voulez que je l'élève.

FERGAN.

Je ne suis pas plus compétent que vous dans les détails d'enseignement. Je sais seulement que René a besoin désormais de recevoir une instruction plus étendue. Nous ne devons plus le borner à celle qui se donne dans la famille.

IRÈNE.

Si je ne vous parais plus suffire, prenons un précepteur, faites venir des professeurs...

FERGAN.

Ça ne serait point l'affaire. On rendrait un mauvais service à un garçon, quand l'âge convenable lui est venu, en ne l'accoutumant pas à une discipline, à une émulation, à une habitude déjà de compter un peu sur lui-même. Et ces choses-là, elles ne peuvent être fournies qu'au collège.

IRÈNE.

Nous y voilà donc revenus!... Combien de fois faudra-t-il vous répéter que ce serait un meurtre... un vrai meurtre... de priver René de mes soins!

FERGAN.

Laissez là ces imaginations déréglées. Soyons sérieux : notre fils ne travaillera jamais bien à nos côtés. Vous l'aimez trop, d'une façon trop passionnée. Vous ne savez jamais être assez sévère.

IRÈNE, *indignée.*

Et vous voudriez charger des gens d'être sévères pour lui!... Un pauvre petit enfant, dont je n'ai pas encore osé croire que, moi, sa mère, je réussirais à le faire vivre, à l'élever... Mais il a sans cesse besoin que je veille auprès de lui! Pour un rien, il tousse!... Souvent, je me lève la nuit, et je le trouve dans des transpirations qui m'épouvantent...

FERGAN.

C'est cela que je déclare fâcheux, même un peu ridicule. C'est votre luxe de précautions qui l'étiole, ce petit bonhomme. Il ne s'en portera que mieux, dès qu'il sera moins dorloté.

IRÈNE.

Mon fils ne me quittera pas.

FERGAN.

Mon fils suivra mon exemple. A son âge, il y avait déjà deux ans que j'étais en pension. Il fera comme les enfants de nos voisins de châteaux, de tous les gens de notre monde. Il viendra ici le dimanche. J'irai le voir souvent. Vous irez chaque fois que vous voudrez... et que l'état de nos chevaux le permettra...

IRÈNE.

René est malade, vous dis-je, gravement malade. Son existence est en question... Je le sais, moi! Les médecins me l'ont dit...

FERGAN.

Quels médecins?

IRÈNE.

Tous!... Tous ceux que j'ai pu consulter dans les environs.

FERGAN.

Vous avez fait cela?... En cachette?...

IRÈNE.

Oui!...

FERGAN.

C'est absurde!... Et quelle maladie a-t-on trouvée à notre fils?

IRÈNE, *interloquée.*

On a reconnu que...

FERGAN, *incrédule.*

Quoi?

IRÈNE.

... Que mon amour seul était capable de le préserver... de le sauver... par un régime de tous les jours, par un traitement de tous les instants...

FERGAN.

Assez de phrases vagues!... Quand quelqu'un est malade, sa maladie porte un nom. Précisez?

IRÈNE.

Comme vous me tourmentez!... Mais croyez-moi donc! Vous voyez bien dans quelle émotion je suis!...

FERGAN.

Hé! les docteurs aussi auront bien vu ce que

vous attendiez d'eux pour me l'opposer. Vous en avez remporté des diagnostics de complaisance... Ah çà ! vous êtes une femme bien portante. Moi, sapristi ! j'ai un bon coffre ! Est-ce avec ces antécédents-là que l'on donne naissance à des enfants rachitiques ? *(Irène baisse la tête pendant ces paroles qui l'embarrassent.)* Au surplus, nous constaterons bientôt comment notre fils aura profité de sa première année d'internat...

IRÈNE.

Jamais !

FERGAN.

Plaît-il ?

IRÈNE.

Jamais vous ne me convaincrez sur ce point ! Jamais je ne fléchirai !

FERGAN.

Alors, finissons-en tout de suite avec cette discussion stérile : veuillez faire préparer le petit bagage de René.

IRÈNE

Comment cela ?

FERGAN.

Je vais le conduire au collège...

IRÈNE, *éperdue.*

Vous allez... vous oseriez...

FERGAN.

Je veux être parti dans une heure.

IRÈNE.

Ah! cela ne sera pas!... C'est la vie de mon fils que je défends contre votre horrible erreur. Je le garderai! fût-ce jour et nuit, dans mes bras.

FERGAN.

Allons! allons! Vous voici redevenue telle que je vous avais crue corrigée de l'être... Et vous me contraignez à vous imposer ma toute-puissance de père, comme jadis ma toute-puissance de mari!...

IRÈNE.

Ne me parlez pas de ce que vous avez fait! Il a été beau, votre triomphe, pour que vous vous y complaisiez encore!... Oui, j'ai courbé la tête, avec plus de haine encore dans le cœur.

J'ai baissé le front; et depuis lors, je ne vous ai plus regardé en face. Mais, aujourd'hui, ce n'est pas votre femme qui se redresse devant vous et que vous obligez à vous braver : c'est la mère, une mère que rien ne fera reculer...

FERGAN.

Vous vous trompez sur les droits de la mère.

IRÈNE, *avec un mépris farouche.*

Ce ne sont pas les mères qui s'abusent sur leurs droits!... Nous les sentons, nous autres, se former en nous avec l'enfant même. Et nos yeux voient ces droits naître de nous, attachés à nos propres entrailles...

FERGAN.

Une fois de plus j'ai raison, à l'encontre de vos utopies, de par la loi...

IRÈNE.

Ah! cet affreux mot reparaît donc! Vous aussi, je vous retrouve vous jouant de la vie de mon fils, pareil à ce que vous avez été pour briser la mienne : Sans remords, avec ces yeux-là de bourreau tranquille dans l'accomplissement de sa besogne!

FERGAN.

Dites tout ce qu'il vous plaira. Rien ne m'empêchera de disposer de notre fils.

IRÈNE, *dans une hésitation tragique.*

Oh! ne saurai-je donc pas vous dire ce qui vous empêcherait de me le disputer!...

FERGAN.

Il m'appartient avant vous.

IRÈNE, *haletante.*

Ce n'est pas vrai!

FERGAN.

Contre vous.

IRÈNE.

Non! non!

FERGAN.

Allez veiller à son départ.

IRÈNE.

Écoutez!

FERGAN, *s'en allant.*

Non!... je vais donner l'ordre d'atteler.

IRÈNE, *lui barrant le chemin.*

Devant Dieu, cet enfant est à moi seule, ici!

FERGAN, *la rejetant en arrière de lui.*

Il est à moi, qui suis le père!

IRÈNE, *violemment, avec un grand geste tranchant.*

Vous n'êtes pas son père!

FERGAN, *stupéfait.*

Ah çà! vous devenez folle?

IRÈNE, *presque rassérénée.*

Je redeviens franche.

FERGAN, *suffoqué.*

Vous dites?... Vous savez ce que vous dites?

IRÈNE.

Je le sais.

FERGAN.

Vous voulez m'égarer?... Cette phrase... incroyable... cet outrage... c'est un moyen en dernier recours!... Parlez vite! Mais parlez donc!

IRÈNE.

Vous demandez des preuves? soit!... Rappelez-vous! Je vous avais fermé ma chambre; j'avais tout tenté pour vous chasser de ma vie... Et vous m'aviez emmenée en servitude, inoubliablement!...

FERGAN, *d'une voix féroce.*

Après?

IRÈNE.

Par quel sentiment ai-je pu faiblir un jour devant vos obsessions et redevenir votre femme?

FERGAN, *commençant à comprendre.*

Oh!

IRÈNE.

Je portais mon secret. Pour sauvegarder l'enfant, je vous ai caché la vérité, comme pour le sauver en ce moment je vous la dis!...

FERGAN, *se précipitant contre elle.*

Gredine! Gredine!

IRÈNE, *qui s'est réfugiée vers une sonnette.*

J'appelle vos domestiques.

FERGAN, *se maîtrisant.*

Le scandale!... En effet, je sais à présent qu'aucune infamie ne vous répugne.

IRÈNE.

C'est votre logique impitoyable qui m'a réduite au mensonge, à la faute!... Et c'est moi qui ne pardonne pas!

FERGAN.

Cet homme? Est-ce que je l'ai rencontré?

IRÈNE.

Peut-être.

FERGAN.

Nommez-le-moi!

IRÈNE.

Non.

FERGAN.

Il est venu ici?

IRÈNE.

Près d'ici.

FERGAN.

Je ne comprends pas comment vous avez pu parvenir à le voir.

IRÈNE.

Moi non plus.

FERGAN.

Vous l'avez vu souvent?

IRÈNE.

Que vous importe?

FERGAN.

Vous le voyez encore?

IRÈNE, *lui cachant la douleur de sa réponse.*

Non, il y a longtemps qu'il est parti, loin... pour toujours!...

FERGAN.

Et vous ne trouvez pas abominable que le fils de votre amant, quoi que je fasse, soit mon fils, et doive toujours être mon fils?

IRÈNE.

Qui dit cela?... C'est votre même loi qui a

dit que malgré moi, malgré tout, je serais toujours votre femme.

FERGAN.

Jamais je ne vous aurais soupçonnée!... Je vous ai sue mon ennemie. Mais... *(Il lui vient les larmes de son orgueil vaincu.)* mais je vous honorais comme telle.

IRÈNE.

Chacun fait la guerre avec ses moyens. Vous vous êtes servi de toute votre force... Moi j'ai eu contre vous *(D'une voix amollie.)* toute ma faiblesse!

FERGAN.

Je n'ai fait que me retrancher dans mes droits.

IRÈNE.

La nature aussi a ses droits...

FERGAN, *méchamment.*

Du moins, la vivacité vous a rendue imprudente. En m'affranchissant de mes devoirs de père, vous ne pouvez m'en ôter l'autorité. Vous avez trahi cet enfant sur lequel je puis tout.

IRÈNE.

Après ce que je viens de vous dire, vous ne pouvez plus rien contre lui.

FERGAN.

Vraiment ?

IRÈNE, *souverainement.*

Rien qui ne soit une lâcheté, une ignominie, une vengeance impossible.

FERGAN.

Tant pis !

IRÈNE.

Non, j'ai osé la révélation parce que c'était ressaisir mon fils pour toujours, le reprendre à vos sentiments les plus obligatoires d'homme simplement civilisé.

FERGAN, *menaçant.*

Et si j'étais devenu un sauvage, maintenant ?

SCÈNE VII

Les Mêmes, RENÉ.

IRÈNE.

René ! mon Dieu !

RENÉ, *allant vers Fergan, entre les deux personnages.*

Est-ce que nous sortons bientôt, papa ?

FERGAN, *bouleversé.*

Tais-toi !

IRÈNE, *s'emparant de son fils.*

Tais-toi ! tais-toi !

FERGAN.

Renvoyez-le, que nous achevions vite ce qui reste à dire.

IRÈNE, *à René.*

Retourne m'attendre auprès de tante Pauline.

RENÉ.

Pourquoi *que* papa a pleuré, puisqu'il ne pleure jamais?

IRÈNE, *voulant l'éloigner, avec douceur.*

Va-t'en.

RENÉ.

Comment *ça se* fait que tu ne pleures pas aussi, toi qui pleures toujours... quand tu crois qu'on ne te voit pas?... Je le vois bien, moi!

IRÈNE, *l'embrassant.*

Ah! chéri! mon chéri!... Je n'ai donc plus de larmes. *(Le reconduisant.)* Va... va! *(René sort.)*

SCÈNE VIII

IRÈNE, FERGAN.

FERGAN.

Cet enfant, il est maintenant à vous seule... oui! Je vous l'abandonne. Faites-en ce que bon

vous semblera... Vous avez dit vrai : je ne pourrais pas lui vouloir de mal. *(Faiblissant.)* Ce sera déjà bien assez que je m'apprenne à ne plus l'aimer. *(Avec autorité.)* Vous l'emmènerez... vous allez partir avec lui.

IRÈNE.

Je ne partirai pas.

FERGAN.

Comment!...

IRÈNE.

Je ne consentirai pas à être jetée à la porte. Pour mon fils, je ne sacrifierai rien de sa situation régulière, de la considération qui s'attache à sa naissance... légale.

FERGAN.

Je vous y contraindrai donc.

IRÈNE.

Non.

FERGAN.

Ce divorce que vous avez tant réclamé, c'est moi, à présent, qui le veux et qui le demande.

IRÈNE.

Je ne l'accepte plus. Ma jeunesse est passée, mes espérances sont abolies, mon avenir de femme est mort. Je me refuse à changer le cours de ma vie, à bouger, à remuer. Je n'ai plus la volonté que de rester, jusqu'à la fin, où je suis, comme j'y suis.

FERGAN.

Vous voudriez que je vous supporte?

IRÈNE.

Il le faudra bien. Vous n'avez contre moi rien d'autre que mon aveu...

FERGAN.

Est-ce que vous le renieriez au besoin?

IRÈNE.

Oseriez-vous m'inviter à le renouveler publiquement?

Un temps.

FERGAN, *anéanti.*

Alors qu'est-ce que vous voulez que je devienne ainsi, face à face avec vous, toujours,

toujours? Quelle existence voulez-vous que je mène?

IRÈNE.

La pareille à celle que vous m'avez fait mener jusqu'à ce jour. Nous sommes rivés au même boulet. Mettez-vous enfin à en sentir le poids et à le tirer aussi. Il y a assez longtemps que je le traîne toute seule.

FERGAN.

Il n'y a pas de justice.

IRÈNE.

Il y a celle du malheur commun.

FERGAN.

Vous êtes une coupable et je suis un innocent.

IRÈNE.

Nous sommes deux malheureux. Au fond du malheur, il n'y a plus que des égaux.



LES PAROLES RESTENT

COMÉDIE DRAMATIQUE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à Paris,
sur la scène du Vaudeville, le 17 novembre 1892.

Au maître artiste et paternel ami

ALPHONSE DAUDET

Hommage d'admiration et d'affection.

P. H.

PERSONNAGES

	MM.
LE MARQUIS DE NOHAN......	PIERRE BERTON.
LE COMMANDANT COMTE DE LIGUEIL..................	CANDÉ.
LE BARON MISSEN...........	VALBEL.
LE DOCTEUR DU BOIS DU CHER.	LAGRANGE.
HERMANN..................	P. ACHARD.
SAINT-CHEF................	BERNY.
BERNARD..................	GODEFROY.
UN DOMESTIQUE..............	DEBELLOCQ.
	Mlles
RÉGINE DE VESLES..........	MARTHE BRANDÈS.
MADAME DE MAUDRE.........	VERNEUIL.
COMTESSE DE LIGUEIL.......	SANLAVILLE.
MADAME DE SABÉCOURT......	NORY.
LADY BRISTOL..............	AVRIL.

La scène se passe à Paris, de nos jours.



LES PAROLES RESTENT

ACTE PREMIER

C'est la fin d'une soirée dans l'hôtel des Sabécourt. La scène représente un petit salon, où sont disposées des tables de jeux. Au fond, deux baies donnent sur une large galerie. A droite, une porte de sortie.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DOCTEUR, HERMANN, SAINT-CHEF. *Au lever du rideau, le docteur et Hermann achèvent une partie d'écarté. Saint-Chef, à cheval sur une chaise derrière Hermann, en examine les cartes.*

HERMANN, *perplexe.*

Je ne sais pas du tout quoi jouer... Saint-Chef, donne-moi donc ton avis.

SAINT-CHEF, *désignant une carte de l'index.*

Moi, j'attaquerais ici, à droite.

HERMANN.

Tu crois?... tu crois?... Tant pis, j'essaye par la gauche. *(Il joue.)*

SAINT-CHEF, *avec un geste de philosophie.*

C'est en cela que les conseils sont bons : ils fixent, tout de suite, ce dont on n'a plus qu'à faire le contraire.

LE DOCTEUR.

Je prends. *(Abattant son jeu.)* Et quatre atouts.

HERMANN.

Je n'ai jamais vu de veine pareille!... Ce n'est pas possible, docteur, il faut que vous trichiez!

LE DOCTEUR.

Ah! jeune Hermann, comme vous parlez inconsidérément!... Si je trichais, pourtant?...

Voyez combien ce que vous dites, sans intention désobligeante, deviendrait tout de suite... blessant... de mauvaise compagnie!...

SAINT-CHEF, *ayant jeté un coup d'œil vers le fond.*

Aïe! Madame de Sabécourt!

SCÈNE II

LES MÊMES, MADAME DE SABÉCOURT.

MADAME DE SABÉCOURT, *indignée.*

Comment, des jeunes gens assis!... qui se cachent!... Mais cette salle de retraite n'a été fondée que pour les personnes infirmes, ou âgées, ou ayant des enfants à la danse... Et vous, docteur, qui ne craignez pas de démoraliser ces âmes naïves!

LE DOCTEUR, *empochant son bénéfice.*

Au contraire, madame... Je les dégoûtais des jeux de hasard.

MADAME DE SABÉCOURT, *suppliante.*

Un dernier quadrille, et je ne vous demande plus rien.

HERMANN, *taquin.*

Vous venez encore nous proposer les filles géantes de votre général. Merci ! Il faut faire des enjambées !... Et puis se tordre le cou pour leur parler, tout là-haut !

SAINT-CHEF.

Oui, la fois où j'ai dû m'exécuter, il me semblait que je suivais, à pied, une amazone.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME DE MAUDRE, LADY BRISTOL.

MADAME DE SABÉCOURT, *allant vers les deux femmes.*

Madame de Maudre, j'espère bien que vous ne songez pas encore à vous retirer?

MADAME DE MAUDRE.

Non, vous êtes ma seule soirée de ce soir.

MADAME DE SABÉCOURT.

Vous non plus, n'est-ce pas, milady?

LADY BRISTOL, *s'éventant.*

Nous cherchions un peu de fraîcheur.

MADAME DE SABÉCOURT.

Comprenez-vous que les trois quarts de mon monde soient déjà partis, avant une heure du matin!

HERMANN.

C'est un peu votre faute.

MADAME DE SABÉCOURT, *avec surprise.*

Ma faute?

HERMANN.

Oh! chère madame, je rends la plus complète justice à la grâce personnelle de votre accueil et à la parfaite organisation de vos fêtes. Fleurs, lumière, musique, buffet de premier ordre, jolies femmes en satin, en soie, en

velours, en mousseline, en peau surtout ! C'est ici le paradis des cinq sens.

MADAME DE SABÉCOURT, *souriant.*

Alors que me reprochez-vous ?

HERMANN, *gravement.*

Peut-être de négliger les aspirations morales de vos hôtes...

MADAME DE SABÉCOURT, *interrogeant successivement chaque assistant du regard.*

Comprenez-vous ce que cela signifie ?

HERMANN, *de même.*

Voyons : vous invitez Mme de Beauloir, et vous n'invitez pas M. d'Allivrain ?

MADAME DE SABÉCOURT.

Oh ! le mauvais plaisant !

MADAME DE MAUDRE.

A propos, qu'est-ce que devient son scandale, à M. d'Allivrain ?

SAINT-CHEF.

D'abord, il y en a deux... scandales !

MADAME DE MAUDRE.

Ah! vraiment? Moi, je ne connais que celui qu'il est impossible de raconter devant les dames. *(Mme de Maudre se fait raconter tout bas la seconde histoire par Saint-Chef.)*

HERMANN, *ouvrant une comptabilité sur ses doigts.*

Vous négligez d'avoir Mme Oblomoff pour Érik effendi. Vous recevez la vicomtesse de Privas et vous fermez votre porte au gros Silbermaker. Vous...

MADAME DE SABÉCOURT, *l'arrêtant.*

Pardon. Je donne à dîner, à danser. Je ne donne pas... à aimer.

HERMANN.

C'est pourtant ce qu'on a trouvé de mieux pour retenir ses amis.

LE DOCTEUR.

Sur le pied de trois personnes par ménage.

SAINT-CHEF.

Ou même de quatre.

LADY BRISTOL, *sentencieusement.*

Oui, il y a tant de maris qui sont trompeurs !

MADAME DE MAUDRE, *montrant deux personnes qu'elle voit venir du fond.*

Quoi qu'en dise Mme de Sabécourt, elle a eu bien soin de réunir le baron Missen avec la belle Régine de Vesle.

MADAME DE SABÉCOURT, *avec l'intonation câline d'une bonté infinie.*

Oh ! vous êtes méchante ! *(Régine entre par une baie, au bras du baron Missen, et ce couple se croise avec la comtesse de Ligueil, au moment de ressortir par l'autre baie.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, RÉGINE, BARON MISSEN, COMTESSE DE LIGUEIL.

LA COMTESSE DE LIGUEIL.

Je vous en prie, Régine, que ce soit la der-

nière fois que vous dansez. Faites comme moi : reposez-vous avant de partir dans le froid.

RÉGINE.

Oui, ma petite cousine.

MADAME DE MAUDRE, *à Régine.*

Il paraît, mademoiselle, que vous achevez pour le prochain Salon une Diane chasseresse ?

BARON MISSEN.

Qui est une merveille.

MADAME DE MAUDRE.

Je me doutais bien, monsieur, que vous étiez parmi les privilégiés qui ont déjà pu admirer cette œuvre... On m'a dit qu'elle était magistrale... mais que la déesse s'y montrait bien... nue.

RÉGINE.

Oh ! non, madame, pas tout à fait... La tunique monte... *(posant le tranchant de la main sur la gorge décolletée de Mme de Maudre, à quelques centimètres au-dessus du corsage)* jusque-là.

(Régine et le baron Missen s'éloignent.)

MADAME DE MAUDRE, *à part.*

Elle me revaudra ce geste-là !

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* RÉGINE *et le* BARON MISSEN.

LE DOCTEUR, *à la comtesse de Ligueil.*

Le comte de Ligueil vous a donc laissée seule, ce soir? Cela ne devrait pas être dans un jeune ménage.

LA COMTESSE DE LIGUEIL.

D'abord mon mari n'est pas un jeune homme.

LE DOCTEUR.

L'âge d'un ménage est toujours celui que la femme y a.

LA COMTESSE DE LIGUEIL.

M. de Ligueil va venir nous chercher... Mais il me semble s'attarder un peu à son club.

HERMANN.

C'est signe qu'il gagne.

SAINT-CHEF, *après réflexion.*

Ou qu'il perd.

MADAME DE SABÉCOURT.

J'ai envie d'envoyer mon mari vous renvoyer le vôtre. Ça le mettrait de bonne humeur... *(à part)* le mien.

(Mme de Sabécourt et la comtesse de Ligueil sortent.)

SCÈNE VI

LE DOCTEUR, HERMANN, SAINT-CHEF, LADY BRISTOL, MADAME DE MAUDRE.

SAINT-CHEF.

Pourquoi Missen n'épouse-t-il pas Mlle de Vesles, puisqu'ils sont si bien ensemble?

HERMANN.

C'est si embêtant de se marier!

MADAME DE MAUDRE, *avec un ton perfide d'insinuation.*

Surtout lorsque la nécessité ne s'en fait pas particulièrement sentir.

LADY BRISTOL.

Excusez mon ignorance. Il y a si peu de temps que je suis à Paris, et j'ai déjà écouté tant d'histoires que j'en oublie, ou que je m'embrouille avec les... correspondants, comme nous disons à Londres. Existe-t-il donc un flirt entre ces deux personnes?

MADAME DE MAUDRE.

On prétend qu'il y aurait mieux.

LADY BRISTOL.

Mieux que du flirt!... Mais alors?... A moins que vous n'ayez, en France, quelque chose... d'intermédiaire entre le flirt... et ce qui est... mieux?...

HERMANN.

Non.

SAINT-CHEF.

Non.

MADAME DE MAUDRE.

Non, non!

LE DOCTEUR, *à Mme de Maudre.*

Oh! madame, songez donc : une jeune fille!

MADAME DE MAUDRE.

Une jeune fille!... Voilà une expression bien vite énoncée!... Savez-vous seulement ce que c'est qu'une jeune fille?

LE DOCTEUR.

J'en connais, j'en soigne... j'en ai même disséqué.

MADAME DE MAUDRE.

Eh bien, moi qui l'ai été, jeune fille, je n'ai, moi-même, qu'un sentiment vague, qu'un souvenir hésitant de ce que l'on est dans cet état fragile de confiance et de timidité, de mystère pour soi-même. Mais, du moins, j'ai bien conscience que j'étais pareille à mes sœurs, à mes cousines, à toutes les autres enfin!... Tandis que Mlle de Vesles...

LE DOCTEUR.

Vous ne l'aimez pas?

MADAME DE MAUDRE, *nerveusement.*

Elle m'est bien indifférente. Et pourtant je suis un peu agacée quand j'entends assimiler à une ingénue cette grande personne de vingt-cinq ans, qui peint des nudités... comme un rapin, qui sort seule, et qui est libre avec les hommes... Oh ! mais libre !... comme une femme mariée !

LADY BRISTOL.

Dans quelles circonstances a-t-elle pu se lier ainsi avec le baron Missen ?

SAINT-CHEF.

Il ne me plaît pas, ce Hollandais ; il est poseur, antipathique.

MADAME DE MAUDRE.

Aux hommes. C'est justement ce type-là qui est le plus sympathique aux femmes.

HERMANN, *répondant à lady Bristol.*

Le père de Mlle de Vesles, lorsqu'il mourut, il y a deux ans, était ministre de France en Roumélie, où Missen était secrétaire de la légation de son pays.

MADAME DE MAUDRE.

C'est-à-dire que M. de Vesles est mort précisément au moment où son rappel venait de lui être signifié. Mort de chagrin, peut-être? Surtout si sa disgrâce a été motivée, comme c'est vraisemblable, par la mauvaise tenue de sa fille.

SAINT-CHEF.

Et Missen a trouvé le moyen de se faire nommer à Paris peu de temps après que Mlle de Vesles y a été revenue.

LADY BRISTOL.

Vous êtes tous très au courant.

LE DOCTEUR.

Non pas! Moi je suis très incrédule en ces matières; car l'opinion ne peut jamais se fonder que sur des apparences souvent bien fausses.

LADY BRISTOL.

C'est vrai. Quelquefois, pour soi-même, Dieu sait si, la tête sur le billot...

HERMANN, *avec une chaleur d'approbation ironique.*

On jurerait que ce n'est pas vrai!

LADY BRISTOL.

Et l'on sent pourtant que s'il y avait là, pour vous surprendre, quelqu'un qui vous en voudrait... Aussi, quand mon mari me raconte une affaire de ce genre, je lui dis toujours que l'on ne doit croire que ce que l'on a vu... *(férocement)* que ce qui lui aurait crevé les yeux.

LE DOCTEUR.

En tout cas, faut-il, au moins, citer des faits!

MADAME DE MAUDRE.

Oh! vous me provoquez à vous en apprendre plus que je n'aurais voulu... Voyons : supposez que grâce à la situation de vos fenêtres, et dans les hasards de l'insomnie, vous ayez vu le baron Missen — à plusieurs reprises, et toujours entre minuit et deux heures du matin — opérer son entrée ou sa sortie de la maison habitée à Andrinople uniquement par Mlle de Vesles et son père?... Et si, une fois, vous aviez parfaitement distingué que le jeune homme, au départ, baisait une main qui allait, derrière lui, refermer la porte, mystérieusement, tout doucement... Auriez-vous été édifié?

LE DOCTEUR.

Qui a constaté cela? Qui a rapporté de là-bas cette aventure parmi vous?

MADAME DE MAUDRE.

Un Parisien dont la parole fait foi pour tous... Un des nôtres, un officier qu'une mission promenait alors en Orient...

HERMANN.

Et qui a l'air aujourd'hui bien au regret d'avoir eu jadis la langue aussi longue.

MADAME DE MAUDRE, *haineusement.*

Ah! vous l'avez remarqué aussi?

LADY BRISTOL.

A la fin, dites, qui est-ce?

MADAME DE MAUDRE.

Soit! C'est le marquis de Nohan... Et l'autorité d'un pareil témoin aura sans doute influencé un très ancien ami de M. de Vesles qui, l'année dernière, avait demandé l'orpheline en mariage. Car ce vieux prétendant, instruit des bruits qui couraient, s'est désisté quelques semaines avant la date de la cérémonie.

SAINT-CHEF.

Et il s'agissait là d'une fortune énorme!

HERMANN.

Pas précisément. Une fortune énorme, au temps où nous vivons, c'est une fortune d'ancien roi, un trésor d'État. On ne peut plus faire un pas dans le monde sans entendre parler de gens qui ont trente ou quarante millions.

LADY BRISTOL.

Et surtout les gens qui meurent! N'avez-vous pas remarqué que ceux-là laissent toujours cinquante millions? On dirait que ça coûte moins d'arrondir la somme dès qu'on a le soulagement qu'ils n'en jouissent plus.

HERMANN.

Néanmoins, le potin de Nohan aura bien fait perdre à Mlle de Vesles un établissement d'au moins cent mille francs de rentes.

LE DOCTEUR.

Tenez! pour en croire mes oreilles, j'aurais encore besoin que quelqu'un m'affirmât avoir entendu le marquis de Nohan, en personne,

proférer une telle accusation, de sa propre bouche.

MADAME DE MAUDRE, *avec décision.*

Eh bien, moi, par exemple!

LADY BRISTOL.

Je ne m'explique pas comment un homme de bonne compagnie peut être assez indélicat pour faire une semblable délation. En somme, il a souillé la réputation de cette demoiselle de Vesles; il en a empêché la fortune, ruiné l'avenir...

HERMANN.

Chut! le voilà.

SCÈNE VII

LES MÊMES,
LE MARQUIS DE NOHAN.

MADAME DE MAUDRE, *à Nohan.*

Monsieur de Nohan, vous n'êtes pas gentil

d'avoir oublié mes pauvres. Vous saviez bien que je vendais l'autre semaine.

NOHAN.

Excusez-moi, madame, et soyez sûre du plaisir que j'aurai à vous remettre, dès demain, mon offrande.

MADAME DE MAUDRE, *se levant, et emmenant Nohan graduellement à l'écart des autres, au premier plan de la scène.*

Je vous dispense de toute charité à mon adresse. Mais laissez-moi vous faire remarquer que, autrefois, j'avais en vous un client plus empressé.

NOHAN, *évasivement.*

Autrefois, j'avais en effet la religion de ces ventes de bienfaisance, lorsqu'on y payait vingt francs un sachet de dix sous. Mais à présent qu'on y achète des balais, du cirage, des légumes conservés, un tas d'objets très utiles, à meilleur marché que dans les magasins, il me semble que j'irais exploiter les indigents.

MADAME DE MAUDRE.

Malgré ce louable scrupule, j'imagine que si

je m'étais fait assister à mon comptoir par la belle Régine...

NOHAN.

Pourquoi ce nom, encore?

MADAME DE MAUDRE, *désignant les autres personnages qui, à distance, s'entretiennent entre eux.*

Pauvre cher, on causait de vous, il n'y a qu'un instant. Et l'on vous trouvait bien étonnant d'être devenu si amoureux, oui, amoureux, d'une personne sur qui vous avez été le premier à proclamer les droits acquis d'un autre.

NOHAN.

Vous ne ferez donc jamais le silence sur une indiscrétion, sans doute très coupable, mais que, du moins, j'avais commise vis-à-vis de vous seule... d'une voix bien basse, et bien près de votre oreille.

MADAME DE MAUDRE, *sèchement.*

Je vous défends de me rappeler ces souvenirs-là.

NOHAN.

Ils sont cependant mon unique excuse. *(Elle*

se redresse d'un air de défi.) Oh! vous n'êtes que trop sûre que je ne l'invoquerai jamais... C'est par votre acharnement à décrier une créature sans défense, c'est par vous que mon propos frivole, téméraire, et surtout incertain!... est devenu une sorte de légende publique.

MADAME DE MAUDRE.

Tant que cela?

NOHAN.

On m'a questionné là-dessus moi-même! On prétendait me faire donner des détails. Cela m'est revenu de dix côtés, comme c'est venu naguère à la connaissance du comte de Neuchamps, par vous, toujours par vous!

MADAME DE MAUDRE.

Si jamais Mlle de Vesles venait à apprendre ce qu'on raconte sur elle?... et que c'est vous qui me l'avez conté?...

NOHAN, *avec une douleur suppliante.*

Oh! madame!

MADAME DE MAUDRE.

Hé! hé! petit à petit, tout arrive... Je crains

bien qu'elle ne prenne cela mal, très mal... On lui prête un naturel violent... Et vous pourriez entendre d'elle quelques-unes de ces vérités dont se garde le ressentiment de femmes mieux élevées.

NOHAN.

Comme vous me haïssez!

MADAME DE MAUDRE.

Dame! puisque notre amour est mort.

NOHAN.

Mais moi, je ne vous hais point.

MADAME DE MAUDRE.

C'est ce que je vous reproche le plus!... *(Prenant un ton de pitié moqueuse.)* Allons, ne faites pas cette moue : elle vous va trop mal. Offrez-moi plutôt votre bras, et promenez-moi.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE COMTE DE LIGUEIL.

HERMANN.

Voici enfin le commandant de Ligueil.

NOHAN, *prêt à sortir avec Mme de Maudre à son bras, et faisant vers Ligueil un mouvement d'amitié mal à l'aise.*

Mon commandant...

LIGUEIL, *froidement, à Nohan.*

Ah! te voilà!

HERMANN.

La comtesse commençait à désespérer de vous.

MADAME DE MAUDRE.

Mais votre pupille ne se plaignait point du répit. *(Nohan et Mme de Maudre s'éloignent par le fond.)*

LIGUEIL, *au docteur.*

Quoi! docteur, encore en fête à cette heure-ci! Ah ça! et votre sonnette de nuit?

LADY BRISTOL, *malicieusement.*

Vous savez bien que c'est un docteur mondain, qui de plus passe pour être épris de toutes ses clientes.

LE DOCTEUR, *avec une coquetterie en cheveux blancs.*

Madame, ce sont mes vieux confrères qui répandent ce bruit-là, pour me faire du tort.

SCÈNE IX

LE DOCTEUR, HERMANN, SAINT-CHEF, LADY BRISTOL, LE COMTE DE LIGUEIL, MADAME DE SABÉCOURT.

MADAME DE SABÉCOURT, *entrant.*

Voyons, messieurs, je vous en prie, toutes

ces petites veulent absolument danser un cotillon. Venez, vous avez assez potiné.

LIGUEIL, *inquiet.*

Ah! bien entendu, on a potiné. Et comme de juste, sur les personnes qui sont à côté?

HERMANN, *avec bonhomie.*

Il y en avait déjà de parties.

LIGUEIL.

Et puis, à belles dents, n'est-ce pas?... Comme on opère aujourd'hui sur le prochain : plus de petites moqueries portant sur les ridicules légers ou les défauts aimables; mais des imputations graves, écrasantes, contre le fond même des personnes.

MADAME DE SABÉCOURT.

Oh! quel ton de moraliste! On a toujours jaboté ainsi entre intimes. Et pourvu que les sujets en cause ne s'en doutent point; pourvu qu'il n'y ait à portée des propos qui blesseraient, aucun parent, pas de mari...

LADY BRISTOL.

Ni d'amant.

MADAME DE SABÉCOURT, *vivement.*

Ah! cela, ma chère, me fait si peur! Car les situations de ce genre, on les ignore... quelquefois. Elles peuvent être de la veille...

LIGUEIL.

Voyez-vous, je suis un vieux militaire. Je professe que lorsque l'on a quelque chose à exprimer contre quelqu'un... N'est-ce pas, docteur?

LE DOCTEUR.

On se tait.

LIGUEIL.

Ah!... Moi, je lui dis ça en face.

SAINT-CHEF.

Merci, on se fait flanquer des gifles.

LIGUEIL.

Cela ne vous semble donc pas monstrueux que, dans la vie des salons, le jour, le soir, sans enquête, sans garantie, sans conviction même, on accuse, on condamne! Seulement, ah! seulement!... on n'exécute pas...

MADAME DE SABÉCOURT.

On ne peut pas vivre comme des loups.

LIGUEIL.

Mais pourquoi ne pas admettre que l'on soit en société de gens semblables à soi, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de mieux?... « — M. Un tel, il fait la poussette! Mme Une telle, c'est son oncle qui l'entretient!... — Ah! bah! qui est-ce qui vous a dit cela?... — Je ne sais plus. Mais attendez donc, il me semble que c'est vous. — Moi? jamais de la vie!... Quand ça, donc?... Moi? moi? Alors, c'est qu'on me l'avait dit... » *(Une farandole de danseurs et de danseuses passe dans la galerie.)*

MADAME DE SABÉCOURT.

Et notre cotillon qui est commencé! Mon cher commandant, si vous voulez continuer à prêcher, nous vous laissons dans le désert. Allons, monsieur Hermann, je vous enlève.

SAINT-CHEF, *à Lady Bristol.*

Milady, enlevez-moi! *(Les deux jeunes gens sortent avec les deux femmes.)*

SCÈNE X

LIGUEIL, LE DOCTEUR.

LIGUEIL.

Ah çà, docteur! ce besoin d'entrer dans la vie des autres, d'y chercher des coins sales pour s'y complaire, d'en rapporter des choses malpropres pour les exhiber, c'est une nouvelle maladie, cela?

LE DOCTEUR.

Une de plus, je ne demande pas mieux.

LIGUEIL.

Je m'adresse à vous solennellement, comme à une consultation, pour quelque chose qui me pèse.. là... Tenez, il y a deux jours que j'en suis à ne plus savoir que penser ni que faire... Hier matin, j'ai reçu un avertissement... anonyme, écrit en majuscules, de manière à ne trahir aucune main...

LE DOCTEUR, *à part.*

Diable!... *(A Ligueil.)* On jette cela au feu.

LIGUEIL.

Attendez... Entre nous, n'est-ce pas?... Eh bien! cet avis accuse un homme d'honneur, un ami que j'ai toujours profondément aimé, d'avoir accompli un acte de calomnie, tellement incroyable, tellement insensé, que je voudrais me l'expliquer par un cas pathologique.

LE DOCTEUR.

Méprisez plutôt la lettre comme un vilain moyen, quelque vengeance de femme, probablement un mensonge...

LIGUEIL.

Je suis, hélas! obligé d'en tenir compte. Car cette dénonciation invoque, pour preuve, un fait certain et qui, jusqu'alors, m'avait paru incompréhensible: c'est le changement d'allures de mon ami, sa rupture presque complète et sans motif appréciable avec moi, avec les miens.

LE DOCTEUR, *tentant de s'esquiver.*

Vous êtes seul compétent sur ce sujet.

LIGUEIL.

C'est juste, j'agirai pour le mieux... *(retenant le docteur.)* Mais vous, accordez-moi, persuadez-moi que ces effrayants commérages ont une cause nerveuse, dont les auteurs ne seraient pour ainsi dire pas responsables. Hein ? C'est une influence épidémique, que les plus sains d'entre nous... les plus chers !... peuvent subir tout d'un coup dans des milieux comme celui-ci ? Voyons, cela doit avoir un nom scientifique ?

LE DOCTEUR.

Heu ! heu ! on peut toujours se servir du nom d'influenza.

LIGUEIL.

Non, répondez sérieusement.

LE DOCTEUR.

Ma foi, notre jargon de médecine a déjà formulé quelques termes pour définir des cas qui se rapprochent du cas en question. Nous avons la coprolalie, c'est-à-dire une impulsion irrésistible à blasphémer, à proférer des mots ignobles. On rencontre aussi l'écholalie, qui est un besoin physique de se faire aussitôt l'écho

des bruits entendus : l'aboiement du chien, le grincement de la scie...

LIGUEIL.

Eh bien! cette rage que nos contemporains ont de dire des choses avilissantes, cette fureur de se faire l'écho de tous les bruits...

LE DOCTEUR.

La Faculté s'en occupera peut-être un de ces jours, sous le titre de fièvre débinoïde, de potinite aiguë, de cancanomanie, de diffamose... D'ailleurs, à l'époque de l'humanité que nous avons atteinte, ne sommes-nous pas tous, plus ou moins, des descendants d'aliénés ou d'alcooliques?... Pensez à la quantité formidable de poisons pour le corps et pour l'âme, qui, depuis un siècle, a été bue, inhalée, fumée, injectée sous la peau, par une race voulant désormais sentir des voluptés... tout le temps, et partout!... Ah! vous m'avez fait prendre soif; accompagnez-moi au buffet.

LIGUEIL.

Non, vous m'avez défendu toutes les boissons sucrées, acidulées, gazeuses, que sais-je encore!

LE DOCTEUR.

Ah! mais, si nos clients se mettaient ainsi à observer nos prescriptions, les médecins n'auraient bientôt plus de clientèle. Allons, allons, faites-nous un peu d'excès de temps en temps, et en tout genre... *(Ils ont peu à peu gagné le fond de la scène et sortent par une baie, tandis que Régine et le baron Missen entrent par l'autre.)*

SCÈNE XI

RÉGINE, LE BARON MISSEN.

RÉGINE, *se laissant tomber sur un canapé.*

Et maintenant, toute à l'hygiène.... Constatez combien je suis obéissante.

MISSEN, *approchant d'elle une chaise.*

Aussi, comme vous devez savoir commander!

RÉGINE.

C'est souvent plus embarrassant.

MISSEN.

Je voudrais tant recevoir un ordre de vous. *(Il va pour s'asseoir.)*

RÉGINE, *l'arrêtant.*

Eh bien! allez-vous-en. Laissez-moi seule ici.

MISSEN.

Ah! je ne prévoyais pas une injonction de ce genre... En avez-vous au moins une raison?

RÉGINE, *gênée.*

Sans doute... mais...

MISSEN.

Je désire la connaître.

RÉGINE, *de plus en plus gênée.*

Nous nous sommes peu quittés pendant ce bal, et je craindrais que notre disparition simultanée ne fût remarquée.

MISSEN.

Vous ai-je donc invitée trop souvent? Pourquoi ne m'avoir pas prévenu dans le courant de la soirée?

RÉGINE.

Je n'y ai pas pensé. C'est l'arrivée de mon cousin de Ligueil qui m'a rappelé la recommandation qu'il m'a faite, aujourd'hui même, avant de venir.

MISSEN.

Laquelle?

RÉGINE.

Vous ne lui en voudrez pas?... Il m'a dit d'être réservée... avec vous... parce que votre empressement... aux yeux du monde... était compromettant pour moi.

MISSEN, *piqué.*

Cette observation m'étonne... et très désagréablement.

RÉGINE, *un peu impatientée.*

Oui. J'en ai de même été fort surprise... Mais retournez par là, je vous prie.

MISSEN, *de même.*

Vous me parlez sur un ton qui n'est presque pas gentil.

RÉGINE, *avec énervement.*

Pourquoi aussi ne vous être pas tout de suite soumis à ma demande si simple? Vous avez voulu que je la justifie; et j'en suis honteuse. Il y a de ces raisons qui vous semblent se changer en torts quand on s'entend les donner.

MISSEN, *avec malveillance.*

N'auriez-vous pas plutôt senti naître le scrupule exagéré dont vous voilà prise, au moment où le marquis de Nohan est entré?

RÉGINE.

Plaît-il?... Et quand cela serait, je n'ai pas, et je n'ai jamais eu, je pense, de comptes à vous rendre sur rien... *(adoucissant sa voix.)* Je vous répète une fois de plus que j'ai pour vous une cordiale amitié. Je suis convaincue que vous avez aussi pour moi beaucoup de sympathie. Moins que vous ne vous risquez parfois à le prétendre; mais autant que je vous en permets... Et maintenant, je vous en conjure, allez vite vous asseoir entre deux mères de jeunes demoiselles à marier, et soyez très aimable pour qu'elles me pardonnent d'avoir si longuement,

et malgré moi, paru accaparer le brillant parti que vous êtes.

MISSEN, *naïvement.*

Mais je n'ai nulle envie de me marier.

RÉGINE, *le regardant en face.*

Cela, en effet, je le crois.

MISSEN, *interloqué.*

Comment?... Quoi?...

RÉGINE, *apercevant Nohan qui, entré dans la pièce, va en ressortir à la vue du couple.*

Ah! Monsieur de Nohan, vous ne m'avez pas encore souhaité le bonsoir.

SCÈNE XII

LES MÊMES, NOHAN.

RÉGINE, *à Nohan.*

Vous connaissez bien le baron Missen?

NOHAN, *avec courtoisie.*

Mais certainement.

RÉGINE, *à Missen.*

Vous connaissez bien le marquis de Nohan?

MISSEN, *avec raideur.*

Non.

RÉGINE, *les présentant l'un à l'autre.*

Le marquis de Nohan... Le baron Missen. *(Les deux hommes se font un bref salut et s'écartent l'un de l'autre, chacun vers une extrémité opposée de la salle.)* A présent vous êtes en relations. *(Elle se force à plaisanter avec embarras.)* Tout à l'heure vous auriez eu quelque chose à vous dire, la politesse interdisait que vous vous le dissiez. *(Riant un peu, à Nohan.)* Maintenant, quand même vous n'auriez rien du tout à vous dire, il faut pourtant que vous vous disiez quelque chose... *(Avec insistance, à Missen.)* par politesse.

MISSEN, *toujours rogue.*

Je vais dire... adieu. *(Plus gracieusement.)* Il est tard; et je trouverai sans doute à la Légation quelque dépêche encore à déchiffrer. *(Il sort.)*

SCÈNE XIII

RÉGINE, NOHAN.

RÉGINE.

Franchement, en quoi ai-je eu la maladresse de vous fâcher?

NOHAN.

Je ne comprends pas votre question, mademoiselle.

RÉGINE.

Vous êtes maintenant, avec moi, comme lorsque l'on a quelque chose contre quelqu'un… Ce soir même, vous alliez éviter de me donner la main.

NOHAN.

Admettez que je sois un sauvage; ne me reprochez pas une humeur à laquelle je ne puis rien.

RÉGINE.

C'est moi seule que j'accuse; mais, par exemple, sans savoir de quoi... Quand mes cousins de Ligueil, après la mort de mon père, m'ont offert l'hospitalité, vous étiez comme l'enfant de leur maison. Vous veniez constamment déjeuner, dîner, chercher le commandant pour une promenade à cheval. Et ainsi, vous et moi, nous avons alors véritablement fait connaissance. Même il m'avait semblé que nous avions été tout de suite de vieux camarades! Vous aviez une façon si cordiale, si aisée de me traiter... en garçon, que j'en étais bien un peu confuse... mais très contente.

NOHAN.

J'ai eu tort, mademoiselle, à mon insu, d'avoir une telle familiarité, puisque vous l'avez sentie.

RÉGINE.

Pardonnez-moi les mots, puisque je les emploie à vous remercier des choses... Ce qui est certain, c'est que, après avoir eu le temps d'approfondir mon caractère, quand vous avez dû savoir tout à fait bien ce que j'étais, comment j'étais, alors que j'espérais mériter de

vous une amitié encore meilleure, au contraire, vous êtes devenu subitement formaliste avec moi, horriblement respectueux... Et puis vous vous êtes fait si rare chez ceux qui me donnent asile, que vous m'avez eu l'air de vouloir m'y céder toute la place... N'avais-je donc pas su me tenir à la mienne?... et ne lui est-il pas suffisant d'être bien petite?

NOHAN.

Je vous assure que vous vous trompez sur les faits, sur mes sentiments...

RÉGINE.

Voulez-vous que je vous dise quand vous avez changé? C'est l'année dernière, juste à l'époque où a été rompu le projet de mon mariage.

NOHAN, *anxieux.*

Cette rupture a été un violent chagrin pour vous?

RÉGINE.

Ah! Toute ma peine ne m'est venue que de celle dont le comte de Neuchamps m'a rendue témoin quand il m'a repris sa parole. Car cet honnête homme avait dû se faire une cruelle

violence en renonçant à ce qu'il avait sans doute imaginé comme une sorte d'adoption, pour tirer de dépendance, de charge à autrui, de misère, la fille de son grand ami de Vesles.

NOHAN.

Puis-je vous demander quelle explication il vous a donnée?

RÉGINE.

Il avait les yeux pleins de larmes : — « Ma chère enfant, m'a-t-il dit, j'ai pour vous une tendresse profonde; mais vraiment mes cheveux sont trop blancs. Le monde est si méchant qu'il ne croirait jamais à votre abnégation. Et je ne veux pas que ce soit vous qui ayez à souffrir de propos perfides dont ma vieillesse seule serait la cause! » Après ces mots, il m'embrassa paternellement. Je l'avais écouté avec soumission. Mais, sans pouvoir me rendre compte de ce qui s'accomplissait alors dans ma vie, j'ai éprouvé la sensation d'un immense abandonnement. J'avais follement besoin d'être soutenue, entourée d'affection; et c'est sans doute cela qui me rendait plus exigeante que de raison et qui me fait encore aujourd'hui parler des aides que je n'ai plus trouvées au-

près de moi... N'est-ce pas, monsieur de Nohan, si vous aviez deviné cette détresse, vous seriez resté là pour me remonter le moral ?

NOHAN, *très ému.*

Ah ! mademoiselle, je suis à la fois pire et meilleur que les apparences ne peuvent vous en donner l'idée. Mais au milieu de tout cela, prenez l'assurance que j'ai pour vous un dévouement... suprême.

RÉGINE.

Vrai?... Merci !... Alors, je vous en prie, dans un temps où vos amis de Ligueil ont tant de bontés à mon égard, ôtez-moi la conviction, et ne la leur laissez pas prendre, que c'est ma présence chez eux qui vous en écarte... Venez les voir... D'ailleurs vous n'êtes pas exposé à me rencontrer : je suis perpétuellement dans mon atelier, au troisième étage.

NOHAN.

Vous travaillez beaucoup ?

RÉGINE.

Je voudrais acquérir assez de talent pour en

vivre matériellement... et moralement, puisque je suis condamnée à rester fille... et à devenir vieille fille.

NOHAN, *comme malgré lui.*

Pourtant...

RÉGINE.

Pourtant quoi?...

NOHAN.

Je sens que je suis gravement indiscret... Mais nous causons avec tant d'intimité... Ne croyez-vous donc pas que vous épouserez le baron Missen?

RÉGINE.

Il ne m'a jamais exprimé une intention de ce genre.

NOHAN, *nerveusement.*

Mais il vous fait la cour... Il n'est pas possible qu'il ne vous ait point laissé entendre... *(Avec jalousie.)* qu'il vous aimait.

RÉGINE, *avec une moue faiblement négative.*

Oh!

NOHAN.

Admettez-vous donc que ce ne soit point avec le projet de vous épouser?

RÉGINE.

Dans la façon avec laquelle Missen me parle parfois de ses parents et du genre d'union que ceux-ci rêvent pour lui, j'ai pu reconnaître, en effet, un moyen délicat de me faire entendre que sa famille serait un obstacle... à ce dont il n'était d'ailleurs pas question entre nous.

NOHAN.

Excusez-moi... Mais alors, comment tolérez-vous ses assiduités?

RÉGINE.

Parce qu'il se rattache, pour moi, à des souvenirs qui me sont bien douloureux et aussi bien chers...

NOHAN, *avec angoisse.*

Ah!

RÉGINE

Vous êtes formalisé? Croiriez-vous que je veuille faire avec vous du mystère?... Je ne

vois point, du reste, quel mal je commettrais en confiant à un ami aussi sérieux que vous le rôle dont le baron avait bien voulu se charger dans les derniers instants de la carrière et de la vie de mon père...

NOHAN.

Faites-moi savoir, je vous en prie... Aidez-moi à savoir!...

RÉGINE.

Voilà : l'énergie et le patriotisme de M. de Vesles avaient suscité contre lui, dans notre résidence d'Orient, une ligue des autres agents diplomatiques. Seul, le chef de légation de Missen nous était resté favorable. Mais il était tenu à des apparences officielles de neutralité.

NOHAN.

Alors?

RÉGINE.

Alors, quand il avait quelque avertissement à donner à mon père, il ne le faisait qu'indirectement, par l'entremise de Missen, et en cachette...

NOHAN.

En cachette?

RÉGINE.

Oui, le soir, tard, très tard.

NOHAN.

Le soir, dites-vous?

RÉGINE.

Enfin, la nuit.

NOHAN.

La nuit!... Quand tout était censé dormir?...

RÉGINE.

Je veillais; et jusqu'au pas de la porte je prenais part à ces entretiens qui avaient pour but de sauver une situation dont mon père et moi nous avions tant besoin.

NOHAN, *à part.*

Ah! misérable que je suis! *(Avec tristesse.)* Parbleu, c'était cela, c'est clair.

RÉGINE.

Vous comprenez en quoi, Missen et moi, nous sommes un peu de vieux complices?

NOHAN.

Mais il faudrait, je vous en supplie, ne plus du tout en avoir l'air... Si vous pouviez deviner!...

RÉGINE.

Effectivement, mon cousin m'a déjà prévenue.

NOHAN.

Ah!... Ligueil?...

RÉGINE.

Véritablement, vous aussi, vous croyez qu'il y ait des âmes assez mauvaises, assez viles?...

NOHAN, *du fond de l'âme.*

Oui.

RÉGINE, *indignée.*

Une pauvre fille qui n'a que sa réputation!... Est-ce qu'on vous a déjà dit des choses contre moi?

NOHAN.

Non...

RÉGINE.

Vous m'auriez défendue, n'est-ce pas?... Vous me défendriez?

NOHAN, *accablé.*

De mon mieux.

SCÈNE XIV

RÉGINE, NOHAN, COMTESSE DE LIGUEIL.

COMTESSE DE LIGUEIL.

Régine, nous partons. *(A Nohan.)* Vous, je renonce à espérer votre visite, puisque vous n'en trouvez plus le temps depuis que vous n'avez plus rien à faire.

RÉGINE, *faisant à Nohan une petite mine de volonté.*

Au contraire, ma chérie, le marquis de Nohan venait de me demander si vous receviez toujours le jeudi.

COMTESSE DE LIGUEIL.

Et elle vous a prévenu que c'était après quatre heures?

NOHAN.

Puisque maintenant on n'est plus chez soi, à son jour, qu'à partir d'une certaine heure.

COMTESSE DE LIGUEIL.

Oh! jusqu'à cette heure-là, prudemment fixée pour retarder les visites importunes, plus d'une femme est chez elle, de tout cœur. C'est le bon moment, mon cher, choisissez-le. Plus tard, cela ne peut pas s'appeler encore y être; ce n'est plus que rester chez soi. C'est l'heure des restes... *(Tendant la main à Nohan.)* Alors, à jeudi.

RÉGINE, *tendant la main à Nohan.*

Au revoir.





ACTE DEUXIEME

Dans l'atelier de Régine de Vesles, chez les Ligueil.

SCÈNE PREMIÈRE

RÉGINE, LIGUEIL, *puis* UN DOMESTIQUE. *Au moment où la toile se lève, Régine, devant son chevalet, est en train de peindre le portrait du comte de Ligueil. Régine est en déshabillé du matin.*

RÉGINE.

Si vous êtes fatigué, reposez-vous un instant.

LIGUEIL, *se levant.*

Me permettez-vous enfin d'aller me contempler?

RÉGINE.

Mon Dieu, oui, puisque vous avez la politesse d'en avoir tant envie; mais j'aurais mieux aimé que votre première impression ne portât que sur un travail fini.

LIGUEIL, *étant allé voir le portrait.*

Oh! c'est très bien! c'est parfait!

RÉGINE, *joyeuse.*

Vraiment! vous vous trouvez ressemblant? Vous êtes content?

LIGUEIL, *considérant alternativement son image, dans le portrait et dans un face-à-main.*

Êtes-vous certaine que j'aie le nez tout à fait aussi fort?

RÉGINE, *comparant à son tour les deux nez.*

Heu! heu! j'arrangerai cela d'un rien.

LIGUEIL, *de même.*

C'est très bien, très bien... Ah! la bouche est peut-être une petite idée trop grande!...

RÉGINE, *attristée.*

Vous voyez, cela vous paraît mal.

LIGUEIL, *de même.*

Je vous répète que c'est très réussi! Regardez-moi les yeux, Régine. *(Il se tourne vers elle.)* Ne vous semble-t-il pas que je les aie un peu plus ouverts, un peu moins durs? Je ne prétends pas avoir de grands yeux; mais j'ai, tout de même, les yeux... grands.

RÉGINE.

Voulez-vous que je vous dise? vous posez si bien que vous en posez trop bien. *(Elle imite Ligueil.)* Vous froncez les sourcils, vous serrez les dents; on penserait que vous êtes attentif ou préoccupé, tandis que vous n'avez rien à faire que de rester naturel et de vous montrer comme à votre ordinaire.

LIGUEIL.

Sapristi! je pose naturellement, comme il m'est naturel de poser. C'est ma façon de poser; c'est une ressemblance de plus avec moi-même: un effort que je fais pour mieux me ressembler. Je fais quelque chose, autant que si je mettais mes éperons ou que si j'étudiais une carte d'état-major.

RÉGINE.

Il faudrait justement éviter cela.

LIGUEIL.

Mais tous les portraits que l'on expose, ce sont les images de gens qui posent. Un particulier que l'on ne remarque point s'il passe à côté de vous, en chair et en os, vous inspire tout de suite une impression à son endroit, par sa manière de se présenter dans le cadre d'une toile. *(Il prend une attitude.)* On se dit : « Voilà un monsieur qui doit avoir de la conversation dans les sociétés d'archéologie, » ou bien *(variant d'attitude)* : « Voilà un monsieur avec qui on ne doit pas pouvoir se lier en chemin de fer... » Le livret porte simplement : Portrait de M. X... Lisez : « Portrait de M. X... en train de faire faire son portrait. » Tous ces individus que l'argot du monde appelle des poseurs, leur qualification ne leur vient-elle pas de ce qu'ils se comportent toujours, au Bois, à table, au théâtre, à la salle d'armes, comme s'ils étaient au moment où l'on fixerait leurs traits pour la postérité ?

RÉGINE, *se remettant à son chevalet.*

Enfin, posez, en posant le moins possible.

LIGUEIL, *consultant sa montre.*

Ne craignez-vous pas de vous mettre en retard? Il va bientôt falloir vous apprêter et descendre au salon, pour aider Mme de Ligueil à faire les honneurs de son quatre *o'clock.*

RÉGINE.

J'ai prié ma cousine de m'en dispenser aujourd'hui.

LIGUEIL.

A propos de quoi?

RÉGINE.

Vous allez vous moquer encore de moi.

LIGUEIL.

Dites?

RÉGINE.

La même raison qui m'a empêchée hier de vous accompagner à ce concert.

LIGUEIL, *grommelant.*

Toujours parce que le comte de Neuchamps vient de se laisser enterrer! Mais, ma chère

enfant, vous damez le pion à la reine Artémise elle-même... Ah çà! on n'est pas veuve d'un mort avec qui l'on n'a fait que devoir se marier! Il faut avoir rempli d'autres formalités.

RÉGINE.

Mettez que je suis ridicule. Est-ce ma faute si j'ai une âme qui se sent, pour ainsi dire, devenir veuve aussi bien des braves gens que des belles choses, des grands rêves qui finissent...

LIGUEIL.

Que diable! le comte de Neuchamps, pour couronner sa carrière, s'était conduit vis-à-vis de vous avec bien de l'incohérence.

RÉGINE.

C'est possible. Il aurait peut-être mieux agi en ne s'éloignant pas de moi, en appréhendant que cela me causât du tort, après m'avoir décidée à une résolution que j'acceptais par reconnaissance pour lui et par discrétion envers vos bienfaits... Mais il était triste et bon. Au surplus, je ne pourrai jamais avoir de rancune ou de dépit que contre quelqu'un que j'aimerais... d'une certaine façon.

LIGUEIL.

Ah! bah! Quelle façon?

RÉGINE.

Ma façon.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

M. le marquis de Nohan fait demander si Mademoiselle peut le recevoir.

RÉGINE, *rangeant vivement son chevalet contre le mur.*

Mais certainement. Oh! bien, merci, pas dans la tenue où je suis! *(Au domestique.)* Priez le marquis de monter. *(A Ligueil.)* Vous voudrez bien m'excuser auprès de lui. Je vais me dépêcher. *(Elle passe dans son appartement.)*

SCÈNE II

LIGUEIL, *puis* NOHAN, *puis* UN DOMESTIQUE.

LIGUEIL.

Décidément, il faut que j'aie une seconde

explication avec Nohan et que, cette fois-ci, je mette les points sur les i. *(Entre Nohan.)* Bonjour, mon camarade.

NOHAN.

Eh bien! et ton portrait?

LIGUEIL.

Il est à peu près achevé. Veux-tu que je te le montre, pendant que Régine change de robe? Par exemple, tu ne lui diras pas que tu l'as vu! *(Il va chercher le portrait.)*

NOHAN, *regardant l'œuvre.*

Ah! joli! très joli! C'est frappant.

LIGUEIL.

N'est-ce pas? à part quelques petits détails...

NOHAN.

Oui! le nez... Elle te l'a un peu trop effilé. Enfin, mon cher, tu sais que tu as le nez plutôt rond.

LIGUEIL, *se mirant à nouveau.*

J'ai un nez comme tout le monde.

NOHAN, *examinant encore la toile.*

Ah! c'est bien toi... Elle t'a tout de même rapetissé la bouche et puis agrandi les yeux.

LIGUEIL.

La critique est aisée, être modèle est difficile. *(Il va ranger le tableau, et négligemment.)* Est-ce que tu as quelque chose de particulier à dire à Régine?

NOHAN, *embarrassé.*

Heu!... Non... Pourquoi?

LIGUEIL.

Parce que te voilà ici de très bonne heure... Et comme tu es déjà venu la voir avant-hier, et que, la veille, tu étais venu nous retrouver dans notre loge, à l'Opéra, et causer longuement avec elle...

NOHAN.

En effet... Mais que trouves-tu à cela de mauvais?

LIGUEIL.

Je serais désolé de te faire à nouveau de la peine, et je me garderai de revenir sur le passé.

C'est la méchanceté du monde qui m'a appris ta déplorable erreur; mais de toi, mon frère d'armes, mon cadet, je n'ai voulu connaître et je ne puis me rappeler que ton repentir. Seulement, laisse-moi te parler, avec tout mon cœur, du présent.

NOHAN.

Du présent?

LIGUEIL.

Oui, du présent, et aussi de l'avenir. Où veux-tu en arriver?

NOHAN.

Moi?... en arriver?

LIGUEIL.

Après notre douloureux entretien du mois dernier, j'avais lieu de croire que tu persévérerais dans la mesure de tact qui t'avait fait, depuis longtemps, t'exiler de notre maison. J'en souffrais autant que toi; mais je reconnaissais que cela devait être tant que Mlle de Vesles séjournerait ici... Et ces raisons, je les avais fait approuver par Mme de Ligueil.

NOHAN.

Comment! toi! tu m'as dénoncé à ta femme!

LIGUEIL.

Ah! mon cher, d'abord, ma femme, je lui dis tout.

NOHAN.

Je comprends alors pourquoi elle a tant changé à mon égard!

LIGUEIL.

Convenait-il de lui dissimuler ce que personne, paraît-il, n'ignore autour de nous?

NOHAN.

C'est vrai! tout le monde est au courant des imbécillités criminelles que, un jour, en effet, j'ai eu la folie de conter, *(à part)* de chuchoter plutôt. Moi, il y a des moments où je me demande si réellement je les ai dites, si j'ai été cet homme dont je suis tellement loin aujourd'hui.

LIGUEIL, *montrant une émotion.*

Et le mal de... ce que tu as fait, au lieu de s'atténuer, va certainement s'aggraver lorsque

se sera répandue la nouvelle que, depuis quelque temps, tu es si galant, si fréquent auprès de Régine. *(Mine résolue de Nohan.)* Oui, je sais, tu feras taire le premier imprudent. Et comment cela ? Tu déclareras que tu ne permets aucun propos à ton sujet sur Mlle de Vesles, et que tu la respectes profondément ! Ce n'est pas cela qui diminuera le nombre des rieurs.

NOHAN.

Si ceux dont tu me prédis les gorges-chaudes pouvaient lire en mon âme, je leur ferais plutôt pitié ! Certes, je ne songe pas à professer ma foi dans la parfaite vertu de Régine de Vesles. Ce serait presque vouloir outrager à nouveau, sous une autre forme, celle dont on ne peut se rapprocher sans que l'on ne respire aussitôt le parfum d'honnêteté qui s'exhale d'elle. Mais je suis prêt à confesser à tous que j'aime cette charmante fille, comme ils s'en aperçoivent peut-être, *(avec feu)* seulement, que je l'aime comme ils ne s'en doutent pas !

LIGUEIL.

Ah ! mon cher... mon pauvre ami ! tu me fais beaucoup de peine. Je voudrais t'adresser les encouragements que tu espérais peut-être ;

et cependant mon devoir est de te dire qu'il faut te raisonner, te contenir. Il importe absolument que tu évites de te trop montrer chez moi, où ta rencontre avec des étrangers peut ranimer leurs souvenirs, stimuler leur malignité.

NOHAN, *avec amertume.*

Dans ma détresse, j'attendais autre chose de ta vieille affection pour moi. Et tu prends, pour m'écarter d'ici, un soin qui pourrait ne point me paraître désintéressé.

LIGUEIL.

Non, mon ami, non, je ne suis pas amoureux de Régine. Je suis amoureux de ma femme. Mais, néanmoins, si je sens bien auprès de cette petite que je ne suis que son ami, je sens aussi qu'elle est mon amie-femme. Et pour cette amitié-là on a, c'est vrai, un je ne sais quoi que l'on n'a pas pour l'ami-homme, quelque chose d'autre, je te le confesse, que ce que j'ai pour toi.

NOHAN.

Merci !...

LIGUEIL.

C'est chaste, un peu paternel, ou plutôt maternel, si l'expression pouvait s'appliquer à rien de ce qu'éprouve un commandant de cavalerie. C'est très protecteur, en tout cas. Et, au nom de ce sentiment, je t'adjure de t'arrêter. On te prêterait vite le projet de séduire Régine; et, comme tu as mal disposé la galerie, au premier faux semblant, on dirait que c'est fait.

NOHAN.

Les gens qui me prêteraient un projet pareil seraient plus odieux que, moi-même, je ne l'ai jamais été.

LIGUEIL.

Que diable! après l'opinion que l'on doit inévitablement t'attribuer sur Mlle de Vesles, il ne peut venir à l'idée de personne que tu aies l'intention de te marier avec elle.

NOHAN, *se levant.*

Eh bien, si, je l'ai, cette intention.

LIGUEIL.

Comment? Toi... après les... la... Tu veux...

NOHAN.

Justement. L'erreur et la faute que j'ai commises envers Mlle de Vesles, je demande à les abjurer aux pieds de la marquise de Nohan. Cela répondrait à tout, je pense, et le fait même du mariage suppléerait éloquemment à tout commentaire.

LIGUEIL, *lui prenant la main.*

Bien ! C'est brave et intelligent. Tu as raison.

NOHAN.

Certes, je ne lui offre pas une fortune, surtout en comparaison de celle que je lui ai fait manquer. Tu le sais, je suis presque pauvre. Mais mon nom est l'égal des plus fiers, et couvrira la vie de la femme qui le portera.

LIGUEIL.

Soupçonnes-tu un peu les dispositions de Régine à ton égard ?

NOHAN.

Je crois, du moins, qu'elle a pour moi de la sympathie.

LIGUEIL.

Veux-tu que je me charge de l'interroger?

NOHAN.

Non, merci, il faut que ce soit moi qui lui parle.

(Un domestique entre sur ces entrefaites.)

LIGUEIL, *au domestique.*

Qu'est-ce ?

LE DOMESTIQUE.

Un clerc de notaire demande à faire une communication à monsieur le comte.

LIGUEIL, *s'interrogeant lui-même.*

Un clerc de notaire? à propos de quoi? *(Au domestique.)* Dites-lui que je vais y aller. D'ailleurs, voici Régine. *(A Nohan.)* Je vous laisse. *(Il sort.)*

SCÈNE III

NOHAN, RÉGINE.

RÉGINE.

Je vous ai fait attendre, n'est-ce pas? J'ai été longue? Oh! je sais que je suis très longue ha-

bituellement, quand c'est la femme de chambre qui m'habille, parce que cela m'ennuie ; et quand je m'habille moi-même, c'est encore plus long *(confidentiellement)* parce que cela m'amuse.

NOHAN, *soucieux.*

Mais ne vous excusez pas, je vous assure.

RÉGINE.

Oh ! vous vous êtes impatienté ! Tenez, vous avez là, entre les yeux, un pli que je connais bien, et que je ne voudrais jamais vous voir.

NOHAN.

Pourquoi cela ?

RÉGINE.

Lorsqu'on a eu, comme moi, beaucoup d'heures mauvaises dans la vie, je vous certifie que, contrairement à l'opinion courante, cela rend meilleur. Et alors on s'afflige devant la marque d'un souci sur le front d'un ami.

NOHAN.

Vous croyez donc que je suis malheureux ?

RÉGINE.

Oui.

NOHAN.

Et vous voudriez que je fusse heureux? vous vous inquiétez quelquefois de cela?

RÉGINE.

Oui.

NOHAN.

Et vous vous demandez de quoi je puis être malheureux et ce qui pourrait me rendre heureux?

RÉGINE.

Oui.

NOHAN.

Ah!... Et qu'est-ce que vous vous répondez?

RÉGINE.

Rien.

(Un temps.)

NOHAN.

Qu'est-ce qui peut faire le malheur d'un homme?

RÉGINE.

Bien des choses, je présume.

NOHAN.

Une seule.

RÉGINE, *évasivement.*

Je n'ai jamais été homme, je ne puis deviner.

NOHAN.

Eh bien, une femme, ne concevez-vous pas ce qui pourrait faire son malheur, en une seule chose... *(Régine baisse les yeux.)* qui serait une personne? *(Régine fait un signe affirmatif sans relever la tête.)* Alors, réciproquement, vous comprenez que c'est d'une femme qu'un homme reçoit toute peine... et que... c'est d'une femme, aussi, qu'il doit espérer toute joie.

RÉGINE, *timidement.*

De la même?...

NOHAN, *riant malgré lui.*

Généralement! Cela dérange moins.

RÉGINE.

Il me semble qu'il faut ignorer qu'on fait le malheur de quelqu'un, pour ne pas faire son bonheur.

NOHAN.

Il n'y a de bonheur possible que si la femme aimée partage le sentiment qu'elle inspire.

RÉGINE.

Est-ce que cela n'est pas arrivé déjà souvent?

NOHAN.

Sans doute. Mais, pour commencer, comment l'homme aura-t-il trouvé en lui la hardiesse d'interroger le cœur de la femme?

RÉGINE.

Cela doit être, en effet, bien gênant... pour tous les deux.

NOHAN.

Pour moi, je crois que je n'aurais jamais la force d'attendre la réponse à ce que j'aurais ainsi déclaré.

RÉGINE.

Quelquefois, dans des conversations pareilles, on doit être fixé avant que l'on ait achevé sa phrase...

NOHAN, *se reprenant, sur le point de se déclarer.*

Mais si, au moment d'exprimer son amour

et de poser la question… la question redoutée, si l'on avait le sentiment d'être un coupable, un grand coupable! envers celle que l'on voudrait prier d'être sa femme. *(Tressaillement de Régine.)* Et si l'on se jugeait indigne de sa propre passion, tant que l'on ne se serait pas montré tel que l'on est, réhabilité dans la mesure du possible par l'aveu de sa faute avant tout autre aveu? Et si la lâcheté à ne pas avouer son amour venait, surtout, de ce qu'on n'osât pas d'abord avouer sa faute?

RÉGINE.

Ma foi, mon ami, le personnage devient très intéressant. Je voudrais savoir sorti d'embarras cet homme si plein de scrupules, ce si galant homme que vous me dépeignez. Je souhaiterais que, pour arriver enfin au second et au plus cher de ses aveux, vous le soulagiez vite du poids qui oppresse sa conscience, peut-être bien sans raison, car, à moins qu'il n'ait affaire à un monstre d'indifférence et d'ingratitude…

NOHAN.

Mais si cet homme était moi? Et si le sentiment que j'implore en retour pouvait être anéanti du coup, par ma confession première,

sans que son existence eût seulement eu le temps de m'avoir été révélée? Que me conseilleriez-vous?

RÉGINE.

Dans ce cas, peut-être vaudrait-il mieux changer l'ordre des confidences et prendre d'abord le soin de vous assurer que vous soyez aimé. *(Échappant à Nohan.)* Je dis cela... je ne sais pas, cela ne me regarde pas. Nous faisons de la fantaisie, j'y prends part avec amitié. Mais je crains bien, en adoptant tour à tour vos raisons, de ne vous paraître qu'une conseillère sans conviction, pas sérieuse, par trop arrangeante.

NOHAN, *se levant.*

Non! Dieu du ciel! vous êtes bien, au contraire, telle que je vous rêve, telle qu'il faut que vous soyez. Je ne sais encore quel parti prendre, comment parler! Mais, voyons, n'en avez-vous pas assez entendu? En me prosternant devant vous, en attendant votre absolution comme au pied d'un autel, *(lui prenant la main)* ne sera-ce pas vous avoir déclaré déjà que vous êtes celle à qui je ne veux pas, je ne peux pas avoir dit, d'abord, qu'elle est tout

mon amour, qu'elle va être toute ma vie ou toute ma mort ?

RÉGINE.

Oh ! mon ami, mon ami, vous me faites du mal.

NOHAN.

Je...

RÉGINE, *touchant son cœur.*

Non, c'était une façon de dire, *(se parlant à elle-même.)* parce qu'il n'y a pas de mot pour exprimer que ce que l'on éprouve est ainsi meilleur que du bien.

SCÈNE IV

Les Mêmes, LA COMTESSE DE LIGUEIL.

LA COMTESSE, *entrant d'un air important.*

Régine, mon mari vous prie de descendre lui parler. *(A Nohan, froidement.)* Je ne vous savais pas ici...

NOHAN.

En arrivant, on m'a dit que Ligueil était dans l'atelier, et je suis monté tout droit.

LA COMTESSE.

Voyons, Régine, on vous attend en bas; je vous promets que vous ne regretterez pas de vous être dépêchée.

RÉGINE.

J'y vais, chère amie. *(A Nohan.)* Vous n'êtes pas pressé de partir, n'est-ce pas? *(Elle sort.)*

SCÈNE V

LA COMTESSE, NOHAN, *puis* UN DOMESTIQUE.

LA COMTESSE.

Cette bonne petite! Ah! je suis contente! Elle méritait bien un peu de chance, quoiqu'on ne pût guère prévoir ce qui lui échoit! Mais c'était son tour, à la fin! Il y a comme

cela des destinées dont on se dit : « Cela ne finira donc pas que tout leur tourne mal? » Seulement, cette fois, le coup de veine est beau.

NOHAN.

Ne m'expliquerez-vous pas?...

LA COMTESSE.

Le comte de Neuchamps, estimant qu'il n'est jamais trop tard pour faire amende honorable, a légué à Régine un peu plus de deux millions.

NOHAN, *atterré.*

Ah! j'étais revenu trop tôt vers l'espérance. Et devant moi, à nouveau, toujours l'irréparable!

LA COMTESSE.

Que signifie ce langage?

NOHAN.

J'allais, dans un instant, solliciter de Mlle de Vesles qu'elle m'accordât sa main... *(Un temps.)* Vous comprenez?

LA COMTESSE.

Oui, cet héritage imprévu met votre... *(avec*

intention) délicatesse dans une situation plus que difficile...

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

M. le baron Missen attend Mme la comtesse au salon. *(Il sort.)*

LA COMTESSE.

Réfléchissez, consultez mon mari... Mais prenez bien garde que le monde ne trouve votre demande en mariage un peu tardive... ou trop pressée... *(Elle sort.)*

SCÈNE VI

NOHAN *seul, puis* RÉGINE.

NOHAN, *avec rage.*

Ah! comme il faut que les honnêtes gens soient honnêtes, pour deviner ainsi de la canaillerie partout! Mais chacun de nos actes, de nos gestes, de nos rêves, tout... jusqu'au battement le plus intime de notre cœur, cela n'est donc pas à nous seuls, ni même un peu

à nous? Cela appartient donc souverainement à autrui, au monde, à la foule des inconnus? Notre âme est donc un étalage où les passants prennent l'objet qui leur convient?... Oui, un étal, où le premier venu s'empare du morceau désigné, l'emporte tout palpitant et l'accommode, l'assaisonne, le dénature à sa guise!... Allons, tout est fini! *(Il va pour sortir. Entre Régine, qui se tamponne les yeux avec un mouchoir, mais qui a le sourire aux lèvres.)* Vous pleurez?

RÉGINE.

Oh! ne m'interrogez pas, vous me feriez pleurer encore! Je sens que, dans ce moment-ci, je puis pleurer pendant des heures... Je ne saurais dire si c'est de chagrin ou de joie... Je pleurerais... je pleurerais!...

NOHAN.

D'ailleurs, je n'ai pas de question à vous faire; je suis informé.

RÉGINE.

Ma cousine vous a appris? *(Signe affirmatif de Nohan.)* On dirait que vous êtes mécontent, vous avez l'air triste... oh! si triste!

NOHAN.

Le changement de votre sort a bouleversé le mien.

RÉGINE.

Vous croyez qu'il y a quelque chose de changé en moi? Vous vous trompez... Comment pourrais-je vous prouver que vous vous trompez?

NOHAN, *malgré lui.*

Ah! si vous m'aimiez comme je vous aime! jusqu'à ce que tout ce qu'il y a d'autre au monde vous fût égal! Si rien, en dehors de moi, ne comptait pour vous!...

RÉGINE, *affectueusement interrogative.*

Alors?

NOHAN, *repris par elle.*

Dites-moi seulement, cela n'engage à rien, cela peut même se répondre en riant, dites-moi que vous avez un peu de plaisir à ce que je vous aime tant, tant!...

RÉGINE, *après un silence.*

Être aimée! ou du moins se croire aimée!

Quand on est encore un peu jeune, pas trop laide, faut-il penser que ce soit bien rare, bien difficile? Il me semble qu'il doit suffire de le vouloir... Probablement, j'ai tort... Mais aimer! *(Avec chaleur.)* Pouvoir aimer, savoir que l'on aime, être certaine que cet amour, on l'a bien à soi, que c'est tout à fait sien, que rien ni personne ne peut l'altérer; être si loin de pouvoir en douter, que l'on sente qu'il vous étouffe presque... Ah! c'est cet amour-là qui en fait de la joie! A quoi bon l'amour que l'on inspire? Tout l'amour, c'est celui qu'on éprouve!

NOHAN, *éperdu.*

Est-il donc une femme capable d'aimer ainsi?

RÉGINE.

Mais ne serait-ce donc pas ainsi que toutes les femmes aiment?

NOHAN.

Alors, quel homme au monde pourrait mériter d'être aimé ainsi... par vous?

RÉGINE.

Oh! qui sait? Comment dirai-je?... Quel-

qu'un qui ne voudrait pas se décider à me deviner, et qui me ferait vivre un instant de mystère tout à fait sublime, en m'aimant assez pour ne point pouvoir discerner que c'est lui que j'aime et combien je l'aime!

NOHAN.

Régine!

RÉGINE.

Je vous en prie, mon cher ami, mon doux ami... Me voici pleine de honte! Après vous avoir parlé de l'amour avec tant d'ardeur, il me semble que je serais coupable si, maintenant, tout de suite, je répondais directement à ce que me demande votre regard, qui m'intimide tant. *(Avec la plus tendre douceur.)* Vous voulez que je vous dise?

NOHAN, *revenant à lui.*

Non, ne dites pas... ne dites rien... Je serais un traître! J'ai perdu la raison; je manquais au serment que je me suis fait... Écoutez-moi. Et pourquoi ceux qui m'ont jugé sur l'infamie de la faute ne sont-ils pas là, maintenant, pour me juger sur la grandeur de l'expiation!... Vous aviez oublié, — et cela vous était facile...

et moi c'était l'effet d'un délire, — j'avais oublié que j'ai un pardon, inespéré, à obtenir de vous.

RÉGINE.

Vous êtes tout pardonné.

NOHAN.

Oh! j'en suis loin!

RÉGINE, *lui montrant une chaise, en plaisantant.*

Mon frère, de quoi vous accusez-vous?

NOHAN.

Je crois encore que je ne vais pas pouvoir.

RÉGINE.

Si je vous aidais? *(Réfléchissant.)* Je parie que je devine un peu... mais je n'ose dire... *(Soupirant.)* Vous avez eu un roman? Je ne sais quelle aventure? *(Nohan hausse les épaules en signe de dédain.)* Tant mieux!

NOHAN.

Je vous ai calomniée.

RÉGINE.

Ah! bah! Et qu'est-ce que vous avez trouvé

à mon sujet?... Que je me teignais les cheveux! Vous savez que je ne les teins pas du tout. C'est leur couleur presque naturelle, qui leur vient tout de suite, avec l'eau qui me sert à les laver.

NOHAN.

Non, ne plaisantez pas, l'heure est grave.

RÉGINE.

Quel air vous avez pris! Mon Dieu, voici déjà que je ne suis plus heureuse!

NOHAN.

Avant de vous aimer... avant de vous connaître, en somme, j'ai dit du mal de vous... odieusement.

RÉGINE.

Quel mal?

NOHAN.

J'ai parlé de vous, à propos d'une autre personne.

RÉGINE.

Quelle personne?

NOHAN.

Le baron Missen.

RÉGINE, *interloquée.*

Vous avez dit que le baron Missen me faisait la cour? *(Assentiment de Nohan.)* D'ailleurs, vous me l'avez dit à moi-même. Vous n'avez pas prétendu, au moins, que je l'aie encouragé? *(Signe d'assentiment.)* Ah! cela n'est pas bien, c'est mal, c'est très mal, cela me fait beaucoup de peine!... Et à qui avez-vous dit cette méchanceté?

NOHAN.

Peu importe, puisque ensuite tout le monde l'a connue.

RÉGINE, *insistant.*

Je veux le savoir.

NOHAN.

C'était à Mme de Maudre.

RÉGINE, *se mordant les lèvres.*

Ah! je commence à m'expliquer ses airs, certaines de ses mines... Vous avez été bien léger, mon ami, bien inconsidéré! Mais tâchez de me faire oublier ceci, voulez vous?

NOHAN.

J'irai jusqu'au bout, parce que je trouve en moi la force de l'homme qui donne à celle qu'il aime la plus grande et la plus horrible preuve d'amour qui se puisse imaginer. J'aurais pu ne rien vous dire et peut-être n'auriez-vous jamais rien su de cela. Et si vous aviez jamais appris quelque chose, j'aurais eu beau jeu à mentir, à nier, à bâillonner plus tard votre interrogation, d'un de ces baisers dont je me suis vu si près tout à l'heure et dans lesquels j'aurais pu préférer me taire à jamais!

RÉGINE, *palpitante.*

Que voulez-vous ajouter encore?

NOHAN.

J'ai dit que le baron Missen était votre amant!

RÉGINE, *n'ayant pas d'abord l'air de comprendre ce qu'elle entend.*

Mon... oh!

NOHAN, *hors de lui.*

Voilà ce dont j'ai été capable *(Se frappant la poitrine et s'agenouillant.)* Et ce dont je vous demande pardon à genoux!

RÉGINE, *découvrant ses yeux sans paraître l'apercevoir.*

Comment? Moi? je riais au milieu de ces femmes, de ces hommes, de tous ces gens! J'étais gaie, affectueuse, confiante... Je ne savais pas. Et tout ce que je faisais d'innocent, de naturel, était interprété sans doute, tourné en moqueries honteuses!

NOHAN, *balbutiant.*

Régine, ne me voyez-vous pas? Voulez-vous que je me tue?

RÉGINE, *se levant et avec une violence croissante.*

Moi qui avais dans celui-ci une foi presque impie, tant je l'associais à ma foi chrétienne!... Et c'est sous les pieds de cette méchante Mme de Maudre que vous avez ainsi jeté mon honneur! Pourquoi, au fait? Comment cela? Vous étiez donc ensemble en bien grande familiarité?... Non, ne me répondez pas, je vous défends de rien me dire de plus. Une femme!... cette femme!... s'est amusée de moi avec lui! Ah! vous ne m'aimez pas, puisqu'il y a eu un moment où vous ne m'aimiez pas du tout, où sans doute vous en aimiez une autre? Et, à la minute, je rêvais de quel impossible bonheur

je pourrais récompenser le bonheur que vous me donniez. Et maintenant ce que je souffre est infernal. Mon Dieu! quelle souffrance pourrais-je lui rendre?

NOHAN.

Régine!...

RÉGINE.

Mais vous, au moins, lorsque vous me salissiez de votre calomnie, étiez-vous convaincu qu'elle fût vraie? Soutenez donc que vous y croyiez, ce sera votre excuse!

NOHAN.

Régine! ma chère Régine de tout à l'heure, je vous vénère dans le passé. Je vous implore et je vous adore.

RÉGINE, *sardoniquement.*

Ah! vraiment, vous décidiez ainsi de moi, sans plus de conviction, rien que pour faire de l'esprit? Eh bien, vous auriez mieux fait d'avoir plus de confiance dans votre découverte, car vous aviez deviné juste. Et c'est bien le moins aujourd'hui que je vous en félicite. Quoi! vous ne me croyez pas? Mon affirmation ne vous suffit pas? Quelle preuve donc vous faudrait-il?

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE BARON MISSEN.

RÉGINE.

Ah! vous voici, monsieur! Arrivez, venez vite confirmer l'opinion du marquis de Nohan, que vous êtes pour moi... Que vous êtes... Ah! il y a là un mot que j'ai, tout de même, du mal à prononcer.

MISSEN.

Mademoiselle!

RÉGINE.

N'ayez pas de scrupule, puisque c'est lui, vous dis-je, qui s'est porté garant de cela! Je vous en prie, mon bon ami, certifiez à monsieur que vous êtes bien, à mon égard, tout ce qu'il vous était possible d'être de plus... de mieux... pour une malheureuse fille! Comment, vous hésitez? Pourtant je vous fais l'occasion belle pour vous débarrasser d'un prétendu rival. En rendant la situation aussi franche, *(d'une voix*

défaillante.) je pense que les empressements de M. de Nohan, dont vous vous plaigniez auprès de moi, vont prendre fin. Mais, allez donc! Parlez.

MISSEN *et* NOHAN, *en même temps.*

Mademoiselle!...

RÉGINE.

Si, si, parlez, monsieur, parlez! Racontez-lui tout ce qui pourrait bannir les derniers doutes de son esprit... Dites-lui bien nos secrets... arrangez... inventez... Et puissiez-vous me faire quitte envers lui!

(Elle s'enfuit dans son appartement.)

SCÈNE VIII

NOHAN, MISSEN.

MISSEN, *avec impertinence.*

Je n'ai pas qualité officielle pour prendre la défense de Mlle de Vesles, surtout dans une affaire où tant de points me restent encore

obscurs. Mais, parmi ce qu'elle a formulé de clair, j'ai distingué que vous aviez bien librement disposé de mon individu pour en troubler sa vie, et que vous aviez fait de mon nom un usage téméraire, puisque je n'en avais autorisé personne, *(faisant un pas vers Nohan)* ni particulièrement vous, monsieur.

NOHAN, *violemment.*

Si vous n'aviez pris les devants, j'allais vous proposer, monsieur, la réparation que je vous dois.

MISSEN.

Alors, puisque nous sommes d'accord, nous pouvons nous séparer.

NOHAN, *montrant la porte.*

Et nous retirer!

MISSEN.

Passez, monsieur!

NOHAN.

Passez! Quand ce ne serait, enfin, que pour ne plus vous donner l'air d'être ici chez vous.





ACTE TROISIÈME

Un coin du bois de Boulogne, derrière le champ de courses. Sur un côté du décor, un pavillon de garde. De l'autre côté, une charmille.

SCÈNE PREMIÈRE

LIGUEIL, NOHAN. *Au lever du rideau, Nohan est assis dans un fauteuil, devant le pavillon, pâle, gravement blessé. Auprès de lui, une table avec un verre d'eau et des fioles.*

LIGUEIL.

Tu ne sens pas de frissons?... Je sais bien qu'il fait chaud ici, et meilleur air que dans la chambre du garde. Mais ce n'est peut-être pas

très raisonnable, tout de même, d'avoir voulu être installé ici, dehors.

NOHAN.

J'ai soif... Qu'est-ce que l'on me permet de boire?

LIGUEIL, *avec empressement.*

Ce que tu voudras...

NOHAN.

Ah!... Déjà?... Je me berçais de la pensée qu'on ferait durer un peu plus le temps de me ménager.

LIGUEIL, *confus.*

Tu veux rire!... Il faut bien que tu commences par désigner ce que tu veux... Et puis, là-dessus, on examine si c'est bon pour ton état, si ça ne va pas retarder ta guérison...

NOHAN.

Je voudrais de l'eau sucrée.

LIGUEIL, *affectant d'être perplexe.*

Heu! Heu! Enfin, ça ne peut pas être bien imprudent.

NOHAN.

Je ne demande cependant qu'à vivre huit jours encore, *(résolument)* rien que huit jours.

LIGUEIL, *préparant le verre d'eau sucrée.*

En dis-tu, des inepties! *(D'un ton malgré lui faux.)* Mais, dans huit jours, je t'emmène au Grand Prix. *(Indiquant une direction du décor.)* Tu vois bien, dans cette tribune, là-bas... Nous n'aurons que deux pas à franchir. *(Sur un geste d'impatience de Nohan.)* Oh! ne te fâche pas! Mais, vraiment, je ne peux avoir la complaisance de dire comme toi, ni de chercher à te faire du bien en te répondant des choses désespérées... qui ne font que du mal.

NOHAN.

Le procureur de la République a bien assuré, n'est-ce pas, que, vu l'urgence, il accorderait une dispense de la seconde publication?

LIGUEIL.

J'ai un rendez-vous avec lui, cet après-midi, pour en remporter sa signature.

NOHAN.

Mais le délai de la publication légale unique exigerait encore une semaine! *(Signe affirmatif de*

Ligueil.) Que c'est long ces formalités!... Il y a pourtant des moments où l'on ne peut guère attendre!... As-tu bien exprimé à Mlle de Vesles, dans ta lettre d'hier, que je m'étais battu par... fatalité, et non point par dépit stupide, ni par jalousie ridicule, ni surtout par sa faute?

LIGUEIL.

Oui, oui, sois tranquille.

NOHAN.

Lui as-tu bien fait comprendre avec quelle émotion, avec quelle angoisse, j'implorais d'elle la faveur d'un entretien? As-tu été très touchant?... Tu aurais dû garder un brouillon de ta lettre! Mais ne pourrais-tu te rappeller ce que tu lui as écrit? Tâche de me répéter tout, exactement.

LIGUEIL, *évasivement.*

A quoi bon? *(Nohan a une quinte de toux.)* Tiens! tu vois! Ces questions... sur ce sujet énervant... Tu te surmènes inutilement.

NOHAN.

Ne me contrarie pas. C'est cela qui me ferait le plus de mal.

LIGUEIL, *se résignant.*

Eh bien, ça commençait à peu près comme ça : « Ma chère Régine, le marquis de Nohan s'est battu en duel, il y a quarante-huit heures... L'issue de la rencontre a été très... *(se reprenant)* n'a pas été très bonne pour mon ami. Il a reçu, à la base de la gorge, un coup d'épée qui est... *(mesurant ses expressions)* qui, sans être... qui n'est pas tout à fait aussi excellent... » Enfin, c'était mieux rédigé, tu saisis le sens ?

NOHAN.

Le tout, c'est que tu l'aies bien convaincue d'avoir à se dépêcher.

LIGUEIL, *pesant les mots.*

J'ajoutais que, malgré ton état, — qui d'ailleurs n'est pas déjà si mauvais, — tu avais le courage... c'est-à-dire la manie insupportable... de te considérer comme perdu et, pourtant, de ne t'inquiéter que d'avoir le temps, vis-à-vis d'elle... Bref ! je l'avertissais que tu avais une communication immédiate à lui faire.

NOHAN.

Est-ce qu'elle n'aurait pas eu le temps de répondre déjà ?

LIGUEIL.

Régine ne répondra pas ; et elle n'avait pas à répondre.

NOHAN.

Que veux-tu dire ?

LIGUEIL.

Tu vas la voir bientôt arriver.

NOHAN.

Qui te permet de me faire espérer cela ?

LIGUEIL.

Parce que, d'elle-même, elle n'a cessé de vouloir venir depuis que tu es blessé. Ma femme et moi nous avons été en continuel échange de courriers à ce sujet ; nous avons fait l'impossible pour la contenir.

NOHAN.

Et tu ne m'en avais rien appris !

LIGUEIL.

Tu ne m'avais pas encore interrogé sur elle... Devais-je t'en parler le premier.. augmenter ta fièvre... brûler moi-même ton sang ?

NOHAN.

Dis-moi encore, en ton âme et conscience : si elle veut bien s'associer à mon projet suprême, estimes-tu alors que, malgré le nouveau scandale de ce duel, la justification de Mlle de Vesles apparaîtra complète aux yeux du monde?

LIGUEIL, *bourru dans sa bonté.*

L'opinion... L'opinion de l'opinion! Tiens, je commence à en avoir assez! *On* a dit, *on* dit, *on* dira... Qui ça, On? Ce n'est jamais tout le monde; c'est même rarement deux interlocuteurs : ils se contredisent. C'est à peine soi... quand On, Monsieur On, est tout seul à se raconter des histoires... Sacrifier à l'opinion, vouloir la prédire, tâcher de la définir! Et comment cela? Elle prend le bien pour le mal, le mal pour le bien et souvent encore le mal pour le mal, et quelquefois aussi le bien pour le bien... Et voilà pourquoi cette fille n'est pas muette.

NOHAN, *gravement.*

Non! l'opinion que nous inspirons flotte autour de nous et nous revient dans l'air que

nous respirons. Ne te rappelles-tu pas, dans nos souvenirs de voyage, cette impression que nous avons eue, à la grotte du Pausilippe? Malgré soi, on dégustait son haleine, on s'écoutait respirer. Pourquoi?... Tout simplement parce que, là, nous connaissions la proximité d'un poison ambiant... Et c'est ainsi que moi, cette opinion dont je suis enveloppé, pour ce qui me reste encore de souffle, je la sais empoisonnée, je ne puis plus me défendre de la sentir délétère, mortelle

SCÈNE II

Les Mêmes, LE DOCTEUR.

LIGUEIL.

Enfin, docteur, vous voici! Le chirurgien ne vous a pas accompagné?

LE DOCTEUR.

Il arrivera tout à l'heure. Il a tenu à faire immédiatement l'amputation d'une jambe, dont

on est venu lui parler au moment où je passais le prendre... Ah ! il a aussi une fluxion... *(faisant une indication sur sa joue)* comme ça ! Voilà six mois qu'il recule à se faire arracher un petit bout de racine. Il est sensible comme une jeune miss. *(A Nohan.)* Eh bien ! comment allons-nous, ce matin ?

NOHAN.

Je vous attendais pour le savoir.

LE DOCTEUR, *lui tâtant le pouls.*

Vous avez moins de fièvre. *(Regardant autour de lui.)* Où donc est notre jeune interne ?

LIGUEIL.

Il a, paraît-il, découvert une canne à pêche. Et, comme c'est un garçon qui ne peut pas rester un instant sans se rendre utile... Voulez-vous que je l'envoie chercher sur les bords de la Seine ?

LE DOCTEUR.

Bah ! Je n'ai pas besoin de lui pour faire l'examen de la plaie. Mais pas dehors, pas à

l'air, pas à la poussière. *(Montrant Nohan.)* Comment est-il parvenu ici?

LIGUEIL.

Appuyé sur mon ordonnance, qui est un gars solide.

LE DOCTEUR.

Bon! Faites-le maintenant ramener dans la maison.

LIGUEIL, *appelant.*

Bernard! *(Celui-ci accourt. Nohan, qui s'est soulevé péniblement, se dirige lentement vers la maison avec l'aide de l'homme.)* Pauvre ami! lui si fort, si jeune, il n'y a pas encore trois jours!

LE DOCTEUR, *regardant Nohan marcher et disparaître.*

Mesurez bien vos forces... Allez doucement... *(A Ligueil.)* Il marche tout de même avec plus de fermeté que je ne l'aurais cru, après une pareille perte de sang.

SCÈNE III

LIGUEIL, LE DOCTEUR, *puis* L'ORDONNANCE.

LIGUEIL *avec empressement.*

Et maintenant, docteur, de vous à moi, comment vous paraît-il, ce matin? Puisqu'il n'est point mort dans les deux jours, contrairement à vos premières prévisions, croyez-vous alors qu'une guérison devienne possible?

LE DOCTEUR.

C'est toujours bon signe de n'être pas mort.

LIGUEIL.

Après que le chirurgien a eu fait la ligature de la carotide, il m'a déclaré que cette opération réussissait une fois sur dix, et que, justement, il en avait manqué neuf.

LE DOCTEUR.

C'était une façon de vous donner bon courage.

LIGUEIL.

Enfin, quand saurez-vous si vous pouvez sauver Nohan ?

LE DOCTEUR.

Peut-être tout de suite. Si je constate que la circulation n'est plus rétive, qu'elle se décide à se rétablir avec une régularité suffisante... Au surplus, je vous répète que, au premier aspect, mon impression d'aujourd'hui est devenue moins mauvaise.

LIGUEIL.

C'est que, pour l'instant, il est animé, voyez-vous, d'une telle volonté de vivre !...

LE DOCTEUR.

Ah ! dame ! quand un malade ne veut pas mourir... la science perd ses droits !

L'ORDONNANCE, *sortant de la maison.*

M. le marquis est prêt.

(L'ordonnance vient enlever la table.)

LIGUEIL, *au docteur.*

Avant de le rejoindre, permettez-moi de vous faire une recommandation qui va vous sembler

singulière... Si l'inspection à laquelle vous allez procéder pouvait confirmer l'espoir que vos paroles laissent renaître en moi, je vous adjure de n'en rien dire devant le blessé, de n'en rien faire paraître.

LE DOCTEUR.

Soit! Mais pourquoi?

LIGUEIL.

Cela lui ferait probablement beaucoup de mal.

LE DOCTEUR.

Par excès de joie?

LIGUEIL.

Non, au contraire.

LE DOCTEUR.

Comment? Un homme — et c'est d'ailleurs bien son droit! — qui a si peur de la mort?

LIGUEIL.

Il n'en a pas peur. Il redoute seulement de mourir avant d'avoir mené à bien... une affaire... qui exige quelques jours de répit.

LE DOCTEUR.

Eh bien ! s'il ne meurt pas du tout, il mourra encore moins d'ici à quelques jours.

LIGUEIL.

Oui, mais, étant données la nature de sa combinaison et l'âme avec laquelle il l'envisage, je devine, je sens, je sais que Nohan tient à mourir... ensuite... tout de suite après l'acte projeté, si c'est possible... pour la validité de cet acte. Et il y tient, j'en suis sûr, avec une ardeur qui doit tuer, si la ténacité dont vous le voyez s'accrocher momentanément à l'existence est capable aussi de prolonger celle-ci.

LE DOCTEUR.

C'est convenu !

LIGUEIL.

Par conséquent, s'il y avait lieu de prévenir le malade qu'il doit s'apprêter... à vivre, je me chargerais de la communication, et d'en choisir le moment favorable. *(Ils entrent dans la maison.)*

SCÈNE IV

L'ORDONNANCE, LA COMTESSE, RÉGINE.

LA COMTESSE.

Du calme, petite, du calme! *(A l'ordonnance qui est revenu pour remporter le fauteuil.)* M. de Ligueil est-il là ?

L'ORDONNANCE.

Mon commandant assiste M. le docteur qui est en train de faire le pansement.

RÉGINE, *tordant ses mains.*

Oh!

LA COMTESSE.

Vous m'avez promis d'être courageuse... C'est du repos moral, de la détente qu'il faut que votre visite apporte ici, du bien, du mieux! *(A l'ordonnance.)* Dès que vous pourrez parler à

M. de Ligueil, vous le préviendrez que je suis ici avec Mlle de Vesles.

L'ORDONNANCE.

Bien, madame.

(L'ordonnance se retire.)

SCÈNE V

LA COMTESSE, RÉGINE.

LA COMTESSE.

Attendons !

RÉGINE, *tressaillant.*

Écoutez ! Est-ce que vous n'avez pas entendu crier ?

LA COMTESSE, *prêtant l'oreille.*

Non ! je n'entends rien !

RÉGINE.

Et avoir comme un bourdonnement à mes oreilles me répétant sans trêve que tout ce qui

s'accomplit de sinistre là-dedans, à deux pas de nous, c'est moi, moi, qui en suis cause.

LA COMTESSE.

Pauvre petite! vous la plus innocente, ne vous accusez pas, si vous ne voulez pas avoir aussi un autre, et tant d'autres à bien plus accuser!

RÉGINE, *tressaillant de nouveau.*

Oh! cette fois, je ne me suis pas trompée. Une plainte, une atroce plainte!... Ma bonne amie, je vous en prie, allez voir! Moi, je n'ose pas... Allez empêcher qu'on lui fasse encore du mal.

LA COMTESSE.

Je vais tâcher de me montrer à mon mari. Mais vous, rattrapez un peu votre tête, pendant ce temps... et séchez vos yeux. Vous avez une mine!...

SCÈNE VI

RÉGINE, *seule.*

Et pourtant, si on le fait tant souffrir, ce

serait donc qu'on ne désespérerait point de lui... Oh! comme je voudrais la prendre pour moi, sa souffrance, et en être tant déchirée à mon tour, qu'ainsi je sente immensément, délicieusement, tout ce dont je l'aurais soulagé! *(Joignant les mains.)* Mon Dieu! sauvez-le et faites de moi ce que vous voudrez!... Ce que vous voudrez, Seigneur... *(avec timidité)* dont lui, cependant, puisse être heureux?

SCÈNE VII

RÉGINE, LE BARON MISSEN, L'ORDONNANCE.

MISSEN, *à l'ordonnance, sans voir Régine.*

Veuillez faire passer ma carte au comte de Ligueil, et lui dire que j'ai tenu à venir, moi-même, prendre des nouvelles.

L'ordonnance rentre dans la maison du garde.

SCÈNE VIII

RÉGINE, MISSEN.

MISSEN.

Vous, mademoiselle!... Je ne m'attendais pas à vous rencontrer en ce lieu. *(Il s'est avancé en tendant sa main à Régine.)*

RÉGINE, *sans lui donner la main.*

Je suis encore plus étonnée de vous y voir.

MISSEN, *surpris et froissé.*

En vérité, vous me traitez comme si j'avais manqué à quelque devoir de galant homme! Il me semble n'avoir fait que suivre une ligne de conduite que vous m'aviez vous-même tracée!

RÉGINE.

Oh! non, ne dites pas cela! C'est trop affreux de dire que c'est moi...

MISSEN.

Pourtant...

RÉGINE.

Ah! il ne me manquait plus que de m'entendre faire par vous ce reproche! Et je m'en déteste tant que je ne puis m'empêcher de vous en détester aussi. *(S'efforçant de se modérer.)* Peut-être trop... Mais, du reste, n'étiez-vous pas satisfait de votre œuvre? Que venez-vous chercher de plus ici?

MISSEN.

J'obéis à une règle de courtoisie, que la gravité de l'état où je sais M. le marquis de Nohan me commandait de suivre jusqu'à la dernière limite. Je devais cette démarche personnelle à un sentiment des convenances que tout le monde approuvera.

RÉGINE.

Le sentiment des convenances! Je me demande si je rêve! Et il y a, dites-vous, dans le monde, des gens qui vous approuvent, qui approuvent qu'on soit celui par qui un pauvre autre est là, qui se meurt, peut-être!... *(S'exal-*

tant.) Oui, je sais, c'est le code de l'honneur : on commence par avoir le droit de se jeter sur son adversaire comme une bête féroce ; et puis on se lave les mains du sang qu'on vient de répandre, et l'air affable, très innocent, on accourt aux nouvelles avec une curiosité compatissante !

MISSEN.

Permettez...

RÉGINE, *hors d'elle.*

Non, je préfère les assassins, les autres assassins, qui ne sont pas corrects, qui ne sont pas convenables, mais à qui leur conscience révèle au moins que ce qu'ils ont accompli n'est pas... comme il faut !

MISSEN, *sèchement.*

Je me bornerai à vous faire remarquer que le duel met habituellement en présence, non pas un tigre et un agneau, mais deux tigres, ne vous déplaise... Et je vous certifie que la passion homicide n'a jamais pu lancer d'expression plus claire, de lueur plus vive, que dans ce regard dont j'ai été menacé sur le terrain pendant un temps très court... mais très long...

Si ç'avait été M. le marquis de Nohan qui fût revenu sain et sauf?...

RÉGINE, *extasiée à cette idée.*

Oh!

MISSEN.

S'il m'eût tué? *(Régine baisse les yeux.)* Serait-il donc un assassin?

RÉGINE, *les yeux baissés et à demi-voix.*

Je l'aime.

MISSEN, *doucement.*

Vous vouliez bien ma mort, à moi, qui pouvais avoir, qui devais avoir la légitime fierté de me croire le champion de votre honneur?...

RÉGINE, *avec force.*

Je l'aime!

MISSEN.

Lui qui n'était le champion que de l'offense qu'il vous avait faite?

RÉGINE, *passionnément.*

Je l'aime! Je l'aime!

MISSEN, *avec philosophie et compassion.*

Adieu, mademoiselle de Vesles.

RÉGINE.

Adieu! Oui... c'est cela, partez!

(Missen se retire.)

SCÈNE IX

RÉGINE, *puis* NOHAN *et* LIGUEIL.

RÉGINE, *passant la main sur son front.*

Je ne connais plus rien ni personne!... *(Posant la main sur son cœur.)* Je ne suis plus qu'un cœur *(se tournant vers la maison)* tout à lui! *(A ce moment Nohan paraît sur le seuil, aidé par Ligueil.)* Oh! vous, c'est vous! *(Elle s'élance vers Nohan.)* Parlez-moi vite! que je vous entende être bien vivant! *(elle soutient Nohan)* d'une vie que je prends.

LIGUEIL, *montrant la charmille.*

Conduisons-le là-bas.

(Ils s'y rendent avec quelques haltes.)

RÉGINE.

Il y a des moments, figurez-vous, où je m'imaginais que l'on me cachait la vérité... J'étais toujours près de croire... au malheur! Se forge-t-on des idées insensées quand on est au loin!... A présent, me voici bien, bien contente. Répondez-moi quelque chose. *(Nohan fait signe qu'il ne peut parler.)* Au moins, faites-moi comprendre que vous commencez à être un peu guéri?

LIGUEIL, *à Régine, après que Nohan est installé.*

Je vous le confie. C'est en un mot tout vous exprimer... A bientôt... *(Il se retire.)*

SCÈNE X

RÉGINE, NOHAN.

NOHAN.

J'ai tenu à ce qu'on me laissât seul avec vous. Je n'ai pourtant rien à vous dire que je ne veuille faire savoir à tout l'univers. Mais la présence d'autres personnes eût placé comme des bornes

dans l'infini qui se répand autour de moi, rien que parce que vous êtes ici...

RÉGINE.

J'éprouve cela de même, près de vous.

NOHAN.

J'ai une demande à vous adresser.

RÉGINE.

Demandez.

NOHAN.

Le destin, en me frappant avec rigueur, semble avoir du moins conduit les événements de la seule façon qui rendît possible la réparation de mon tort envers vous.

RÉGINE.

Oh! de quoi vous occupez-vous encore là! Et ne serait-ce pas plutôt à moi d'obtenir le pardon!...

NOHAN.

Cette réparation peut prendre aujourd'hui un caractère d'exceptionnelle plénitude et la plus irréprochable valeur... Je ne puis, hélas!

songer à vous offrir ma vie, puisque je n'en suis plus le maître... Mais pour quelque temps peut-être mon nom est encore à moi. Voulez-vous accepter de devenir marquise de Nohan?

RÉGINE.

Oui.

NOHAN.

Ce sera par un de ces actes hâtifs qu'on appelle mariage in-extremis.

RÉGINE.

Vous parlez pour me rendre folle! Ou bien je suis folle déjà, et je m'égare sur le sens de vos paroles qui ne peuvent pas vouloir signifier... cela?

NOHAN.

Laissez-moi achever, je vous en conjure! Vous me ferez donc l'honneur de porter mon nom pendant le temps légal. Et quand on vous verra en deuil... en deuil de moi, votre vue, j'espère, n'éveillera que des idées de respect plus grand que le respect ordinaire. Ensuite, vous serez libre!

RÉGINE, *en pleurs.*

Me faites-vous assez souffrir! Encore!... On peut donc toujours de plus en plus souffrir?...

NOHAN.

Pardon! les moments pressent. Vous m'autorisez donc à charger Ligueil de remplir les formalités?...

RÉGINE, *essuyant ses yeux.*

Non! non! Vous ne ferez plus que j'admette la possibilité de vous perdre... Oh! j'ai atteint, à présent, le bout de la peine! et puisque je suis à votre côté, que je vous entends... *(elle lui prend la main)* que je vous tiens... Oh! je vous garderai.

NOHAN.

Ma chère, ma bien chère, ne vous méprenez point. Ce qui me permet de vouloir vous nommer un instant ma femme, c'est ma certitude de n'y pas survivre... Et de cela, je suis sûr *(à part, résolument)* et, au besoin, certain... *(A Régine.)* Le mariage d'un mourant n'est jamais qu'un acte de pur hommage. Et personne ainsi ne pourra diminuer le caractère du nôtre,

sous prétexte d'un entraînement ou d'un calcul de ma part, toute belle et riche que vous soyez.

RÉGINE.

Je dois être bien laide, à force de pleurer! Et depuis hier, j'ai signé la renonciation à la fortune qui m'était échue.

NOHAN, *avec une vive émotion.*

Est-il possible? Régine! mon Dieu! Comment avez-vous fait cela?

RÉGINE.

Je ne voulais reparaître devant vous que redevenue celle dont vous n'aviez reçu aucune douleur. Et... si j'avais été condamnée à ne jamais vous revoir... j'étais ainsi prête, mon cœur mort, ma vie finie, mes mains vides, à prononcer les vœux de pauvreté et de retraite éternelle.

NOHAN, *très ému.*

Oh! vous n'auriez pas dû!... Et pourquoi me l'avoir appris? Ce n'était point trop de toutes les raisons que je vous donnais... pour être raisonnable... Vous m'ôtez une force, vous me remplissez de tendresse... J'ai une joie en

moi! Je ne sais plus où j'en suis... Maintenant je voudrais... *(Avec une reprise d'énergie.)* Et pourtant, je veux toujours! *(Avec désespoir.)* Il le faudra bien que je le veuille encore!

RÉGINE.

Vous m'appartenez, et vous serez sauvé pour moi. Ne doutez plus, ayez foi dans la prescience que l'amour donne à mes yeux. Les regards qui aiment comme les miens sont de vrais voyants... Méchant! Ce n'est donc pas meilleur de croire ce que je dis, que de croire ce que vous dites? Ce n'est donc pas plus juste, plus pieux, *(elle approche son front des lèvres de Nohan)* plus aimant? *(En recevant le baiser, elle aperçoit Ligueil.)* Oh!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LIGUEIL.

LIGUEIL, *guilleret.*

Ah! Régine, je vous engage tout de suite

auprès de notre malade, comme garde... *(avec un sourire moqueur)* laïque.

RÉGINE.

Pourquoi avez-vous l'air si gai? Vous vous retenez de rire; et malgré vous, cependant, vous riez... Tenez, vous riez! vous riez!

LIGUEIL, *redevenant circonspect.*

J'ai le contentement de vous avoir trouvés en belle harmonie... assez en accord...

RÉGINE, *modestement.*

En accordailles.

NOHAN.

Ah! si tu savais la preuve d'abnégation... et d'amour, la minute d'émotion immense qu'elle vient de me donner!... Je voudrais un avenir sans fin pour tâcher de lui rendre cela!

LIGUEIL.

Bah! *(A Régine.)* Petite amie, votre charme a donc opéré? *(A Nohan.)* Ainsi, tu te résignerais à l'existence? *(A Régine.)* Annoncez donc à votre fiancé que désormais son médecin nous répond de lui.

NOHAN, *dans une explosion de larmes.*

Régine ! et toi, mon bon Ligueil ! pardon
C'est honteux... c'est lâche... et c'est bon !

RÉGINE, *palpitante de joie.*

Vite, expliquez-moi pourquoi il ne peut plus mourir ! Il y a un instant, n'écoutant que mon instinct, j'avais une superstition qui me faisait être aveuglément confiante ; et, à présent que je devrais m'en reposer sur des raisons, sur ma raison, j'ai la tête qui tourne... et je ne vais plus savoir comprendre ce que j'avais su deviner.

LIGUEIL.

Diable ! je professe médiocrement... Tout ce que j'ai retenu, c'est qu'un engorgement s'est dissipé *(indiquant un côté de son cou)* par ici, sans amener d'hémorragie *(indiquant l'autre côté)* par là... *(Cherchant ses mots.)* Flux artériel... anastomoses... Bref, Dubois du Cher le considère comme tiré d'affaire.

RÉGINE.

Et le docteur Dubois du Cher, c'est un savant, n'est-ce pas, un grand savant?

LIGUEIL.

Il en conviendrait lui-même.

RÉGINE.

Mais un honnête savant? Incapable de tromper... et de se tromper?...

LIGUEIL.

Il fait de la médecine comme un magistrat endurci fait de la justice... Dans le doute, il condamne toujours.

RÉGINE, *à Nohan.*

Cher bien-aimé! Maintenant je reviens à vous, je suis toute à vous.

LIGUEIL.

Seulement, je vous en préviens, notre ami est encore très fragile. Toute nouvelle émotion ne pourrait lui être que mauvaise, puisqu'il vient d'avoir les meilleures. Ménagez-le bien. *(A Nohan.)* Moi, je vais rédiger quelques dépêches pour de braves gens que ta santé intéresse. *(Revenant.)* Ainsi, Régine, le cas échéant, remettez à plus tard la première querelle conjugale. Le docteur interdit tout sujet d'agace-

ment, d'oppression, qui pourrait contrarier le jeu de ce pauvre cœur tant éprouvé.

(Il se retire.)

SCÈNE XII

RÉGINE, NOHAN.

RÉGINE.

Alors, monsieur, vous ne trouvez pas que ce soit devenu trop d'être tout à moi depuis qu'on vous a révélé combien plus, combien toujours, vous allez devoir l'être?

NOHAN, *croisant ses mains avec celles de Régine.*

Voyez comme de mes dix doigts me voici rattaché à la vie! Et ne sentez-vous pas ce qu'il y a d'inséparable dans la ferveur de nos mains jointes?

RÉGINE.

M'accorderiez-vous donc la première chose dont je voudrais vous prier, en cet état?

NOHAN.

Certes!

RÉGINE.

Eh bien, promettons-nous que dorénavant nos plus vieux souvenirs dateront de l'instant béni où nous sommes, qu'aucune de nos pensées ne remontera jamais en arrière d'aujourd'hui, vers un passé qui s'efface... dont il ne subsiste plus rien... Est-ce juré?

NOHAN.

C'est juré.

SCÈNE XIII

RÉGINE *et* NOHAN, *cachés aux arrivants par la charmille;* MADAME DE SABÉCOURT, MADAME DE MAUDRE *entrent par la droite;* HERMANN, SAINT-CHEF, *ces deux derniers en tenue de cheval. surviennent par la gauche.*

SAINT-CHEF

Ah! ensemble! Et encore, nous vous avons attendues pendant une demi-heure au Pré-Catelan.

MADAME DE SABÉCOURT, *désignant Mme de Maudre.*

C'est la migraine de cette amie qui nous a mises en retard.

HERMANN, *à Mme de Maudre.*

En effet, madame, vous êtes bien pâle.

MADAME DE MAUDRE, *respirant un flacon de sels.*

Cela va se passer...

NOHAN, *à part.*

Cette voix...

MADAME DE MAUDRE.

Mais j'ai failli ne pas avoir le courage de sortir.

RÉGINE, *après avoir regardé à travers le feuillage et bas à Nohan en se serrant contre lui.*

Mme de Maudre!... Je ne veux pas qu'elle me voie... ni tous ces gens-là!... Cachez-moi... Je ne veux pas les voir.

MADAME DE SABÉCOURT

Est-ce bien ici, d'abord? Mon petit Hermann, renseignez-vous, demandez s'il y a un

registre pour s'inscrire, et rapportez-nous des nouvelles. *(Hermann va vers la maison, sur le seuil de laquelle il parlemente avec l'ordonnance Bernard qui sortait, porteur de textes de télégrammes.)*

SAINT-CHEF.

Celles que l'on avait reçues hier au club ne laissaient plus d'espoir. *(Régine proteste, à part, dans un mouvement d'expression bienheureuse.)*

MADAME DE SABÉCOURT.

Quel dommage ! Il se plaisait tant chez moi ! *(A Mme de Maudre.)* Vous aussi, n'est-ce pas, vous l'aimiez bien ?

MADAME DE MAUDRE, *très émue.*

Je tenais beaucoup à lui... Et ce serait pour moi quelque chose d'horrible s'il s'en allait sans que j'aie pu obtenir... sans qu'il m'ait laissée lui serrer la main.

L'ORDONNANCE.

J'ai justement là une dépêche pour Mme de Sabécourt.

MADAME DE MAUDRE, *vivement.*

Et pour moi ?

HERMANN.

Donnez, donnez donc! *(Revenant avec les dépêches qu'il s'est fait prêter.)* Voici les bulletins que le commandant de Ligueil envoie au télégraphe. *(Lisant tout haut une des feuilles, tandis que Mme de Maudre tressaille à la lecture d'une autre qu'elle a saisie.)* « Secrétaire Riding-Club, avenue Gabriel, Paris. Marquis de Nohan hors de danger. »

RÉGINE, *bas à Nohan.*

O mon ressuscité!

HERMANN, *un peu interloqué.*

Ah! tant mieux! vraiment, j'en suis enchanté.

MADAME DE SABÉCOURT.

Moi aussi... Mais nous sommes à une drôle d'époque, où l'on a la rage de tout exagérer.

SAINT-CHEF.

Le fait est que c'était moins grave qu'on ne l'avait cru.

MADAME DE MAUDRE, *ironiquement.*

Ou qu'on ne l'avait prétendu. Écoutez plutôt : ceci concerne le procureur de la Répu-

blique, et savourez-en la signification : « Dispense pour mariage Nohan-Vesles, inutile, publications normales pouvant être faites ultérieurement. Excuses et remerciements. Ligueil. »

NOHAN, *à part.*

Ah! cela, c'est impudent, c'est trop fort! *(Hermann rend les télégrammes à l'ordonnance qui se retire.)*

MADAME DE MAUDRE, *furieuse.*

Avons-nous été assez naïfs!... Moi, j'ai été bien bête!... On s'apitoie, on se tourmente, on se met martel en tête... Mais pouvait-on mieux s'y prendre pour préparer au futur couple l'auréole, l'espèce de poésie dont ils vont avoir tant besoin!

RÉGINE, *voulant intervenir, et dans une lutte contre Nohan.*

Laissez-moi, je vous en supplie... Laissez que je les chasse!

SAINT-CHEF, *insinuant.*

La veine qu'il a de s'en tirer ne lui vient pourtant pas d'une mascotte...

RÉGINE, *à Nohan qui s'est levé et qu'elle s'efforce de contenir, tout en lui couvrant les oreilles de ses mains.*

Non, n'écoutez pas...

MADAME DE MAUDRE, *s'en allant en tête de la compagnie.*

Mais ne mérite-t-on pas encore mieux sa chance, quand on remplit les trois conditions du proverbe?...

HERMANN.

Battu... content...

MADAME DE MAUDRE, *se retournant vers Hermann avec le plus méchant sourire.*

Et...

(A cet instant elle aperçoit Nohan qui, échappé à Régine, se précipite vers le groupe, avec un cri et dans un effort dont il tombe mort.)

RÉGINE, *affolée.*

Ah! au secours!

SCÈNE XIV

MADAME DE MAUDRE *défaille;* LIGUEIL, LA COMTESSE *et* LE DOCTEUR *accourent de la maison. La Comtesse va à Régine, le docteur à Nohan.*

LIGUEIL, *éperdu.*

Qu'y a-t-il? Nohan? Nohan? Quoi donc? Régine! *(Celle-ci, privée de toute voix, montre le groupe des visiteurs, à qui Ligueil s'adresse.)* Que s'est-il donc passé?

MADAME DE SABÉCOURT, *fortement embarrassée.*

Quelques mots en l'air, à propos de leurs histoires... Nous ne les supposions pas à portée de nous entendre... Les paroles, vous savez, ça vole.

LIGUEIL, *étendant la main vers le corps de Nohan.*

Non, les paroles restent.

LE DOCTEUR, *ayant fait sa constatation.*

Et elles tuent.

(Long sanglot de Régine.)



TABLE



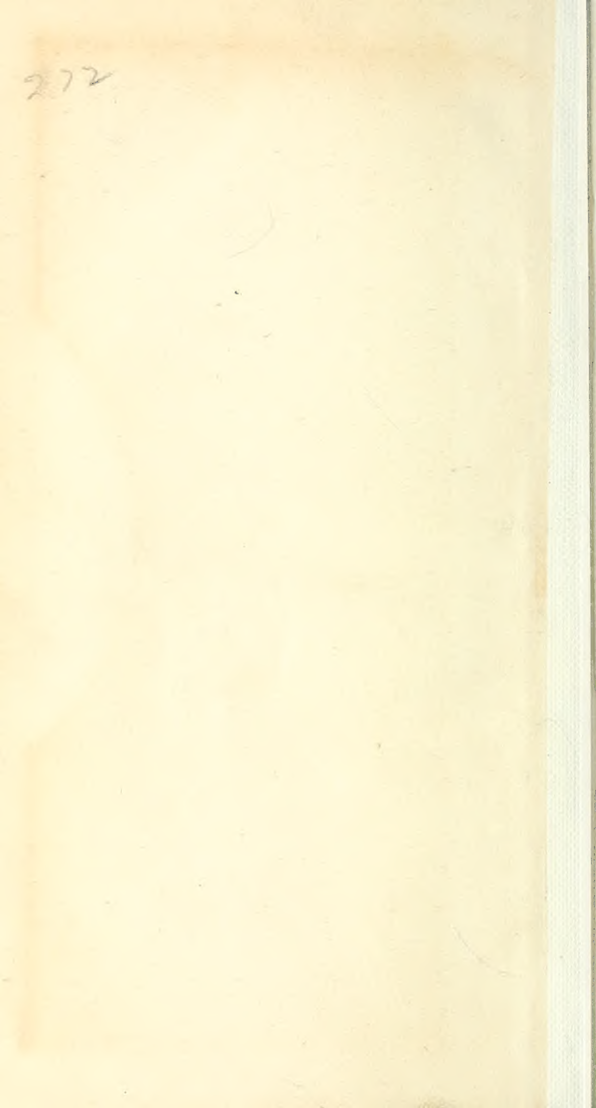


TABLE



Paris. — Imp. A. Lemerre, 6, rue des Bergers.

2. — 1686.


272